PRIORITÉ DE L'OCCIDENT

—

Chaque peuple tend aujourd'hui à être le champion de quelque mystique. Ceux qui n'en ont pas trouvé de nouvelle choisissent parmi celles déjà existantes que l'Europe leur offre. Cette vérité se généralise dans toute l'Europe centrale et orientale. Or, jusqu'ici, France et Angleterre ont proclamé leur neutralité en face de ces vagues contraires. Et l'Espagne, depuis cinq ans, nous montre l'extrême difficulté qu'elle éprouve à opter dans un sens ou dans l'autre.

Cette réserve des nations atlantiques à l'égard des régimes totalitaires fait partie d'une tradition, d'un génie qui leur est propre. Elle ne saurait en rien être considérée comme une marque d'impuissance. Mais encore ne faudrait-il pas qu'une telle réserve tourne à la longue à la passivité et au scepticisme le plus mou. Dans la tempête actuelle, l'embarcation chargée de philosophes ou d'enfants qui ne veut aller nulle part et ne sait que refuser tous les courants ne risque-t-elle pas d'aller à la dérive?

L'Espagne se trouve définitivement aux prises avec elle-même. On peut railler le caractère passionné de sa guerre intestine, mais non son courage et sa vitalité. Or, ce qui sortira finalement de cette lutte décisive sera quelque chose de neuf, basé sur la nostalgie des grandeurs passées et propre au génie fermé de cette péninsule, promontoire de l'Occident. L'esprit particulariste de ses provinces s'opposera toujours à des décrets

trop draconiens de la part d'un ministère central, même s'il est d'origine militaire. Non loin de l'Espagne, au Maroc, Lyautey a d'ailleurs montré jadis qu'un soldat peut avoir la main souple.

L'Angleterre à son tour ne nous paraît point vouloir s'enliser dans un scepticisme stérile. Attachée à une démocratie et à une coutume aristocratiques de tendances, elle a méthodiquement depuis la guerre essayé de faire rayonner quelque esprit de tolérance et d'équilibre dans l'Europe occidentale, notamment sur le Rhin, qu'elle dit être sa frontière. On ne peut nier qu'elle ait constamment et cordialement convié la France à l'aider dans ce rôle. Et cela avec courtoisie. Car si elle ne comprend pas toujours notre tempérament national, elle a au fond pour nos excès politiques l'admiration, parfois l'envie, du bon Toto pour le méchant Tom imaginatif et frondeur.

La France — ou plutôt ses ministères éphémères — n'a guère fait, depuis la guerre jusqu'à maintenant, que jouer alternativement du Scepticisme et de la Subtilité. Septicisme à l'égard d'un équilibre pacifique de l'Europe occidentale. Subtilité dans ses recherches à travers l'Europe centrale et orientale d'alliés ou de clients, pour combattre la menace allemande, considérée comme un axiome. D'une main distraite et sous les quolibets de l'opinion, nos ministres pouvaient signer des pactes exclusivement occidentaux comme celui de Locarno; l'esprit de nos Gouvernants était ailleurs. Ils cherchaient des « combinaisons » de sécurité beaucoup plus savantes. Et c'est aux applaudissements du journal le plus statique et le plus conservateur de France que M. Barthou, amené au Quai d'Orsay à la suite du 6 février 1934, se faisait le parrain de M. Litvinoff à la S. D. N., en attendant de s'en faire un allié intime.

Scepticisme et subtilité diplomatique étaient censés nous affranchir ainsi de Londres, de Berlin, de Rome, bref de tout cet Occident dont nous semblons regretter d'occuper le centre. En réalité, nous avons mécontenté nos plus proches voisins. Londres notamment, qui avait com-

pris que nous nous rapprochions de la Petite-Entente et même jusqu'à un certain point de la Russie, pour empêcher l'activité allemande de s'annexer tranquillement ces pays en désarroi, s'inquiéta lorsque cette nouvelle intimité menaça de compromettre la détente occidentale. Et cela au moment où Berlin déclarait vouloir souscrire à un pacte occidental aérien, confirmant et complétant Locarno.

L'affaire d'Ethiopie fut une leçon qui édifia définitivement l'opinion anglaise. M. Eden voulut faire protéger par la S. D. N. un client lointain, comme la France avait tendance à le faire en ce qui concernait sa clientèle de la Petite Entente.

Pratiquement ce fut un échec et pour la S. D. N. et pour cette tolérance entre nations occidentales que Londres avait préconisée jusque-là. Puis la rupture de Locarno par l'Allemagne, le 7 mars 1936, après notre ratification du pacte soviétique, acheva de faire douter l'Angleterre du fait que, dans l'état actuel des choses, une entente occidentale solide, indépendante de conflits plus lointains, puisse être instituée.

Désormais les Anglais ont tendance à craindre l'isolement et ils accueillent d'une oreille plus favorable les avances de Berlin. Ils le font par déception et prudence beaucoup plus que par enthousiasme. Mais si l'idée d'une « défense de l'Occident » n'est plus viable et si tôt ou tard les nations atlantiques doivent être prises dans l'engrenage mystique, la vision d'un ordre nordique et raciste est de toutes celles qu'on leur offre celle qui leur déplairait le moins. La personnalité de M. Eden n'est sans doute pas étrangère à cette évolution. On a souvent voulu représenter le ministre du Foreign Office comme un champion antifasciste de la sécurité collective, un démagogue aux ordres de la Cité. Ce n'est pas tout à fait exact. M. Eden est, pour une raison ou une autre, assez peu mussolinien. Mais les idées qu'il a pu avoir, à l'instar de nos Gouvernants, sur la « paix indivisible », ont évolué. Depuis sa visite assez froide à Berlin en 1934 avec Sir John Simon, il a appris à juger moins sévèrement le cas de l'Alle-

magne, il n'en faut pas douter. La S. D. N. et le Pacte ont toujours son attention : les Anglais sont sans brusquerie. Toutefois c'est probablement lui ou un de ses disciples qui proposera à l'assemblée de Genève de se réformer sur une base moins universelle, moins totalitaire. Ceci plaira surtout à l'Allemagne, dont les travaux d'approche à l'égard de Londres sont fort intelligemment menés.

Les récents événements de politique intérieure en France et en Espagne, où beaucoup voient la main de Moscou, le retrait de la Belgique hors de ce qui restait du Pacte de Locarno, sont autant de symptômes éloignant encore l'idée d'une réalisation solide d'un pacte de paix occidentale. Le Comité de non-intervention dans les affaires espagnoles, qui siège à Londres, accroît la tendance britannique à voir dans la Méditerranée un centre éventuel de conflits inextricables.

Tous ces faits ne peuvent qu'augmenter le désir de l'Angleterre de rechercher dans l'Europe du Nord un appui. Elle craint d'être surprise dans un splendide isolement au cas d'un conflit sur un continent où de nouvelles mystiques, méconnaissant les tranches des longitudes, tendent à brouiller le seul jeu international qu'Albion ait apprécié depuis trois siècles : un équilibre confortable dans la partie ouest de l'Europe. Or de tous les hommes d'Etat qui aient su, dans leurs discours, parler un langage diplomatique qui envisage non le passé, mais l'avenir, ce ne sont pas les nôtres généralement, mais les Allemands et notamment Hitler — ou, mettons, ses collaborateurs de la Wilhelmstrasse.

Que dire dès lors du scepticisme optimiste de notre diplomatie? N'ayant su se poser en champion de l'Occident, mais plus volontiers des éternels geignards du monde, même s'ils habitent aux antipodes, notre pays se trouve dans une solitude extrême. Les chances de remettre sur pied un nouveau Locarno s'avèrent amoindries. Et l'Allemagne ne sera plus seule à rendre le pacte franco-soviétique responsable de ces difficultés. Or que nous restera-t-il? Une Petite Entente déjà moins sûre d'elle-même et

de ses protecteurs trop éloignés, la Russie soviétique et le Pacte fragile de la S. D. N. A cet ensemble plusieurs voudraient ajouter peut-être une sorte d'Union Latine entre la France, l'Italie et l'Espagne. Cela évidemment nous ferait un fort total arithmétique. Mais pratiquement la quantité ne fera rien à l'affaire et on semble avoir peu compris cette réalité chez nos dirigeants depuis la guerre. Or il vaut mieux pour nous un regroupement européen par longitude et non par latitude. Il vaut mieux pour nous, nation atlantique, prendre part à un bloc défensif (et non une croisade) d'Occidentaux contre les Orientaux, plutôt qu'à un bloc artificiel entre Latins et balkaniques contre de soi-disant « Barbares du Nord ». Dans le premier cas, la guerre s'éloigne. Dans le second cas, nous risquons d'être pris en sandwich.

Il nous faut choisir d'urgence. Or, nous n'avons pas à choisir pour la défense de la Latinité, mais pour celle de l'Occident, au centre duquel nous nous trouvons, adossés que nous sommes à cette libre Mer Océane que nos vaisseaux furent les premiers, avec ceux de l'Espagne, du Portugal et de l'Angleterre, à franchir. Aucun scepticisme, aucune subtilité, ne saurait modifier notre position. Une entente exclusivement latine et méditerranéenne ne serait d'ailleurs pas le fruit d'un libre choix. On ne la conçoit que comme un expédient passif, à nous imposé par les circonstances, par exemple au cas où l'état des affaires méditerranéennes et coloniales nous révélerait notre empire d'outre-mer menacé par une entente germano-britannique sur notre dos. Entente elle-même funeste, mais non impossible à la longue et dont nous serions les seuls et uniques responsables, tant l'Angleterre aussi bien que l'Allemagne, depuis 1919, nous ont fait d'avances précises qui valaient largement celles des Affranchis lointains.

Paul Morand a dit quelque part qu'il faut s'entendre avec ceux qui sont à six heures d'avion de votre capitale, de préférence à ceux qui en sont à douze. Cette diplomatie stylisée est la seule possible dans les temps modernes. Elle est simpliste, mais elle n'a pas empêché

le peuple qui en a été le plus ferme champion de rester l'arbitre de la politique européenne, beaucoup plus que le Machiavels éphémères appliqués à des efforts titanesques de grammairiens pour faire concorder la lettre de pactes innombrables et contraires.

§

Si nous attachons ici tant d'importance au maintien de l'Entente Cordiale, ce n'est point par humeur moutonnière. L'Angleterre, nous l'avons dit, suit au contraire avec le plus grand intérêt nos expériences de nation libre. Aucun des problèmes que nous avons à résoudre ne lui est indifférent, et elle nous est plus liée qu'elle n'ose se l'avouer à elle-même. Par ailleurs elle connaît parfois certains brouillards qui rétrécissent son horizon. C'est ainsi qu'elle a sacrifié prématurément ses forces militaires à son espoir vraiment religieux d'un désarmement général. Mais précisément elle est essentiellement d'Occident, proche de nous par l'esprit de liberté, courtoise dans ses offres, dure dans ses inimitiés. Et son désir d'un équilibre durable et solide entre nos quatre grandes nations avant que l'affaire du pacte soviétique, celle d'Ethiopie, enfin celle d'Espagne ne vinssent tout brouiller, n'était pas un piège, mais une invitation intelligente de camarade de sport, accroché avec nous à un même cordage de la machine ronde. Jamais nous ne retrouverons de compagnon aussi froid, mais aussi confortable.

Qu'une partie de nos dirigeants soit attirée par les mystiques de l'Est (Fascisme ou Communisme) cela les regarde. Mais que ce soit le plus à l'est possible qu'ils cherchent leurs amis, ce n'est plus de notre temps. François Ier pouvait s'allier avec le Grand Turc, c'était là affaire de gentlemen qui jouaient ainsi un bon tour à l'Empereur. La portée de leur alliance s'en trouvait limitée : l'Olympe s'agitait, mais les peuples restaient étrangers à ces querelles. Or, nous sommes maintenant à une époque de masses, guidées à grands coups de gueule par la Publicité. Nous dépendons tous des fantaisies de l'Etat. Aucun amusement n'est donc permis aux diri-

geants. Les *combinazioni* étaient jeux de princes. Elles ne doivent plus amuser ceux qui manient les leviers auxquels sont rattachés nos biens, nos vies et jusqu'à nos sentiments. Ce n'est donc pas le moment de s'éloigner des rivages qui nous sont familiers. La vie moderne, contraire de celle de l' « honnête homme » d'autrefois, rétrécit la vie sociale des masses, c'est-à-dire leur diplomatie.

Fascisme et Communisme n'ont jusqu'ici germé qu'au seuil de l'énorme masse slave, qui est le lourd terreau de notre continent. Ils n'ont germé jusqu'ici que dans des pays au sol pauvre et surpeuplé, ou dans des pays arriérés. Ils sont endossés par les peuples avec résignation ou avec héroïsme, rarement avec une joie sereine. Nous avons dit que la nouvelle Espagne sera probablement contrainte d'éviter un fascisme totalitaire qui chez elle ne résoudrait rien. Quant à la France et l'Angleterre, l'Europe entière s'attend à les voir trouver de nouvelles formules, plus empiriques et tolérantes, et elle serait déçue si cette attente était vaine. Que l'entente de ces deux pays cesse, qu'ils s'enfoncent chacun de leur côté vers les mystiques existantes et rivales du Continent et l'équilibre instable se rompt, une fureur indéfinissable s'empare de cette partie du monde qui en était encore récemment le centre incontesté.

Quel est donc le frein qui empêche la formation d'une entente, ou mieux d'une tolérance défensive entre des pays comme l'Angleterre, la Belgique, la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, qui, entre eux du moins, ne se disputent plus aucun territoire? La réponse, de murmure qu'elle était, s'enfle aujourd'hui tout autour de nos frontières : ce frein est la psychose française de sécurité, qui l'a amenée à lier au système de paix « une et indivisible » du pacte wilsonien une alliance militaire avec un pays presque asiatique et dont la doctrine révolutionnaire est essentiellement interventionniste et belliqueuse. De tous les expédients, de tous les artifices que l'appréhension, le manque de confiance dans sa destinée aient suggérés aux hommes, l'alliance d'un peuple rural et libre avec une

gigantesque nation slave de robots est certainement un des plus frappants.

Aussi Hitler, le 7 mars 1936, pour sa remilitarisation de la Rhénanie, qui a été de tous ses coups d'éclat le plus grave, a-t-il trouvé auprès de l'opinion internationale plus d'indulgence que la brutalité prussienne n'en avait suscité depuis 1870. La conférence de Londres l'a prouvé. Et cela parce que Locarno avait paru aux yeux de quatre sur cinq de ses signataires constituer une sorte d'entente entre Occidentaux exclusivement. Dans son discours au Reichstag, le 7 mars, le chancelier allemand sut trouver les mots qu'il fallait pour attirer l'attention du public mondial, notamment du public anglo-saxon, sur le fait qu'il n'y avait pas besoin d'aller chercher jusqu'aux confins de l'Asie un peuple luttant contre la détresse du temps, l'horreur de l'encerclement et digne d'être aidé, mais qu'on le trouvait au centre même de l'Europe du Nord :

> Que penser, disait-il, de la niaiserie de ceux qui, même peut-être reconnaissant (nos) difficultés, éprouvent une joie enfantine à souligner notre misère dans des articles de journaux, dans des publications et des conférences, épiant les moindres signes de notre dénuement intérieur pour les étaler ensuite triomphalement devant le reste du monde?...
>
> ...Il serait encore, poursuivait-il, de l'intérêt de ces autres peuples de comprendre notre problème, c'est-à-dire de comprendre que lorsqu'un peuple de 40, 50, ou 60 millions réclame du pain, ce n'est point là une manifestation de méchanceté diabolique de la part du régime ou de certains gouvernements, mais que l'on se trouve en présence de l'expression naturelle de l'instinct de vie. On devrait comprendre que des peuples rassasiés sont plus raisonnables que des peuples affamés, et que les gouvernements ne devraient pas être seulement intéressés par le ravitaillement suffisant de leurs propres peuples, mais aussi par celui des Etats et des peuples voisins... Avant la guerre, les conceptions étaient différentes et on allait jusqu'à chercher un motif de guerre

dans l'idée qu'une partie de la famille européenne se trouverait d'autant mieux que l'autre irait plus mal.

Puis rappelant les sacrifices consentis au pacte de Locarno :

J'ai fait, dit-il, une proposition concrète de pacte aérien, fondé sur la parité des forces entre la France, la Grande-Bretagne et l'Allemagne. Le résultat de cette initiative a d'abord été une non-prise en considération de ma proposition, puis l'introduction dans le champ de l'équilibre européen d'un nouveau facteur est-européen asiatique, dont la portée militaire échappe à tout calcul... Cette formidable mobilisation de l'Est contre l'Europe centrale n'est pas seulement en contradiction avec la lettre, mais avec l'esprit même du pacte de Locarno.

Si nous avons cité largement ce discours déjà ancien c'est pour souligner qu'il a remarquablement porté, et qu'il explique bien des revirements diplomatiques autour de nous depuis un an. Pour qui connaît l'horreur déjà ancienne (elle date d'avant la guerre) des Anglais pour tout encerclement — ou feinte d'encerclement — de l'Allemagne, sa sévérité à l'égard du pacte militaire franco-soviétique plus encore qu'à l'égard du geste hitlérien, s'explique davantage après ces paroles de justification. Or si notre étroite liaison avec Moscou menace et l'Entente Cordiale (Londres n'est pas étranger à l'avertissement que nous a donné la Belgique) et la reprise d'un pacte de neutralisation rhénane, rien ne justifie son maintien — en dehors de la satisfaction abstraite qu'il donne à certains intellectuels.

Est-il encore temps pour la France de revenir à sa longitude sans paraître céder à la force?

L'opinion française a été tellement habituée à confondre la « combine » avec la Force qu'il n'est peut-être plus temps de remonter le courant par une campagne de presse. Mais les gouvernements de front populaire, qui ont d'autant plus de pouvoir qu'ils possèdent au Parlement une majorité, doivent assumer, plus que tous

autres, la responsabilité pleine et entière de leur diplomatie, — ou plutôt de leur paresse diplomatique. Si l'ombre de Moscou ne s'éloigne pas de notre isthme dans un temps rapproché, l'équilibre européen ne peut subsister. Or, la guerre qui risque d'en résulter sera probablement accompagnée de divers satellites qui la vaudront. De par notre position centrale, nous serons pris dans une multitude de conflits. Aucun ne nous épargnera. Nos alliances de 1914-1918 seront bouleversées. Nous ne sommes pas sûrs de retrouver à nos côtés les mêmes frères d'armes que lors du dernier conflit. Car nous ne représentons plus comme alors la défense de l'Occident. La guerre civile, préparée méthodiquement pour le moment où la mobilisation aux frontières des combattants ruraux sera achevée, mêlera à l'ensemble ses sports variés.

L'important est donc que les responsables des événements à venir ne puissent dire alors impunément en se lavant les mains : « Je n'avais pas voulu cela. »

Qu'ils profitent donc de leur pouvoir pour relâcher, selon les formes voulues, le réseau soviétique sur notre pays et sur d'autres parmi nos clients, en ayant soin de ne pas en faire, par notre hâte, des satellites de l'Allemagne. Car il faut envisager toutes les possibilités, y compris celles d'un revirement diplomatique allemand. La S. D. N., quittée par l'Allemagne alors qu'elle abrite l' U. R. S. S., offre par elle-même quelques garanties dans ce sens. Elle a par ailleurs l'avantage — c'est peut-être le seul, mais il existe — de prémunir l'Europe contre les combinaisons absurdes des mathématiciens diplomatiques d'avant-guerre (Russes 2 + Français 2 + Anglais = Allemands 3 + Autrichiens + Turcs). Or, l'alliance militaire d'un pays quelconque d'Europe avec la Russie du Komintern fait partie de ces équations abstraites. L'entrée de la Russie à la S. D. N. contredit le réseau d'alliances stratégiques qu'elle a tissées déjà dans toute l'Europe. Sa duplicité est trop voyante.

On ne saurait voir dans la prompte dénonciation par paliers successifs du pacte soviétique une réclamation « fasciste ». Ce sont deux ministres de cabinets dits

« fascistes » qui ont, pendant un an, amorcé puis signé ce pacte, et ce fut la presse dite « fasciste », en France, qui en son temps railla le plus Locarno, qui en était l'opposé. Pour être dans la règle, ce devrait être un gouvernement socialiste qui dénonce le pacte soviétique et refasse un pacte solide entre les quatre grandes puissances d'Occident. Nos partis ont chacun une politique intérieure et une diplomatie contradictoires. Cela fait partie du machiavélisme de couloirs. L'Allemagne l'a d'ailleurs observé, car l'arrivée de gouvernements français de Front Populaire lui a rendu quelque temps l'espoir de conversations directes avec nous. De même, l'Angleterre respire quand arrive au Quai d'Orsay un ministre qui ne sait pas jouer au golf et qui a des préjugés contre la traditionnelle Albion. Les chancelleries commencent à être habituées. Nous serions prêts à nous amuser avec elles de ce détail pittoresque, si nous ne voyions dans cette persistance des ministères nationaux à caresser l'Europe à rebrousse-poil, sans joie certes, mais uniquement par subtilité, la principale raison de leurs chutes et du discrédit périodique qu'ils jettent sur des partis et sur des troupes qui méritent cependant mieux que ces acrobaties.

Peut-être la gravité des événements fera-t-il cesser enfin cette sorte d'équivoque. En tout cas, nous avons la chance d'assister à l'hésitation des Etats d'Occident à rompre leur entente naissante par des rapprochements en long, s'étendant fort loin sur des plans complètement nouveaux. Le système qui lierait ensemble Londres, Bruxelles, Berlin, Varsovie par exemple, et dont nous avons fait entrevoir la menace, tarde à se préciser. Rien n'est encore fait. Le monde attend, espère qu'on ne sera pas obligé de revenir aux anciens artifices. Ni l'Angleterre ni la Belgique ne sont plus enclines que nous à des liens étroits avec les régimes totalitaires. Par ailleurs la reconnaissance formelle de l'empire italien d'Ethiopie par l'Allemagne, le resserrement des liens entre Rome et Berlin, entre Paris et Londres, sont des symptômes du désir encore considérable des Etats de s'unir par tranches longi-

tudinales. Ainsi nous sommes encerclés de pays encore sincèrement amicaux, qui attendent de nous un geste de paix après lequel personne ne viendra nous chercher noise si nous sommes forts et si nous jouons notre jeu véritable. L'Angleterre a été assez échaudée elle-même par l'affaire d'Ethiopie pour qu'elle nous suive aussitôt dans cette voie d'une politique moins personnelle vis-à-vis de l'Allemagne et de l'Italie.

En revanche, dans le cas où la France préférerait s'entêter dans son récent vagabondage diplomatique, elle sera considérée par le cercle de ses voisins comme elle l'a été pendant le siècle dernier, qui a été dur pour nos pères, grévés d'un lourd héritage. Cette perspective peut plaire à certains qui déjà s'amusent à reprendre un jargon connu. Mais elle ne saurait satisfaire l'immense majorité d'un peuple rural et militaire déjà affaibli par la dénatalité et résolu désormais à ne courir aux frontières que pour une nécessité vitale, non pour une chimère mortelle pouvant aboutir au démembrement de notre territoire et de notre empire. Les invasions générales de 1793 et 1815, les solitudes de 1840 et de 1870, ne sont pas tellement éloignées de nous que le peuple en France ne s'en souvienne lors d'un référendum. Il faudra peut-être en effet en venir là, car la question du pacte soviétique a été remarquablement laissée dans l'ombre lors de la campagne électorale du Front populaire.

Quel que soit le Gouvernement d'aujourd'hui et de demain, là est son écueil. Le problème de notre politique extérieure et de nos rapports avec nos voisins immédiats est, *de tous*, celui qui réclame la solution la plus urgente et la plus ferme.

LOUIS DE GIBOURNE.

VOYAGE
NOCTURNE ET SÉDENTAIRE

—

..Au Dr F. Moutier,
avec gratitude et confiance.

Ma chambre s'étant vidée ainsi qu'une sacristie, des gens à éclipse, pressés de fuir en moi la promesse et l'image de leur douleur future, déposant au pied du lit leurs compliments de condoléances, ainsi que des couronnes, se dispersaient sans bruit, comme des fumées, des têtes de circonstance et des gueules d'enterrement; et, fermant la porte et le ban, la famille, les figures allongées de voir que le destin avait, cette fois encore, raté son mauvais coup, supputant le temps qu'avec les meilleures, c'est-à-dire les pires chances, il me restait encore, ici-bas, à les importuner, la famille s'était escamotée. Et seul, un cierge de cinquante bougies, don des religieuses, montait comme une lance de feu; et de sa chair de cire, comme un secret délivré par la flamme, un parfum de prières et de miel fondait avec un chant d'abeilles.

Née de l'ombre ou d'un songe, une forme venait de traverser ma chambre. Aucun heurt, pas même le choc discret d'un doigt, pour nous prévenir et nous interroger, ne l'avait annoncée; nul souffle du dehors ne l'avait escortée; et pourtant, elle apportait sur elle les fleurs de tous les jardins. Par où donc, fenêtres et portes closes, par où donc avait-elle pénétré? Peut-être le soir enchanté, comme à celles des anges et des fées, avait, pour ouvrir les portes du silence, mis un rayon de lune comme une

clef d'argent. Et, sachant que les vaines paroles crèvent comme des bulles irisées et vides, où la bouche toujours insuffle du mensonge, sans rien dire, le silence, auprès d'elle, devenait une confidence. Ses pas impondérables et muets glissaient comme on s'envole. Sa main, en descendant du ciel, se posait à mon front, comme une aile et une bénédiction. Sa paume, dont la fraîcheur naissait à sa source immobile, appuyait une âme sur mes paupières closes; voilant d'un écran la lumière éclatante du cierge, elle en fit une étoile en veilleuse; et il n'y avait plus sur la terre, et dans cette humble chambre, que Madeleine, mon amie, la lumière et moi-même à veiller dans la nuit.

Mon Dieu, pour que je puisse, à mon tour, connaître la joie des plus humbles ménages, m'avez-vous accordé ou prêté, un instant, près de moi cette enfant, comme un miracle humain? Est-ce un rêve, que brodent les mains de mon amie, et qui, fragile comme un pastel, demain s'effacera sous les miennes? Ou bien, ayant à mon insu franchi votre frontière, est-ce Votre paradis déjà, ô mon Dieu, qui commence! A travers sa robe de soierie transparente, la lueur dorée du cierge, sur la tête inclinée, semblait en les pâlissant neiger et fondre, parmi ses cheveux blonds, et, brisant les ampoules et les lampes, allais-je enfin pouvoir à jamais voir clair à son sourire? Et sur le tapis, dans un lac d'argent, un rayon de lune naissait de sa présence.

Vous savez, mon Dieu, qu'aucune amie jamais n'est venue s'asseoir à mon chevet, et courber sa figure attentive sur un livre, ou un futile ouvrage, et que jamais, cherchant si c'est le rêve ou bien la flamme, si c'est du dehors, ou du dedans que lui vient la lumière qui l'éclaire, je n'ai jamais vu, sur son tendre visage, son âme apparaître dans la clarté du soir.

Les mains jointes, je regardais Madeleine, mon amie, comme on prie, ou bien comme on bénit... La garde, la vieille garde, avant son départ, m'avait, ainsi qu'un sacrement, administré ma dernière piqûre. En de brèves secondes, bouclant son court-circuit, jusqu'aux confins

de mon individu rapetissé, amaigri, diminué sous toutes les dimensions, et sous toutes leurs coutures, mon sang avait, dans son char de feu et sa pourpre mouvante, roulé le dieu liquide, le dieu dissous et tout-puissant, son ordre impérieux, sa paix empoisonnée, et prisonnier délivré pour une heure, et qui, poursuivi par un reste d'horreur, cherche encore, sans y croire, son mal à son côté comme une bête tapie aux replis de ma chair, comme un mauvais hôte qui s'efface au fond d'un horizon, j'écoute, au lointain de moi-même, ma douleur peu à peu disparaître et se taire comme le chant fiévreux de sa plainte assoupie. Ah! fuir, fuir à jamais son corps maudit et exécré, pour des corps étrangers, des peaux hospitalières, des corps joyeux et debout, debout, Seigneur, comme le jet d'un jeune arbre, et qui, courbés toujours sous l'invisible croix, semblent à jamais plier sous leurs genoux; et, sous la cicatrice qui ment, ne plus à son épaule porter la plaie vivante et déchirée! On dirait que la plaie se cache au fond des cicatrices. Comme on s'habituerait, vite et en riant, à ne plus être, tout de même, ce malheureux! Sous des pelletées de poussière et de cendre vous enterrant ensemble, le mal et vous, mon Dieu, sans un mot, sans un geste seulement qui vous disent merci, comme cela doit être bon de vous oublier à jamais, à la fois, tous les deux! Pardonnez-moi, Seigneur, on ne se souvient de Vous qu'aux heures de souffrances dans la prière, ou bien dans le blasphème, et vous savez bien, au fond de ma révolte, que je Vous prie tout bas, si bas, mon Dieu, que je ne m'entends pas.

Je regardais, les mains jointes, mon amie, et, accourant de tous les coins de ma chair, au creux de leurs paumes réunies, mon âme tout entière tenait dans mes mains jointes.

Dissimulée, comme un secret qu'on cache, pareille à l'âme, qui transparaît derrière un regard et derrière un sourire, l'ampoule, sous son masque de soie, adoucie, presque lointaine, diffusait la lumière. Elle baignait d'un flot rose les traits et les joues que j'aimais, et répandait

sur eux la couleur de la joie, une joie, hélas! artificielle, car l'allégresse véritable et la joie spontanée toujours éclairent à l'intérieur.

J'ai péché, Seigneur, non pas par omission, mais par répétition, dans l'emploi réitéré de ce terme, que vous avez créé : l'âme. Nul langage n'offre son synonyme; à peine un écho, parfois, dans son vocabulaire. Substance immatérielle et fluide, tiède ou brûlante, que, seul, un thermomètre pourrait interroger et qui meurt ici-bas, dans un refroidissement; voyageuse, qui cherche son destin, ignorante des lieux de ton départ et de tes origines, et du pays sans rivage et sans nom où tu débarqueras; pour te faire on a mêlé la flamme de la terre et le reflet de Dieu. Leibniz te considérant comme un tank spirituel, captive de la chair, de ton propre secret et de ta solitude, Leibniz, jadis, t'a baptisée : Monade; prémonade, non pas, mais nomade et vagabonde, en ta présence instable; et face à tous les univers pour t'y opposer et pour t'en séparer, éphémère, fragile, vivante et passagère, on t'a dressée dans un être personnel et unique à jamais, et poussière écrasée, au sablier éternel, à travers les siècles des siècles, et des siècles encore, parmi les fourmilières de tous les infinis, aucune jamais, même en te ressemblant, ne répétera ton âme, en un corps identique; et à travers les heures, les bonnes, les mauvaises et les pires, celles de l'angoisse ou celles de la prière, les heures de l'amour, et celles des agonies suprêmes.

Et les bras tout chargés, comme un nid éternel, d'oiseaux et d'âmes immaculées, je vois Dieu, debout au seuil du firmament; surpassant nos pauvres nombres et leurs arithmétiques, sans cesse, sans trêve, sans fin, innombrables, les âmes naissent de sa Présence et jaillissent de son sein, et, comme de blanches colombes, les âmes, de sa bouche, s'envolent par essaims. Bénies par son regard, ou bien par son sourire, l'environnant de nuées, avant de s'en aller, le souffle des ailes fait le bruit des prières; et alors, à travers les planètes ignorées, les constellations, les astres morts, les belles étoiles pal-

pitantes aux flancs d'or et d'argent, pour vivre, aimer, expier, pécher, prier, pour sauver, ô mon Dieu, comme une voie lactée, voyageant dans l'éther, poursuivant leurs purgatoires, leurs paradis ou leurs enfers futurs, les âmes et les oiseaux s'en vont là-bas, à l'aventure, chercher leurs destinées et trouver leurs pâtures.

Les âmes préférées iront peut-être, ô mon Dieu, achever la Création.

Après des semaines, après des mois et des années, peut-être après des siècles, un jour, enfin, plus tard (bien que, artifices et découpages fictifs que le Ciel abolit, le passé, le présent et l'avenir se fondent devant Dieu en une constante et unique vision, et que son œuvre déroule, à ses yeux, son panorama immobile, perpétuel et mouvant) plus tard, rompues, brisées, les plumes arrachées après leur affreux, leur long et multiple voyage, les âmes reviennent au colombier sacré; il y en a qui sentent encore la poudre, le meurtre et la bataille; et d'autres qui, plus sages, pleines à jamais d'images, pensives et recueillies, au fond de leur mémoire feuillettent leurs pèlerinages. Les plus blanches du départ, plus encore que leurs sœurs, rapportent sur leurs ailes la couleur de la cendre et du deuil; et puis, des gouttes de sang tremblent sur les ailes des âmes assassinées, et les perles rouges composent, à la fois, les chapelets aux doigts, qui les égrènent, et des colliers, aux cous que le Seigneur a choisis pour esclaves.

Parmi les nuées qu'une marée aérienne jette à ses pieds sans arrêt et sans fin, regardez Dieu faire signe aux préférées : les mendiantes sacrées, qui, près des riches, mendient le pain du pauvre et la part de leur Dieu, celles qui, exilées et parquées, le prient, dans les plaies du lépreux : et puis les âmes timides et repliées, plus isolées parmi leur tourbillon que le naufragé du désert et de l'eau, les recluses, dont la voix lointaine et meurtrie semble toujours, du fond de leurs cloîtres, murmurer sous un voile, et qui, penchées sur les dalles, écoutent monter du sol les mots qui les appellent; et d'autres encore, et d'autres enfin qui, ouvrant les Evan-

giles, au souffle de la page qui tourne, entendent les pas de Jésus, qui marche dans son Livre.

Les âmes, en tourbillons pressés, pénétraient au Royaume Seigneur; et là, Maître souverain parmi son Empire, Sa respiration imposait son rythme à tous les univers, dans leur gravitation. La nuit, sur Ses lèvres, naissait de son sommeil, et la face des étoiles palpitait sous le souffle ineffable; et c'était, entre toutes les âmes, les plus humbles et les plus humiliées, celles qui, rejetant tout des choses de la terre, les vêtements, les chagrins et les joies, les œuvres, les bonheurs de la chair, tous les risques enivrants de l'aventure humaine, avaient abandonné jusqu'aux noms du baptême pour un prénom du Ciel, celles qui, captives anonymes au fond des monastères, avaient, comme des flocons de neige, fondu dans l'ombre des prières et le silence des pierres, — c'étaient celles-là que Dieu, d'un plus tendre sourire, appelait à Lui, toujours les premières.

Dieu! Penché sur ce nom, comme au bord d'un abîme vacillant de crainte et de folie dans le double vertige du gouffre et de la cime, je me sens tournoyer, dans le vent du Mystère. Mais, pour me rassurer, je pense que Jésus naquit un jour de Vous et qu'ainsi, à la grandeur du Dieu, vous mêlez, jusques à l'infini, le cœur d'un père humain.

Je ne veux pas m'égarer, et me perdre dans l'énigme insondable des symboles divins, et, si douloureuse et si tendre qu'elle fût, Vierge bénie, mère incomplète pareille au temple, qui, sans l'avoir créé, abrite un Dieu qui passe, la Vierge Marie n'apporte ici-bas qu'une sainte allégorie; et sur Votre sein, seulement, Votre fils, pardon, Votre enfant baignait dans l'amour maternel.

A l'heure maudite du jour excommunié, tremblant de tendresse outragée, de pitié, de chagrin, de colère, Vous avez entendu, mon Dieu, la plainte déchirante qui montait de la Terre. Sur la Croix, où sa chair jaillissait comme un lys crucifié, vers cet azur Là-Haut, qui semble Votre autel, renversant la tête pour donner plus d'élan et de force à son cri, qui résumait déjà l'horreur uni-

verselle de toutes les agonies; car le Christ, jusqu'aux veines de l'homme, coulait le sang du Ciel, souffrait ainsi dans sa double nature. Et l'arbre de la Croix, qui germe dans le sol encore, connaissait son destin, l'arbre faisait corps avec lui, et avec l'arbre, sa forêt natale, et tous les univers, tout, jusqu'à la pierre, sauf l'homme pour lequel Il mourrait, tout s'élançait vers Vous, dans l'affreuse prière. Et dans vos yeux, Seigneur, dans ces yeux, d'où naissait la lumière, des larmes roulaient, comme des astres et comme des océans. Eh bien, en cet instant de suprême épouvante, quand les petits des hommes, entre la mort et eux, jettent le nom de leur mère, ainsi qu'un bouclier, c'est Vous Seigneur, Vous et votre nom, qu'en son dernier soupir murmurait Votre enfant; quand il appelait : « Mon Père », Vous saviez bien, Seigneur, qu'Il Vous appelait : « Maman ».

C'est pourquoi, quand elles arrivent au firmament, Dieu si doucement s'incline sur les cœurs vierges et les âmes martyres, sur les plus humbles, et les plus humiliées, les petites sœurs de leur ami Jésus, des relations, en somme, qu'il s'était faites en son passage terrestre, et qui, répétant en elles, chaque jour, la Messe du Sacrifice, ont, horizontales, toute leur vie sous l'ombre de la Croix, gémi sur un lit d'hôpital. Le souvenir de Jésus tremblait dans son accueil; une par une, il arrachait la couronne d'épines à ces fronts déchirés; et sous ses doigts sacrés, la couronne devenait une auréole. Rappelez-vous le charmeur d'oiseaux, dans les jardins humains; purifiées, et plus blanches à jamais, entourant le Seigneur du vol de leurs ailes, les âmes et les colombes se posaient sur ses mains éternelles.

Mon voyage nocturne et sédentaire continuait dans ma chambre, car, ainsi que dans l'espace, on voyage également, à travers et même sur le Temps. Je parle d'un vrai voyage, c'est-à-dire une fuite en avant, et non pas, renversant la vapeur, de faire route et machine en arrière à la façon de feu M. Marcel Proust.

Feu M. Proust (ou plutôt cette poussière éteinte de havane refroidi), feu M. Proust, prenant le monde et les

choses à rebours, et les chameaux à rebrousse-poil, avait inauguré, paraît-il, le retour des cendres et l'exploration du passé. Sous son épaisse et lourde panoplie de scaphandrier, plus légère pourtant que ses phrases sans fin, sans air et sans ponctuation, auxquelles on désirait toujours d'offrir un siège pour se reposer, et un ballon d'oxygène pour respirer un peu, Marcel Proust à cheval sur son stylo, ou bien sur son bidet et sur celui d'autrui, s'enfonçait à la découverte, parmi les ténèbres et les souterrains, des époques à peine évanouies des salons en syncope et des tombes encore fraîches; à travers sentines et sentiers, sur les marches des escaliers de service, Marcel Proust, en faisant la courbette, ramasse des bouts de mégots armoriés, et au seuil des antiques demeures, dans le noble faubourg, et des fastueux hôtels, parmi les quartiers flambant riches, à la manière du chiffonnier armé de son crochet, il fouille, de son stylo, et pique, au hasard des poubelles aristocratiques, des ragots de l'office, les secrets des polichinelles au fond de leurs tiroirs, les soupers à particules des alcôves blasonnées; et les outrages aux mœurs; et puis (faites sonner la garde!) stimulant suprême des glandes un peu flasques, et des sens en liquéfaction, il harponne, pour rapporter dans son laboratoire, comme la proie la plus enviable et la plus efficace, les fantômes des couples interdits, interdits comme tous les mauvais prêtres. Pour énerver et fustiger les désirs en syncope, ou bien en léthargie, à cause des rites trop prévus, et de leurs partenaires monotones à force d'être identiques, Marcel Proust, en variant leur plaisir, renouvelle le personnel et transforme le matériel. Il intervertit l'ordre des facteurs, et le sexe des amants; et, pour aveugler encore l'amour, affligé dès sa naissance d'une double cataracte, il lui jette du poivre et de la poudre aux yeux, réalisant, chez ses héros les plus choyés, les sombres prophéties et l'atroce anathème, qu'avait jadis, à Vigny, inspiré la fugue de sa Marie Dorval avec George Sand, baronne Dudevant et d'autres lieux; on ignorait le feu qui couvait sous la neige du Cygne et qu'il pût ainsi changer la Tour d'ivoire en cette brûlante alcôve. Scrip-

tographe ébloui, et à plat ventre, des gens du Monde (jamais une majuscule n'annonça un tel diminutif), atteint d'une salonnite aiguë et délirante, Marcel Proust, en brouillant ses cartes transparentes, et ses amoureux, en les brouillant à mort, s'imaginait sans doute, devant ses femmes damnées et ses mâles condamnés, n'apporter parmi leurs tendres entretiens qu'un peu de caprice, de libre fantaisie, l'imprévu d'une surprise élégante, d'un paradoxe dans les choix renversés; en somme toutes les promesses d'une insolite et d'une trouble aventure; autour de ses tristes héros rampaient, en d'inquiétants fantômes, les tronçons du serpent. Empoisonné d'idolâtrerie mondaine et... de littérature, captif du silence et du liège dans votre chambre close, n'avez-vous donc jamais, Marcel Proust, connu l'heure de l'épouvante et de la solitude, et humble et tremblant devant le grand mystère, devant votre néant, n'avez-vous donc jamais, comme un petit enfant, murmuré tout bas les mots éternels qui appellent et qui prient « Notre Père... », et muet et pâli, penché sur l'abîme, n'avez-vous donc jamais interrogé l'écho? Jamais, Marcel Proust, en prononçant son nom, vous n'avez écouté ce mot : *Dieu,* sonner comme une cloche au fond de l'infini.

Esclave des rites mondains, vous attendiez sans doute qu'un chef du protocole vous présente au Seigneur. Couché, sans remuer, ni bouger, toujours on peut, malgré tout, en soi-même s'agenouiller.

Courbé sur votre microscope pour étudier des cheveux et des âmes coupés en quatre, et d'ailleurs sans éclat, le souffle de leur coupable, de leur émouvante et âpre tragédie, vous avait dépassé. Tous, avec leur air farouche de bêtes traquées, inquiètes de sentir, pareille au chien méchant des villas de banlieue, la nature outragée, rôdant autour d'eux, préparer et guetter sa vengeance — tous portaient déjà sur eux le châtiment de trahir leurs instincts, et de transgresser les commandements divins. Sans jamais trouver le baiser qui l'achève et le mot qui l'exprime, les amants excommuniés font

l'amour, sur une corde raide entre deux précipices, et leur enfer futur brûle déjà sur leur front. Cet amour met quatre cents pages à n'oser dire son nom; un prénom y suffit, n'est-ce pas, Albertine? (Pourquoi donc, dans cette société exclusive et jalouse, pourquoi donc ce prénom de bonne à tout faire?) Ou bien un titre, n'est-ce pas, sire de Charlus? En somme, l'amant modèle et le gentleman-complet pourraient s'intituler, chez Proust, un pédéraste à particule.

J. MARION.

POÈMES

—

MONDE INTERIEUR

Ici l'univers est à l'abri dans la profonde température de l'homme,
Et les étoiles avancent de leurs pas célestes, aussi bien que les éléphants dans la jungle.
Ici tout s'accompagne des silences redoublés de notre sang,
Malgré cascades et avalanches qui ne font aucun bruit dans ces parages,
Et l'obscurité fait loi dès que la peau est franchie.
Ici le contenu est tellement plus grand
Que le corps à l'étroit, le triste contenant.
Mais cela n'empêche pas nos humbles mains de tous les jours
De toucher les différents points de notre corps qui loge les astres,
Avec les distances interstellaires en nous fidèlement respectées.
Comme des géants infinis réduits à la petitesse par le corps humain, où il nous faut tenir tant bien que mal,
Nous passons les uns près des autres, cachant mal nos étoiles, nos vertiges,
Qui se reflètent dans nos yeux, seules fêlures de notre peau.
Et nous sommes toujours sous le coup de cette immensité intérieure,
Même quand notre monde frappé de doute
Recule en nous rapidement jusqu'à devenir minuscule et s'effacer,
Notre cœur ne battant plus que pour sa pelure de chair,
Réduits que nous sommes alors à l'extrême nudité de nos organes
Bêtes à l'abandon, côte à côte, dans leur sanglante écurie.

★

Puisque nos battements
S'espacent davantage,
Que nos cœurs nous échappent
Dans notre propre corps,
Viens, entr'ouvre la porte
Juste assez pour que passe
Ce qu'il faut d'espérance
Pour ne pas succomber.
Ne crains pas de laisser
Entrer aussi la mort,
Elle aime mieux passer
Par des portes fermées.

★

Au sortir de la nuit,
Encore frissonnant
Sous la peau des ténèbres
Tous les matins je dois
Recomposer un homme
Avec tout ce mélange
De mes jours précédents
Et le peu qui me reste
De mes jours à venir.
Me voici tout entier,
Je vais vers la fenêtre.
Lumière de ce jour,
Je viens du fond des temps,
Approche avec douceur,
Respecte encore un peu
Ce que j'ai de nocturne,
D'étoilé en dedans,
Et de prêt à mourir
Sous le soleil montant.

★

Guerrier de l'obscur,
Vous vous étoilez,

Prenez garde à vous,
Vos yeux vont brûler!
Vous ne pouvez rien
Sans obscurité.
Il faut une armure
Prise dans la nuit
Pour que se précise
Votre âme secrète,
Ombre militaire,
Toujours ennemie.
Que restera-t-il
Du meilleur de vous
Lorsque vous serez
Une étoile aveugle
Sans autorité,
Une étoile errante,
La tête et les pieds?
Il faut revenir
A votre ténèbre,
Il faut retrouver
La pulsation
De vos grosses fièvres,
C'est votre façon
De vous étoiler.

—

BESTIAIRE

Je voudrais dire avec vous, humbles pattes d'antilopes,
Ce que je ne saurais dire sans vos petites béquilles,
Je voudrais dire avec vous, museau fourré du chat-tigre,
Et nageoires des poissons,
Ce qui sans vous resterait saus aucune expression,
Je voudrais dire avec vous, ailes d'oiseaux et vos plumes,
Et avec vous, sangliers que tant de boue rend boiteux...
Rien ne me serait de trop,
Ni le bec de l'alouette ni le souffle du taureau.
J'ai besoin de tout le jeu de cartes des animaux,
Il me faut le dix de grive et le quatre de renard,

Et si je devais me taire
Ce serait avec la force de vos silences unis,
Silence à griffes, à mufles,
Silence à petits sabots.
L'homme est un oiseau possible, chien possible, rat possible,
Il eût suffi de si peu,
Et sûr que les animaux
Sont hommes à mi-chemin.
Boitant vers nous qui fuyons à petits pas escomptés
Et de leur immense effort il ne reste que deux yeux,
Tout proches parents des nôtres
Puisqu'ils s'ouvrent grands pour vivre et se ferment pour mourir
Avant d'avoir rien pu dire
De ce qui fait ce bruit sourd dans leur poitrine timide
Et lui donne sa chaleur.

JULES SUPERVIELLE.

PROBLÈMES DE MISE EN SCÈNE
POUR UN MYSTÈRE

—

Les représentations d'une vieille Passion médiévale sur le Parvis Notre-Dame, organisées ces deux années passées par le Comité des Fêtes de Paris, obtinrent un succès tel qu'elles viennent d'être reprises à l'occasion des fêtes de l'Exposition et que, dans l'esprit de certains de ses animateurs, c'est là le début, non pas d'une tradition comparable à celle d'Oberammergau, mais d'une série assez longue de manifestations intéressant à la fois la vie de Paris et l'art dramatique.

Il est juste que ce gros effort ait été récompensé. Il était audacieux. Il demandait à l'homme qui s'y dévoua ténacité et persévérance. Sans doute, il y eut un comité d'organisation, des conseillers de tout ordre, et M. Gustave Cohen, grand maître en la matière, fut consulté. Mais le réalisateur qui dut se débattre au milieu des difficultés les plus variées, protocolaires, administratives, aussi bien que financières, M. Pierre Aldebert, le metteur en scène du Mystère, méritait les louanges et le succès.

Il y aurait beaucoup à dire sur les raisons de cette réussite. Il semble à premier examen et en gros — et en dehors de toute considération sur le mérite propre de la présentation — que l'on puisse en distinguer trois.

D'abord, le lieu même des représentations. Le drame de la Passion évoqué devant Notre-Dame. Que l'on songe à l'attrait prodigieux de la cathédrale, non seulement sur tous les Français, mais sur la plupart des étrangers. On

câblait d'Amérique pour demander des renseignements et des photographies, alors que le travail des répétitions était encore à un stade embryonnaire. Puis l'œuvre elle-même qui permet les plus belles réalisations. Quel que soit le jugement littéraire qu'on veuille porter sur elle, on ne peut pas ne pas reconnaitre ses merveilleuses qualités théâtrales. Elle se prête au jeu, à l'action, à une mise en scène importante, mouvante et colorée. Elle permet d'en faire un spectacle. Enfin, un grand sujet dans un cadre vaste, devant une audience nombreuse. A ce point de vue, les résultats obtenus nous dictent une conclusion conforme à nos théories et déjà vérifiée par l'expérience. C'est l'attrait marqué de ces manifestations pour le grand public. L'émotion du spectateur se multiplie du fait de celles qui l'entourent. « Celui qui ne sent pas augmenter sa sensation par le grand nombre de ceux qui la partagent a quelque vice secret; il y a dans son caractère je ne sais quoi qui me déplaît », écrivait Diderot (1). Quand, comme sur le Parvis, c'est une foule considérable qui assiste au drame, l'émotion collective peut atteindre une très grande intensité.

Le public vient aussi respirer un air de fête. Il y goûte le sentiment de l'exceptionnel. Tout l'intéresse, jusqu'aux énormes gradins qu'il a fallu construire et dont les derniers rangs sont à douze mètres au-dessus du sol, jusqu'au propre spectacle qu'il se donne. Et il faut reconnaître que l'ensemble des acteurs, figurines bariolées sous la masse sombre et importante de Notre-Dame, et de cette foule attentive couvrant le Parvis, avait quelque chose de beau et d'impressionnant.

La mise en scène d'une pareille œuvre en un tel lieu pose de nombreux problèmes au réalisateur. Les représentations de ces deux années passées ont constitué une expérimentation de grande envergure, fertile en leçons de toutes natures. Les questions soulevées sont de deux ordres : technique et artistique.

(1) 2e entretien sur le *Fils Naturel*.

Le Parvis, malgré son équipement de circonstance, est loin de remplir les conditions acoustiques fameuses des théâtres antiques. Il est indispensable d'y faire une sonorisation, et les difficultés surgissent alors à la fois pour le metteur en scène et l'ingénieur. Pour le metteur en scène, parce qu'il est obligé de tenir compte des possibilités matérielles. Pour l'ingénieur, parce que les problèmes à résoudre sont nombreux et complexes. Ils doivent établir minutieusement ensemble la place des microphones et des acteurs. Il ne s'agit plus là, en effet, d'un ou deux appareils à placer sur une estrade, ou d'une « girafe » à déplacer sur un groupe d'acteurs comme on le fait pour l'écran. La scène est vaste; elle déborde de chaque côté de la façade de Notre-Dame. Il faut un très grand nombre de microphones cachés dans les décors, les accessoires, le costume même de certains acteurs. La liberté du metteur en scène est très diminuée en dépit des efforts des ingénieurs. Que l'on veuille bien imaginer la complexité des groupements nécessaires en fonction des nécessités du jeu. Que l'on ajoute à cela la retransmission du carillon de Rouen, des grandes orgues de Notre-Dame, des instruments variés, des chœurs, et l'on comprendra la nécessité d'une étude sérieuse et délicate, et la présence, chaque soir, d'une équipe d'ingénieurs. Après le problème de la prise du son, celui de la diffusion : l'espace à couvrir est vaste. Il faut éviter les réflexions, tenir compte des absorptions, éviter l'écho. Ces dernières questions sont purement techniques, mais il en est d'autres qui intéressent au premier chef le metteur en scène, comme celles du relief sonore. Les thèmes d'enfer, les chants célestes, les paroles des comédiens ne seront pas dévolus aux mêmes haut-parleurs. Le texte d'une même scène devra parfois être réparti à plusieurs groupes de diffuseurs d'orientations différentes. Il n'est pas normal, en effet, que la voix vienne toujours des mêmes endroits quelle que soit la position des acteurs en scène. Si l'attention du public est concentrée à gauche, un mot prononcé par un personnage entrant à droite, à quelque trente mètres, ne fera tourner le regard du spectateur

que si l'émission a changé de provenance. Faute de tenir compte des nécessités de ce relief sonore, la parole qui subit déjà la transposition de la machine, semblerait plate et impersonnelle. Les acteurs seraient autant de marionnettes auxquelles on attribuerait plus ou moins exactement certaines voix.

Dans cette étude qui n'est nullement critique et ne prétend pas juger de la valeur des précédentes représentations place du Parvis, nous ne voudrions pas faire un exposé des victoires remportées par les techniciens. Mais à titre d'indication, pour montrer l'importance de ces questions scientifiques, qu'il nous suffise de dire que pour la première fois, on tentait une réalisation aussi difficile. Certes, il y a de nombreux théâtres de plein air, et très réputés; aucun n'avait eu encore à résoudre des difficultés acoustiques de l'ordre de celles qui furent rencontrées à Notre-Dame. Pour la première fois en France, on utilisait des microphones non-directionnels. Ceux-ci prennent le son dans toutes les directions, et non pas uniquement dans un champ antérieur au plan de la membrane. Malgré leurs vertus, il en fallut une cinquantaine, ce qui laisse à penser de la multiplicité des groupements et combinaisons possibles. Pour la première fois, on se servait de miroirs paraboliques, au foyer desquels un microphone pouvait prendre à quelque quatorze mètres la voix de l'artiste visé. Pour la première fois on utilisait un haut-parleur, construit spécialement lui aussi pour ces manifestations du Parvis, qui mesurait douze mètres de long et dont l'ouverture présentait une surface de trois mètres de côté. Pour la première fois, on cherchait sur un tel espace à réaliser ce relief sonore dont nous avons parlé. C'est tout un matériel nouveau qui fut conçu et construit, jusqu'alors inconnu dans les annales des plus grands, des plus célèbres théâtres de plein air.

Que tout cela soit encore perfectible, c'est évident. Ne serait-ce qu'à cause de la rapidité des progrès en cette matière. Mais que les imperfections actuelles ne soient pas imputables à quelque négligence ou à l'incompétence. Si le critique est choqué par cette voix qui couvre le

Parvis alors qu'elle expire sur les lèvres de Jésus en croix, qu'il songe que le dernier rang des spectateurs est à cent quarante mètres de l'acteur! S'il est déçu par cette voix puissante et chaude émise par un pygmée dont il ne distingue pas même les traits, et dont il ne voit pas les lèvres, qu'il fasse le procès de cet art, de la nature de ces représentations et de la convention qu'elles supposent, mais non celle des réalisateurs! Qu'il reconnaisse que ces spectacles sont en même temps de magnifiques expériences!

La lumière, elle aussi, entre autres problèmes, pose celui du relief. Si les projecteurs sont trop éloignés, celui-ci s'atténue, les traits du visage se plaquent, les façades s'aplatissent. Il faut corriger ces défauts par des éclairements appropriés qui sont fonctions de l'incidence et de l'intensité. Le metteur en scène doit peindre à grands coups de brosse et non en miniaturiste comme le lui a permis le jeu d'orgue de certaines petites salles. Il dispose de deux cents kilowatts et il en envoie cinquante d'un coup sur un champ à éclairer. Ce qui ne l'empêche pas d'utiliser des sources plus faibles, dispersées un peu partout mais non au hasard, dans des trappes recouvertes de dalles transparentes, dans des bornes, dans des meubles. Sa palette même est limitée. Il est des teintes qui ne prennent pas sur la façade patinée de Notre-Dame, et la calcine des vitraux interdit les jeux d'éclairage progressif rêvés pour certains effets.

Il serait d'ailleurs injuste, après avoir dénoncé les difficultés imputables aux conditions matérielles, de ne pas noter les possibilités nouvelles qu'elles peuvent nous offrir. La machine a ses défauts, mais elle a ses ressources. Elle peut condamner certaines recherches, elle en autorise d'autres. Il n'est que de songer au microphone dont l'emploi intelligent permet par exemple des effets de chuchotement, d'altération de timbres ou de résonance de voûtes. Le metteur en scène ne peut donc pas ignorer ces préoccupations techniques. S'il s'est complu dans la méditation d'une représentation idéale, dans le rêve d'une mise en jeu où seule sa volonté intervenait, il doit, pour

la réalisation, collaborer étroitement avec les techniciens. Sa liberté sera plus grande dans le domaine artistique, celui auquel les autres sont subordonnés et qui, au fond, l'intéresse le plus.

§

Convient-il de faire la reconstitution d'une représentation d'un mystère au XV[e] siècle, ou bien une évocation? Une évocation, ou bien une transposition qui, considérant la valeur intrinsèque de l'œuvre, veuille la servir sans s'embarrasser du moindre souci d'archéologie?

Il semble peut-être exagéré, à première vue, de poser aussi nettement la question de ce choix. Mais nous croyons à la nécessité absolue de la recherche de l'esprit général à dégager de la représentation, à l'élection raisonnée d'un style appliqué à tous les éléments du spectacle : interprétation, jeu, décoration, adaptation musicale. C'est faute de ce choix d'origine que tant de manifestations dramatiques des plus honnêtes semblent ternes et souvent incohérentes. Elles ne portent pas la marque d'une unité de conception, ni la trace d'une recherche artistique.

On élude rapidement le principe d'une reconstitution. Elle rendrait inécoutable la pièce en son entier — la représentation aura lieu en effet en une soirée, et non en quatre journées. L'effort de reconstitution devra-t-il alors se porter sur certains aspects particuliers, certains points de détail du décor et de la mise en scène qui étaient traditionnels? Ainsi, pour la Cène, les places de Jésus et des apôtres autour de la Sainte Table, minutieusement décrites par Jean Michel, correspondaient à l'usage général et presque invariablement fixé pour les représentations. Le metteur en scène devra-t-il se soucier de ces indications? Il semble que, non seulement elles soient maintenant sans intérêt, extrêmement gênantes et difficilement acceptables, mais encore qu'elles ne se justifient plus dans les conditions actuelles de l'exécution scénique. On n'aura pas recours à la machinerie désuète et compliquée des « députés aux secrets » qui aujour-

d'hui ferait sourire. On se servira de toutes les ressources de l'éclairage électrique. On utilisera les dernières découvertes pour la transmission de la voix et de la musique, afin que tout le monde entende sur le parvis, plus dégagé, plus vaste qu'autrefois. Il est inutile de s'appesantir sur ce point. Les historiens du moyen âge eux-mêmes soulignent le peu d'intérêt de cette reconstitution, tout au moins en un tel lieu et dans de pareilles circonstances.

Le bon sens semble nous imposer à la fois la nécessité de servir l'œuvre pour le mieux avec toutes les ressources de l'interprétation moderne, et celle de rappeler l'époque, son charme et son pittoresque. En quelque sorte, transcrire et évoquer. Mais dans quelle mesure? Devra-t-on éviter soigneusement tout décalage chronologique? C'est que, pour beaucoup, évoquer c'est encore reconstituer selon la pure méthode archéologique. Nous ne cachons pas que nous sommes contre cette façon de faire. Mais ce n'est pas, hélas, le sentiment général dans le théâtre français d'aujourd'hui qui demeure, à quelques belles exceptions près, lorsqu'il n'est pas outrancier à l'extrême et de la forme la plus élémentaire, purement traditionnel pour ne pas dire conventionnel.

L'œuvre à représenter est la *Passion* d'Arnoul Greban, mais dans l'adaptation de MM. Gailly de Taurines et de la Tourrasse, et celle-ci emprunte certains passages à Jean Michel. Les adaptateurs y ont même ajouté quelques vers de leur propre cru. Nous n'avons donc pas à faire revivre un mystère déterminé du milieu du XVe, mais plus généralement un mystère du Moyen Age. Et nous savons que ceux-ci, remaniés et transformés, furent joués bien après l'arrêt du Parlement de 1548, jusque dans la seconde moitié du XVIe. Sans doute, il s'agit bien d'évoquer le grand siècle, le XVe, mais sans s'hypnotiser sur des dates. Si le goût de l'auteur de l'adaptation musicale se porte sur un motet de Josquin des Prés, nous ne voyons pas bien pourquoi il l'éliminerait sous prétexte que l'œuvre du compositeur est postérieure à 1452, date attribuée à la *Passion* de Greban. D'autant qu'à côté des

chœurs « a cappella », l'adaptation utilisera les ondes Martenot, et les richesses des orgues actuelles ne rappelant que de fort loin celles d'antan.

Alors, comment évoquer l'époque? En respectant les intentions édifiantes, moralisatrices, catéchétiques du Mystère? Les adaptateurs, en éliminant la quarte journée, en ne prenant que la Passion proprement dite ont déjà choisi. Sera-ce, si on représente la scène de la Transfiguration, en maquillant Jésus afin qu'il ait sa « face resplendissante comme d'or »? Les acteurs devront-ils se battre les cuisses pour exprimer leurs douleurs? Jésus devra-t-il invariablement apparaître en tunique violette? Faudra-t-il faire jouer quelques rôles de femmes par des hommes! — Certes, nous ne sommes pas les adversaires de la recherche de certains détails, bien au contraire. Si Judas apparaît inséparable de sa bourse, Malchus de sa lanterne, le spectateur instruit trouvera matière à rêverie et promenade dans le passé, les autres s'amuseront tout bonnement du pittoresque. Ces petites touches servent mieux le climat de l'œuvre qu'une imitation sans intérêt, et nous nous féliciterons de voir les hommes de Pilate en archers ou guisarmiers du XVe. Mais nous ne sommes pas de ceux qui croient avoir recréé l'ambiance de l'œuvre en éliminant à regret un chœur parce que, chronologiquement il appartient au début du XVIe, ou en faisant copier exactement les costumes sur le Racinet.

C'est l'étude approfondie de l'œuvre elle-même, de son esprit, de son inspiration, de tout ce qu'elle contient d'humanité éternelle, mais au travers de la vie et de la sensibilité de son époque, qui nous donnera le ton général de la mise en scène. Car la *Passion* d'Arnoul Greban, ainsi débarrassée de sa théologie, de sa rhétorique, de son apologétique, dépouillée de tout ce qui l'alourdit, disperse l'attention et traîne en longueur, est une œuvre forte. Elle contient des beautés certaines et nous partageons l'avis de M. Gustave Cohen contre la sévérité de Gaston Paris. C'est un drame magnifique. Pour nous, hommes du XXe siècle, sa marque dominante est évidemment son esprit religieux, au sens le plus large de ce

mot. Son mérite, c'est que cet esprit religieux est extraordinairement servi par la naïveté du langage, par le ton archaïque s'accordant avec un pittoresque d'un autre temps et d'une autre inspiration. Le drame de la Passion évoqué de nos jours sur la scène, quand il ne donne pas le sentiment d'une manifestation inutile ou irrespectueuse, nous apparaît le plus souvent, ou bien sans signification parce que vide de son essence spirituelle, ou dépourvu de cette humanité familière qui émeut simplement. Ou bien encore, il n'est qu'une imagerie pour patronage, une bondieuserie Saint-Sulpicienne sans contenu ni forme artistiques. Au contraire, le mystère de Greban, par ses cinq siècles d'éloignement, crée le dépaysement nécessaire, le climat favorable pour une adhésion entière du spectateur. Le style, la forme archaïque du vers, le rythme général de l'œuvre, la sincérité absolue, l'humanité des plus belles scènes comme celles de la prière, du dialogue de la Vierge et de Jésus au mont des Oliviers, où Notre-Dame se montre vraiment « pauvrette mère angoisseuse », la grandeur tragique de la rencontre de Judas et de Désespérance, de l'essence la plus rare dans notre théâtre où le destin apparaît moins que le conflit psychologique, tout cela crée une émotion intense qui prend le spectateur le moins croyant.

Esprit religieux par conséquent, exprimé dans une forme à la fois réaliste et symbolique. C'est ce que le metteur en scène doit avant tout respecter et développer. Ainsi, il évoquera le xve, mais parce que ce pittoresque contribuera à créer l'éloignement et le climat dont nous parlions précédemment, et dans la mesure où il ne fera pas sourire et ne détournera pas l'attention. Il ne s'embarrassera pas de soucis archéologiques. Si quelque chœur, quelque élément du jeu ou de la mise en scène peut paraître désuet et contraire au caractère émotionnel et dramatique du mystère, il l'abandonnera sans hésiter.

Tout devra être conçu dans cet esprit. Les costumes, du xve sans doute, seront de la même inspiration que la décoration. Et celle-ci s'harmonisera avec l'interprétation générale, plus soucieuse de sa réalisation plastique —

élément important pour l'atmosphère à créer — que de précision historique. A cet égard, la première présentation des décors il y a deux ans, et depuis abandonnée, fut particulièrement instructive. Les « mansions » disposées un peu schématiquement, parce que trop inspirées peut-être des miniatures du manuscrit de la *Passion* de Valenciennes (tant il est vrai que reconstituer, c'est trahir), les coloris jurant sur la façade de Notre-Dame, ne purent rappeler que de très loin les compositions du merveilleux artiste, metteur en scène, comédien et peintre des « pourtraicts » que fut Hubert Cailleau. La tâche du décorateur n'est pas facile. Mais il serait trop aisé, pour tourner la difficulté, de supprimer tout décor comme on l'a proposé. Si nous demandons que celui-ci ne soit pas réduit à quelques dispositions architecturales, c'est que ce modernisme ne serait pas dans le ton de l'œuvre dont les précisions méticuleuses, le langage, le souci de réalisme viendraient crier au contre-sens. C'est qu'il nous priverait de cet élément si précieux de dépaysement. C'est que la sécheresse de quelques lignes trahirait la complexité, le grouillement, ce petit univers, ce raccourci d'humanité que le poète a voulu montrer, et qui détermine l'atmosphère du mystère telle que nous l'avons définie.

Les mêmes soucis devront présider au travail du texte et du jeu. Il y a de quoi surprendre le comédien formé, chez nous, au style du XVIIe, puis habitué au jeu moderne. Il ne s'agit pas, nous l'avons dit, de jouer comme les confrères du XVe. Mais il faut se faire aux mètres différents de la prosodie d'alors et au rythme général du mystère. Il faut en retrouver le ton et s'en pénétrer. Celui-ci est fait de sincérité, d'émotion naïve, d'une grande noblesse sans grandiloquence. La rhétorique même n'est pas déclamatoire au sens d'aujourd'hui. « Travailler un rôle — écrit Stanislavski (1) — c'est étudier l'essence spirituelle de l'œuvre dramatique, le germe dont elle est née et qui définit son sens... » De ce travail dépendra pour beaucoup le style juste de la représentation. Le metteur en

(1) *Ma Vie dans l'Art.*

scène devra s'y appliquer. Chemin faisant, il devra se livrer aux études rythmiques, par exemple sur des impairs comme ceux-ci (qui ne sont pas dans la version jouée sur le Parvis) :

La dure mort éternelle,
C'est la chanson des damnés;
Bien nous tient en sa cordelle
La dure mort éternelle...

Etc.

dont la musique est propice à la découverte de la simplicité et de la poésie du mystère.

§

Ce sont là, à notre sens, les grands problèmes actuels de la mise en scène d'un mystère du moyen âge. Ce ne sont pas les seuls. Il en est d'autres plus terre à terre : Les lourds praticables pourront-ils se déplacer sans bruit, et assez vite? Plutôt que de fignoler quelques recherches rythmiques sur les vers de sept pieds d'Arnoul Greban, ne convient-il pas de se demander s'ils ne seront pas perdus dans ce cadre immense? Pour les mêmes raisons, cette simplicité touchante portera-t-elle? La foule se laissera-t-elle émouvoir, sera-t-elle sensible à la beauté de cette forme? Aujourd'hui, le metteur en scène qui se complairait dans la transcription du dogme de la Trinité comme la nota Jean Michel (une basse-contre, une haulte-contre, et un hault-dessus) ferait, en soulignant l'allégorie, œuvre raffinée d'artiste et de lettré. Mais le public, le grand public ne préférerait-il pas tout bonnement le spectacle d'une action mouvementée et d'une figuration bruyante et bariolée? Un peu comme, au moyen âge, les spectateurs bâillaient aux longues tirades théologiques et se réjouissaient à la vue des truanderies et au bon fonctionnement des « secrets ». Cependant, les acteurs des mystères, ces grands amuseurs, s'ils cherchaient à divertir, ne perdaient pas de vue leurs fins édifiantes et leurs soucis d'artistes. Etaient-ils plus courageux que nous?

Nous croyons que flatter les goûts les moins élevés du

spectateur est un mauvais calcul, que c'est trahir son art et faire injure au public. Si nous avons voulu indiquer, pour finir, quelques-unes des préoccupations mesquines d'un homme de théâtre, c'est presque à regret. Le succès des grandes œuvres, présentées avec noblesse et sans concession, permettra justement au metteur en scène de remettre à leur niveau ces soucis les moins nobles et de redonner à l'expression dramatique la place et la dignité auxquelles elle a droit.

ANDRÉ VILLIERS.

NAPOLÉON
LA POLOGNE ET LA LITHUANIE

—

On sait l'importance de la question polonaise dans l'histoire de l'Empire français. Par calcul comme par un sentiment certain de la valeur militaire et diplomatique de l'enjeu polonais, peut-être même par un souci d'équité à l'égard d'un peuple cruellement opprimé, Napoléon en vint par degrés à se faire de plus en plus nettement le champion en Europe des droits polonais persécutés et à réaliser par étapes une restauration de l'ancienne Pologne indépendante.

Ces étapes sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de les retracer. Nous les rappelons pour l'éclaircissement ultérieur des rapports entre la Pologne et la Lithuanie à la veille de la campagne de Russie. Napoléon commença par constituer, par le traité de Tilsitt et aux dépens de la Prusse, un grand-duché de Varsovie en juillet 1807. C'était rendre par avance caduques toutes chances d'alliance sincère entre la France et la Russie, que la question de Pologne divisait désormais. Le 9 avril 1809, l'Autriche suscite contre Napoléon la cinquième coalition avec la neutralité bienveillante de la Russie, qui ne déclare la guerre à l'Autriche que pour la forme. La victoire de Napoléon inquiète profondément Alexandre Ier, qui prévoit un nouvel agrandissement de la Pologne comme conséquence. Il ne se trompe pas : le Duché de Varsovie, par l'article III du traité de Vienne du 14 octobre 1809, est augmenté de toute la Galicie occidentale ou Nouvelle Galicie, d'un arrondissement autour de Cracovie sur la rive droite de la Vistule et du cercle de Zamosc dans

la Galicie orientale, soit des nouveaux départements de Cracovie, Radom, Lublin et Siedlce.

Il n'était point d'alliance qui pût apaiser les inquiétudes suscitées par cet acheminement vers la grande Pologne. Moins de trois semaines après le traité de Vienne, le 3 novembre, la chancellerie française recevait de Roumiantzow, ministre d'Alexandre Ier, une note réclamant un traité de garantie contre le rétablissement de la Pologne. Le 4 janvier 1810, nouvelle offensive diplomatique : Alexandre Ier propose un projet de convention, dont l'article premier stipulait que la Pologne ne serait jamais rétablie. Napoléon repoussa cette convention; il accepta le 9 février un projet de convention secrète refusant de soutenir la reconstitution intégrale de la Pologne, mais estima lui-même qu'il serait « déshonorant » d'ajouter aucune autre concession.

Entre temps, Alexandre Ier subissait, autant que sa nature mobile pouvait subir, une influence, celle d'un aristocrate polonais, Adam Czartoryski, qui s'efforçait de le convaincre que l'intérêt même de la Russie lui commandait de reconstituer sous sa protection l'ancien royaume de Pologne. En fait, la chute de l'empire napoléonien permit à Alexandre Ier de réaliser les vœux de Czartoryski, et l'on sait quelle atroce déception fut pour les Polonais la régence russe de cet illusoire royaume. Retracer les phases de cette déception n'entre pas dans le sujet de cette étude. Notons seulement que la politique de Czartoryski, s'opposant à celle des Polonais partisans de l'alliance française, contribua à faire de la Pologne un enjeu entre la France et la Russie, à la veille de la campagne de 1812.

Certain de l'hostilité secrète de la Russie, Napoléon accepta une guerre qu'il estimait inévitable. Les origines complexes de la guerre entre Alexandre Ier et Napoléon, nous n'avons pas à les envisager à propos des rapports de la Lithuanie et de la Pologne à cette époque. Il est évident que les deux adversaires s'efforçaient de mettre dans leur jeu les intérêts polonais. Seulement Napoléon était déjà pour eux le protecteur et le libérateur; Alexandre Ier,

aux yeux de quelques rares russophiles, pouvait tout au plus faire figure du meilleur despote, du maître le mieux intentionné.

Considérons alors les faits principaux qui, durant ces débuts ou ces préliminaires de la campagne de 1812, intéressent directement la Pologne et la Lithuanie.

Au mois de juin 1812, Napoléon après avoir quitté Koenigsberg le 17, rejoint son armée qui se dirige vers le Niémen. Presque en même temps avait eu lieu une Diète polonaise sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir et dans laquelle les Polonais avaient consacré leur début d'indépendance et salué leur indépendance totale, qu'ils espéraient de l'avenir. Dans la nuit du 22 au 23 juin, Napoléon est au quartier général du prince d'Eckmühl sur la rive gauche du fleuve, en avant du village d'Aleksotas. En compagnie du général Haxo, il examine la situation stratégique. Le 24 juin, ayant franchi le Niémen, l'empereur était à Kowno à la poursuite des troupes russes. Il demeura à Kowno jusqu'au 27, arriva à Wilno le 28 et y demeura jusqu'au 16 juillet avant de reprendre la poursuite en direction de Smolensk. Ce sont ces souvenirs napoléoniens que présente actuellement la Lithuanie dans l'exposition qui s'est ouverte le 20 mai 1937 à Kowno. Ce sont ces souvenirs et cette exposition qui ont donné l'occasion à M. André Pierre, dans un article du *Temps* du 23 mai, de ranimer la question des rapports lithuaniens et polonais durant le séjour de Napoléon à Wilno.

Dès l'arrivée de la Grande Armée qui, là comme ailleurs, apporte les échos de la Révolution française, on procède à la suppression du servage. Et à Vilna, c'est l'institution d'un gouvernement provisoire de Lithuanie, auprès duquel l'ancien ambassadeur de France à Varsovie est nommé commissaire français. Napoléon refuse à la Diète de Varsovie la ratification de la décision qu'elle avait prise de réunir la Lithuanie et la Pologne. Il flatte ainsi, ou paraît flatter, certaines aspirations de la Lithuanie à l'indépendance; aussi est-il accueilli par certains, non en conquérant, mais en libérateur, et voit-on des Lithuaniens combattre dans les rangs de la curieuse armée

internationale rassemblée par l'empereur pour vaincre Alexandre.

M. André Pierre s'est autorisé de l'œuvre d'un historien allemand, M. Friedrich M. Kircheisen pour émettre cette interprétation des sentiments de Napoléon à l'égard de la Pologne et conjointement des sentiments qui eussent à l'époque opposé Polonais et Lithuaniens. Il nous apparaît que cette interprétation reste étrangement sujette à caution et qu'elle n'est guère favorisée par les faits que nous allons préciser. Nous avons immédiatement adressé au *Temps* une lettre de rectification chargée de références décisives, notamment celles du général de Ségur, qui malheureusement n'a été publiée que tronquée.

Considérons, en effet, la gravité des thèses impliquées en ces quelques lignes : 1°) Napoléon aurait songé à diviser les Polonais et les Lithuaniens, ou plutôt, il aurait songé à tirer parti d'une division existant entre eux. 2°) Cette division prouverait qu'en l'année 1812 Pologne et Lithuanie formaient déjà deux Etats ou deux peuples distincts. Nous nous proposons de discuter successivement ces deux thèses impliquées.

Pour ce qui est des sentiments de Napoléon à l'égard de la Pologne, la vraisemblance oblige à admettre qu'ils furent complexes et soumis d'abord aux intérêts de sa puissance. Mais il ne semble pas qu'en cette année 1812 rien autorise à les supposer en désaccord avec les aspirations du peuple polonais. Sans doute, nous l'avons noté déjà, la Pologne était un enjeu inestimable dans la lutte entre la Russie et la France. Alexandre Ier s'efforçait de la gagner à sa cause. Tant qu'il demeura à Wilno, son langage à l'égard des Lithuaniens fut plein de mansuétude et de promesse. Par ailleurs, dans le reste de la Pologne ses émissaires s'efforçaient de travailler depuis longtemps contre la cause de la France.

Les projets hostiles à la France, écrit le baron Bignon dans ses *Souvenirs d'un diplomate : la Pologne (1811-1813)*, avaient acquis une sorte de notoriété publique. Vingt lettres, écrites de Pétersbourg par des Lithuaniens du parti russe, annon-

çaient les bonnes intentions d'Alexandre à l'égard de la Pologne. Ce prince n'attendait plus qu'une chose, disait-on, c'était que le vœu du rétablissement de ce royaume lui fût exprimé par un certain nombre de grandes familles, et il importait que cette démarche fût faite avant la guerre, laquelle pouvait éclater d'un moment à l'autre. Des invitations, des propositions formelles furent faites dans ce sens, et je dus notamment signaler certaines excursions de M. d'Anstett. Son langage public, quoique assez réservé, était propre à seconder ces manœuvres. Selon lui, le partage de la Pologne avait été, de la part de la Russie, une faute capitale; c'était maintenant une vérité sentie, reconnue par le cabinet de Pétersbourg. Quelques individus s'exprimaient plus clairement encore. Il n'y avait, suivant eux, que le rétablissement de la Pologne par la Russie qui pût affranchir le continent du joug des Français, rouvrir les portes au commerce, et rendre aux Polonais de toutes les dominations la source de leurs anciennes richesses par l'exportation des grains. D'un autre côté, on tâchait d'indisposer les habitants du duché contre l'ordre de choses existant. Aux grandes familles on annonçait le retour des anciennes lois qui leurs étaient favorables, lois que la Russie seule avait respectées. A la petite noblesse, à la bourgeoisie, on promettait la constitution de 1791. On était ainsi parvenu à exciter entre les différentes classes de la population certaines méfiances dont sa fidélité, presque universelle à l'époque de nos revers, allait bientôt démontrer l'injustice.

Pour les mêmes raisons et dans la mesure même où il songeait à se servir de la Pologne contre la Russie, Napoléon était obligé de ne rien brusquer, de tempérer parfois les impatiences polonaises. De ces atermoiements Alexandre s'efforçait de tirer avantage comme du traditionalisme de certains Polonais. C'est Bignon encore qui nous dit qu'il se faisait un mérite auprès des Polonais soumis à sa domination de leur avoir laissé leurs anciennes lois. Bien entendu, les avances aux Polonais de Russie se transformaient en rigueur dès qu'il s'agissait des Polonais en relations avec leurs frères libérés.

En même temps que ce prince prodiguait les cajoleries, écrit encore Bignon, les promesses aux Polonais de toutes les dominations, son ministère redoublait de rigueur contre ceux des provinces russes qu'on supposait affectionnés au duché. On défendait les correspondances sous les peines les plus sévères; on dressait des listes de propriétaires soupçonnés d'être enclins à la défection. On divisait ces suspects par catégories, pour être, dans un moment de crise, transportés dans l'intérieur de la Russie, plus ou moins loin, suivant le degré de défiance qu'ils inspiraient. Des gens du caractère le plus honorable furent arrêtés en Wolhynie, en Lithuanie. Le général Wolodkowicz fut enlevé du château où il résidait, près de Minsk, et transféré à Smolensk. La *Gazette de Wilna* réimprima une section du code criminel russe, constituant une sorte de loi martiale contre les divers délits ayant plus ou moins le caractère de l'insurrection.

Mais venons-en au fait essentiel. L'attitude de Napoléon à Wilno aurait été une sorte de désaveu de la récente Diète polonaise annonçant, au milieu des acclamations et de l'enthousiasme, l'existence de la Pologne composée des deux nations unies polonaise et lithuanienne, confédérées pour recouvrer leur indépendance.

Il convient d'abord de chercher si les sentiments exprimés par cette Diète étaient en désaccord avec les sentiments mêmes de Napoléon. Ensuite si, à l'égard de la Diète, Napoléon fut exactement informé et capable même de s'opposer clairement à ses desseins, non plus que de les favoriser.

Quels étaient les sentiments à ce moment de l'Empereur touchant la Pologne? Nous pouvons d'abord invoquer un entretien célèbre avec le colonel de Flahaut, rapporté par le baron Denniée dans son *Itinéraire de l'empereur Napoléon, pendant la campagne de 1812.*

Dans sa course de Vilna à Zwentziani, l'empereur avait fait appeler le colonel Flahaut près de lui, et, tout en cheminant à cheval, il avait entretenu cet officier supérieur de la mission qui lui avait été confiée précédemment auprès du prince de Schwartzenberg à Lemberg, et du prince Poniatowski à Var-

sovie; puis, satisfait des réponses de M. de Flahaut, il avait brusquement changé le sujet de la conversation pour lui demander ce qu'il avait entendu dire au sujet de cette guerre.

— Sire, avait répondu l'aide de camp du major général, on est persuadé que la première bataille que livrera Votre Majesté décidera de la question à laquelle se rattachent de si grands intérêts.

— Oui, la première bataille, répéta l'empereur; ni les Autrichiens, ni les Polonais, surtout, n'aiment les Russes; cependant ces derniers n'ont jamais fait de mal aux Autrichiens; quant aux Polonais, c'est différent... Il y a des cruautés d'Etat commises envers eux; c'étaient leurs moyens, aux Russes. Et vous dites que partout vous avez remarqué de l'enthousiasme?

— Oui, Sire, partout; mais principalement chez les Polonais; un orgueil national se révèle dans leur haine invétérée contre les Russes, et dans leur admiration pour l'auguste personne de Votre Majesté.

— Cette guerre-ci, poursuit Napoléon, doit être courte; il faut chasser les Russes, qui non seulement n'ont pas su posséder ce pays, mais encore n'y ont apporté que leur barbarie. Il n'y avait en Pologne que quelques familles dont il aurait fallu qu'ils s'assurassent, le reste n'eût été qu'une masse facile à gouverner... *Je rétablirai la Pologne, et je ferai la guerre aux Russes avec le sang polonais...* Il faut ménager le sang français, il est précieux...

Napoléon, dans le *Mémorial* de Sainte-Hélène, déclare que le plus important des motifs de sa guerre contre la Russie était la prévoyance du débordement de cet empire sur l'Europe et qu'il souhaitait lui opposer une première digue par le rétablissement du royaume de Pologne dans son intégralité. Nous n'ignorons pas que Bignon dont nous empruntons volontiers le témoignage, estime qu'une telle idée s'est surtout développée après coup chez Napoléon et qu'elle était loin à ce moment d'être aussi nette en son esprit. Mais Bignon n'apporte ici aucune référence précise en faveur de son interprétation et, en admettant même qu'elle ait été exacte, il convient que Napoléon « portait cette idée en germe ». Or, cette idée en germe

s'oppose-t-elle à celle qu'exprimait la Diète polonaise du 26 juin?

On sait que Napoléon avait choisi l'abbé de Pradt, devenu archevêque de Malines, comme ambassadeur à Varsovie. Lui-même déplora plus tard amèrement un tel choix.

L'abbé de Pradt, disait-il, n'atteignit à Varsovie aucun des buts que je m'étais proposés; il y fit, au contraire, beaucoup de mal. Les bruits et les dénonciations contre lui arrivèrent en foule au-devant de moi. Les auditeurs attachés à son ambassade, même les plus jeunes, étaient journellement choqués de sa tenue et de ses discours; on alla plus tard jusqu'à l'accuser d'intelligence avec l'ennemi, ce que je ne voulus jamais croire. Cependant, au demeurant, l'abbé de Pradt a mérité, à Varsovie, qu'on le comparât à une fille de joie qui prête son corps à tout le monde pour de l'argent. (*Mémorial*, tome III.)

En effet, ce frivole encyclopédiste ne pouvait rien comprendre à la grandeur tragique des événements qui se jouaient. Il ne discernait dans l'effervescence polonaise qu'une agitation dangereuse. Il eût voulu tempérer quand il s'agissait d'exaspérer. Empruntons à Bignon ce témoignage exceptionnel :

La réunion de la Diète devait avoir lieu le 22 juin; l'amour-propre littéraire de M. de Pradt la retarda de quatre jours. Se croyant seul capable de parler le langage propre au grand événement qui allait s'accomplir, il voulut refaire toutes les proclamations, tous les actes publics, le manifeste même de la Diète... Ce fut pourtant, en dépit de M. de Pradt, un jour solennel que celui de l'ouverture de la Diète (26 juin). Ce fut un moment d'émotion profonde que celui où le vieux prince Czartoryski, choisi comme maréchal, prononça ces mots : « La Pologne existe; le royaume de Pologne et le corps de la nation polonaise sont rétablis. » M. de Pradt, tout étourdi des acclamations, de l'enthousiasme polonais, ne vit dans ces transports qu'un motif de plus pour congédier immédiatement cette assemblée ouverte sous de si heureux auspices. « *Ils iraient trop vite, si on les laissait faire* », écrivait-il à

M. de Bassano. Cette manière d'agir aurait pu passer pour une trahison, et M. de Pradt lui-même s'est attribué ce triste mérite quelques années plus tard, alors qu'une réaction violente contre le régime impérial confondait dans une commune apothéose les hostilités, les défections de toutes les époques. Ce n'était pourtant, en réalité, qu'un acte de vanité pusillanime.

Cette séparation de la Diète, au bout de trois jours d'existence, était une mesure tellement extraordinaire que tout le monde la crut directement ordonnée par l'Empereur. Les Français en furent étonnés, les Polonais refroidis, tandis qu'en fait M. de Pradt avait agi non seulement sans ordre, mais au mépris de chaque ligne de ses instructions. Cette disposition, qui fut pour l'insurrection nationale un véritable coup de massue, avait été conçue, proposée, exécutée, avant qu'il fût matériellement possible à l'Empereur ou au duc de Bassano d'y mettre obstacle, en raison des distances.

Il est donc certain que la Diète polonaise fut, si l'on pouvait employer cette expression familière, « sabotée » par les soins du trop médiocre émissaire, mais en quoi les propos de Czartoryski, interprétant les décisions de la Diète — « La Pologne existe, le royaume de Pologne et le corps de la nation polonaise sont rétablis » — pouvaient-ils contredire à la volonté de Napoléon d'opposer un royaume de Pologne comme une digue à l'envahissement russe?

Le simple bon sens montre donc que Napoléon ne pouvait, en constituant le gouvernement provisoire de la Lithuanie, chercher à détruire ce que lui-même projetait. Encore si cette aberration lui avait traversé l'esprit, aurait-il fallu qu'elle s'appuyât sur quelque opposition réelle entre la Lithuanie et la Pologne de cette époque. Mais de cette opposition, l'histoire non plus ne montre pas la moindre trace.

Qu'il ait pu y avoir à ce moment certaine opposition de classe entre la noblesse et la bourgeoisie et qu'Alexandre I[er] ait cherché à tirer parti de cette opposition, le fait n'est pas contestable, mais l'ensemble de la nation se

confondait avec la Pologne, ne songeait pas à révoquer la vieille union polono-lithuanienne, scellée par le sang prodigué en commun et par les mêmes espoirs depuis si longtemps assemblés. La preuve en est dans la façon même dont Napoléon organisa le gouvernement de la Lithuanie. Donnons in-extenso ce texte capital.

ORDRE DU JOUR SUR L'ORGANISATION DE LA LITHUANIE

Au quartier général impérial de Vilna, le 1er juillet 1812.

Il y aura un gouvernement provisoire de la Lithuanie, composé de sept membres et d'un secrétaire général. La commission du gouvernement provisoire de la Lithuanie sera chargée de l'administration des finances, des subsistances, de l'organisation des troupes du pays, de la formation des gardes nationales et de la gendarmerie. Il y aura auprès de la commission provisoire du gouvernement de la Lithuanie un commissaire impérial.

Chacun des gouvernements de Vilna, Grodno, Minsk et Byalistock, sera administré par une commission de trois membres, présidé par un intendant. Ces commissions administratives seront sous les ordres de la commission provisoire du gouvernement de la Lithuanie.

L'administration de chaque district sera confiée à un sous-préfet.

Il y aura, pour la ville de Vilna, un maire, quatre adjoints et un conseil municipal composé de douze membres. Cette administration sera chargée de la surveillance des établissements de bienfaisance et de la police municipale.

Il sera formé à Vilna une garde nationale composée de deux bataillons. Chaque bataillon sera de six compagnies. La force des deux bataillons sera de quatre cent cinquante hommes.

Il y aura dans chacun des gouvernements de Vilna, Grodno, Minsk et Byalistock, une gendarmerie commandée par un colonel ayant sous ses ordres, savoir : ceux des gouvernements de Vilna et de Minsk, deux chefs d'escadron; ceux des gouvernements de Grodno et de Byalistock, un chef d'escadron. Il y aura une compagnie de gendarmerie par district. Chaque compagnie sera composée de cent sept hommes.

Le colonel de la gendarmerie résidera au chef-lieu du gouvernement. La résidence des officiers et l'emplacement des brigades seront déterminés par la commission provisoire du gouvernement de la Lithuanie.

Les officiers, sous-officiers et volontaires gendarmes, seront pris parmi les gentilshommes propriétaires du district; aucun ne pourra s'en dispenser. Ils seront nommés, savoir : les officiers, par la commission provisoire du gouvernement de la Lithuanie; les sous-officiers et volontaires gendarmes, par les commissions administratives des gouvernements de Vilna, Grodno, Minsk et Byalistock.

L'uniforme de la gendarmerie sera l'uniforme polonais.

La gendarmerie fera le service de police, elle prêtera main-forte à l'autorité publique; elle arrêtera les traînards, les maraudeurs et les déserteurs, de quelque armée qu'ils soient. Notre ordre du jour, en date du 30 juin dernier, sera publié dans chaque gouvernement, et il y sera, en conséquence, établi une commission militaire.

Le major général nommera un officier général ou supérieur, Français ou Polonais, des troupes de ligne, pour commander chaque gouvernement. Il aura sous ses ordres les gardes nationales, la gendarmerie et les troupes du pays.

Signé : NAPOLÉON.

Détachons-en d'abord deux ordonnances particulièrement significatives : 1°) « L'uniforme de la gendarmerie sera l'uniforme polonais. » Pense-t-on que, si la Lithuanie avait été le moins du monde détachée de la Pologne, Napoléon lui aurait fait l'outrage de revêtir son corps de police d'un uniforme emprunté à une nation hostile? 2°) « Le major général nommera un officier général, français ou polonais... Il aura sous ses ordres les gardes nationales, la gendarmerie et les troupes du pays. » Les troupes du pays commandées par un Polonais, c'est-à-dire, si la thèse de M. André Pierre et de Fr. Kircheisen était exacte, par un étranger si ce n'est un ennemi. Imaginons-nous Napoléon, à la veille de décider du sort de son empire, se livrant, à l'égard d'un peuple qu'il libère, à d'aussi sottes plaisanteries? Mais voici qui est plus

important encore. Les membres de ce gouvernement provisoire étaient uniquement des Polonais : Charles Prozor, St. Soltan, Joseph Sierakowski, Alexandre Sapieha, François Jelski, secrétaire général, Joseph Ignace Kossakowski. Quant au commissaire français désigné auprès de ce gouvernement, quel est-il? Précisément le baron Bignon, l'homme qui connaissait le mieux la Pologne, qui la servait avec le plus sincère dévouement et qui, par ailleurs, était l'un des plus fidèles interprètes de la pensée de Napoléon, puisqu'il resta, plus qu'un serviteur, un ami véritable, durant le temps du malheur et de l'exil et que Napoléon lui-même le chargea d'organiser ses archives. Aux affirmations gratuites de F. Kircheisen et de M. André Pierre, les *Souvenirs* de Bignon donnent un démenti formel :

> Ce fut à Vilna que Napoléon reçut la députation de la Diète de Varsovie, chargée de lui présenter l'acte de confédération et de réclamer sa protection pour le rétablissement de la Pologne. *Sa réponse ne contenait rien, quoi qu'on en ait dit, qui fût de nature à décourager leurs espérances : « Si j'eusse régné à l'époque des partages de la Pologne, disait-il, j'aurais armé tout mon peuple pour vous soutenir. »*

D'autres témoignages peuvent être invoqués quoique celui-ci nous paraisse absolument décisif. Rappelons, par exemple, que les familles lithuaniennes les plus célèbres, les Sapieha, les Sanguszko, les Radziwill, les Chodkiewicz, les Pac, les Romer, les Tyzenhaus, coopérèrent à ce moment à l'œuvre napoléonienne en plein accord avec les Polonais, car pour eux Pologne ou Lithuanie était une seule et même patrie. Notons aussi les circonstances de l'arrivée de Napoléon à Wilno : il y entra à midi, et ce fut aux acclamations d'un peuple qui le regardait comme son libérateur, et c'est entouré des officiers du 8ᵉ régiment polonais, commandé par le prince Dominique Radziwill, qu'il se présenta aux Lithuaniens.

Napoléon n'avait jamais eu l'intention de créer, même au sens du droit politique, un pays à part. Il était opposé à tout projet tendant à former un corps séparé dans l'Etat.

« La création d'un gouvernement propre en Lithuanie était une nécessité provisoire, mesure de circonstance. »

Ajoutons que les Lithuaniens les plus en vue renseignaient Napoléon avec la plus grande précision sur la Russie, ses possibilités, ses richesses, sur le terrain de la guerre. C'étaient Marcin Biallozor, Joseph Zabiello, Michel Dziekonski, Jundzill, Chrisostome Rdultowski, Charles Przezdiecki, etc. Des personnalités lithuaniennes, c'est-à-dire en fait polonaises, arrêtées par les Russes et amenées en Russie, comme Jean Grabowski, Stanislaw Niemcewicz, Puslowski et Wengierski réussirent à se sauver et purent joindre, à Mohylow, le prince Joseph Poniatowski, à qui ils donnèrent des renseignements inappréciables sur les préparatifs militaires de la Russie.

On trouverait d'ailleurs dans le livre magistral de Marian Kukiel, *la Guerre de 1812,* qui vient de paraître à Cracovie, les détails les plus précieux, tant au point de vue polonais qu'au point de vue napoléonien. L'histoire militaire y est traitée avec la même précision que l'histoire générale.

Il faudrait encore donner les appréciations de Bignon sur la fidélité lithuanienne après le désastre.

En m'accréditant de nouveau auprès du gouvernement du duché, l'Empereur m'avait conservé mes fonctions auprès de la commission lithuanienne. Il n'avait pas perdu de vue ces hommes qui, malgré le peu d'espérance que leur offrait l'avenir, se confiaient encore au retour de sa puissance et à la protection de sa bonne foi... La commission lithuanienne nous avait suivis de Varsovie à Cracovie...

Enfin, deux jugements d'historiens nous paraissent devoir être encore invoqués. 1°) Joachim Lelewel, grand historien incontesté et par surcroît d'origine lithuanienne, dans son *Histoire de Pologne* publiée en 1844 à Paris, toute proche encore, par conséquent, des événements racontés, ne mentionne aucunement l'opposition attribuée gratuitement à la Lithuanie de 1812 vis-à-vis de la Pologne. 2°) Le général de Ségur, dans ses mémoires sur la *Campagne de Russie,* écrit que :

Napoléon mit de l'adresse dans ses dispositions pour entrer à Vilna: il se fit précéder et suivre par des régiments polonais. Mais, plus occupé de la retraite des Russes que des cris d'admiration et de reconnaissance des Lithuaniens, il traversa rapidement la ville et courut aux avant-postes.

§

Rien ne demeure, par conséquent, on peut l'affirmer, de cette illusoire aspiration de la Lithuanie de 1812 à son indépendance et de sa non moins illusoire opposition avec la Pologne que Napoléon s'efforçait de reconstituer. Il est bien entendu que notre démonstration ne vaut que pour la Pologne et la Lithuanie antérieures au xxe siècle. Depuis, en partie par les efforts de la propagande russe et de la propagande allemande, des germes de division ont pu être semés entre les deux peuples et s'épanouir dans l'époque contemporaine. Ce problème des rapports de la Lithuanie et de la Pologne moderne nous le traitons dans un ouvrage qui paraît incessamment aux éditions du *Mercure de France* sur la *Pologne contemporaine ou le génie d'un peuple,* auquel nous sommes obligés de faire allusion pour montrer simplement que la différence de deux époques ne nous a pas échappé durant notre effort de rectification. Mais l'on ne saurait, et c'est sur quoi nous devons insister, conclure d'un état présent à un état passé et refaire l'histoire suivant sa fantaisie. La fantaisie peut aller loin. Dans un article de M. Jean Mauclère publié dans *l'Illustration* du 19 juin à propos de l'*Exposition napoléonienne de Kaunas,* nous avons lu avec stupéfaction les affirmations suivantes, qui laissent loin derrière elles les hypothèses de M. André Pierre :

> A Vilna, parmi les fêtes où les Français sont accueillis en libérateurs, il institue un gouvernement provisoire de la Lithuanie, rendue à l'indépendance. La nouvelle République s'allie à la France, des régiments lithuaniens font la campagne de Russie dans les rangs de la Grande Armée, à qui, pendant plusieurs mois, dans un enthousiaste élan d'espoir, le sort de la Lithuanie indépendante fut étroitement lié.

Certes, les intentions du gouvernement lithuanien honorant la mémoire du grand Empereur apparaîtront à tous infiniment respectables, mais il est inadmissible que ces intentions, commentées par M. Jean Mauclère, se transforment en une révision de l'histoire dans le sens de la fable. Sécession actuelle est affaire de l'Etat lithuanien : sécession passée est tout au contraire affaire de la critique historique qui s'appuie sur les souvenirs communs de deux pays, sur toute une vie traditionnelle, sur toute une époque de gloire commune, sur les réalités passées, en un mot.

Les faits sont là : Pologne et Lithuanie étaient si profondément unies en 1812 que la distinction entre les deux peuples n'était guère qu'une fiction arbitraire. Et longtemps, jusqu'à la toute présente époque, la même union ne cessa de persister. Devons-nous mentionner qu'Adam Mickiewicz, le plus grand des poètes polonais, incontestablement salué comme poète national, était lithuanien d'origine et que ce sont des paysages de Lithuanie qu'il place à l'orée de son *Pan Tadeusz?* Devons-nous rappeler encore qu'un Lithuanien d'origine, le maréchal Joseph Pilsudski, fut le génial artisan de la régénération polonaise. Et combien d'autres grands Polonais originaires de Lithuanie que nous ne pouvons ici énumérer! Si donc il existe actuellement entre les deux peuples une scission, ne cherchons pas à la faire remonter jusque dans un passé où elle n'aurait plus de raison d'être. Gardons-nous d'altérer les données de l'histoire en y projetant les caprices de nos passions. Il est bien entendu que nous n'avons voulu fixer qu'un point d'histoire des relations entre la Pologne et la Lithuanie au temps de Napoléon, sans nous soucier de la situation actuelle de la Lithuanie moderne. Les cadres de cette étude, du reste, ne nous auraient pas permis d'expliquer les vicissitudes innombrables qu'a fini par laisser s'installer entre les deux peuples l'arbitraire d'une séparation décrétée par un traité.

ÉDOUARD KRAKOWSKI.

UN CENTENAIRE PARISIEN

LE CHEMIN DE FER DE PARIS A SAINT-GERMAIN

—

La première voie ferrée établie en France, où jamais un voyageur ne prit place, fut celle « de la Loire au pont de l'Ane, sur la rivière de Furens, par le territoire houiller de Saint-Etienne », autorisée par ordonnance de Louis XVIII en date du 26 février 1823. Elle était réservée au transport du charbon dans des wagonnets traînés par des chevaux et roulant sur des rails en fonte qui s'appuyaient sur des coussinets de fonte, fixés à leur extrémité sur des dés en pierre. Chaque cheval tirait trois wagons portant trente hectolitres de houille. En 1843 seulement, l'assemblée générale des actionnaires vota le crédit nécessaire pour l'acquisition de deux locomotives, mais la traction animale subsista quand même.

Beaucoup plus importante pour l'histoire des chemins de fer en France est la ligne de Saint-Etienne à Lyon. œuvre des frères Seguin, « moyen le plus sûr et le plus praticable de réaliser le grand bienfait si longtemps désiré de la jonction de la Loire et du Rhône ». Une ordonnance royale du 7 juin 1826 avait approuvé l'adjudication prononcée au profit de MM. Seguin frères, E. Biot et Cie de cette nouvelle ligne, dont le *Mémoire sur le chemin de fer de Saint-Etienne à Lyon, par Saint-Chamond, Rive-de-Gier et Givors* (Paris, Firmin-Didot, 1826, in-4, plan colorié), expose le projet. Avec l'autorisation du gouvernement, Marc Seguin avait introduit en franchise deux loco-

motives, sorties des ateliers de Stephenson, à Newcastle, pour servir de modèle aux constructeurs français. Mais, effrayé par leur poids et leur manque de vitesse, il n'hésita pas à leur faire subir la modification apportée par Stephenson lui-même à l'une de ses machines, «The Rocket », substituant à la chaudière ordinaire le système tubulaire. Il multipliait ainsi « les surfaces réchauffantes en faisant passer l'air chaud provenant de la combustion à travers une série de tubes plongés dans l'eau de la chaudière ». Le résultat obtenu fut excellent : la locomotive perdait de son poids et acquérait plus de force.

Achevée en 1830, la section Rive-de-Giers-Givors fut aussitôt mise en exploitation. La traction animale et la traction à vapeur y étaient concurremment employées. Jusqu'en 1831, le chemin de fer n'avait transporté que de la houille, mais quelques voyageurs furent bientôt admis à prendre place dans les wagonnets, et leur nombre ne tarda pas à croître.

Nous avons fait — lisait-on dans le rapport du conseil d'administration, le 20 décembre 1831 — pour 3.233 fr. 08 de frais de transport de voyageurs. Ne pensez pas qu'on ait eu pour cela à leur offrir de bonnes voitures bien préparées; c'étaient seulement quelques chariots vides, souvent ceux qui portent nos charbons; et le chiffre des centimes que nous avons conservé vous dit assez quel était le prix des places. Ce n'a donc pas été la classe opulente que l'on a transportée, ça a été le peuple; or, c'est le peuple qui, dans ce genre, fait les plus grandes consommations (1).

(1) Ces extraits de rapports, comme beaucoup d'autres renseignements, sont empruntés à l'intéressant volume publié par la Compagnie des Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée : *Hommes et choses du P. L. M.* (1911). Afin d'éviter d'alourdir cet article par des notes, qui, en bas de page, ne feraient le plus souvent que se répéter, je me borne à indiquer sommairement mes principales sources d'information : *Catalogue de livres rares sur les chemins de fer* (publié par la librairie Gumuchian et Cie, *Intermédiaire des chercheurs et curieux*, *Journal des artistes* (1836) : Mme de Girardin : « Le Vicomte de Launay », *Lettres parisiennes;* Jean Bonnerot : *Correspondance générale de Sainte-Beuve;* Robert Dreyfus : *Les Revues de fin d'année;* John Grand-Carteret : *Les Mœurs et la caricature en France*, *Le XIXe siècle;* Dr Poumiès de la Siboutie : *Souvenirs d'un médecin de Paris;* Paul de Kock : *La Grande Ville*, *Almanach de France* (1846), *Almanach spécial et pittoresque des chemins de fer* (1850), *Illustration* (1843-1847, 1850); Adolphe

La ligne n'allait, cependant, encore que de Rive-de-Gier à Givors :

Que sera le mouvement de voyageurs — poursuivait le rapport — lorsque Lyon et Saint-Etienne seront jointes, et que les grands comme les petits, les riches comme les pauvres, trouvant des voitures de diverses classes et des prix appropriés à toutes les fortunes pourront, en peu d'heures, transporter d'une ville à l'autre leurs spéculations, leurs goûts, leurs plaisirs, leurs affaires et leurs besoins? Vouloir essayer de fixer d'avance le chiffre d'un pareil produit, c'est évidemment ne pas comprendre la grandeur démesurée des causes qui concourent à l'opérer... Avec les voyageurs viennent les transports de leurs effets, les ballots de marchandises précieuses, les commissions, les expéditions, le service des lettres; car, quelle estafette le pourra mieux faire et plus continûment que nous? De Lyon à Saint-Etienne on s'écrira comme dans une même ville. Et quel mouvement d'affaires de tous genres résultera d'une pareille activité...

Dans le courant de décembre 1832, les travaux de la voie étaient terminés. De sérieuses améliorations avaient été apportées à son établissement : des rails de fer avaient été substitués aux rails de fonte qui, en Angleterre, s'usaient trop vite, et des traverses en bois aux dés de fer sur lesquels ils reposaient d'abord. La vitesse des locomotives était réglée « de manière à faire régulièrement quatre lieues à l'heure » à peine la moyenne d'un débutant à bicyclette. Pourtant, on s'aperçut que la traction à vapeur était onéreuse. On la réserva aux trains de marchandises, plus lourdement chargés, le service des voyageurs entre Lyon et Saint-Etienne étant, un moment, uniquement assuré par les chevaux. Le trajet se faisait en cinq heures.

Joanne : *Guide illustré des environs de Paris* (1856), *Journal des chemins de fer* (1846), *Bulletin de la Société historique des VIII*e *et XVII*e *arrondissements*, *La Nature*, etc., etc.

Enfin, je dois des remerciements particuliers à M. le Secrétaire général des Chemins de fer de l'Etat, qui, avec une bienveillance extrême, a bien voulu m'adresser les éclaircissements que j'avais sollicités de sa haute compétence.

En 1834, dix locomotives fonctionnaient sur la ligne et remorquaient les voitures de houille; en 1838, pour les trains de voyageurs, la vapeur remplaça la traction animale entre Rive-de-Gier et Lyon, puis, les années suivantes, la réforme s'étendit jusqu'à Saint-Chamond, ensuite jusqu'à Terre-Noire. En août 1844, enfin, la traction animale disparut complètement : des locomotives furent attelées, d'un point terminus à l'autre, aux trains de voyageurs et le parcours se fit en deux heures trente-cinq minutes, arrêts compris.

La Compagnie avait bien fait d'escompter un prompt accroissement du nombre des usagers de la ligne. La vapeur aidant, il fit plus que tripler en dix ans : de 171.468 transportés en 1834, on passa à 578.285 en 1844, pour atteindre, en 1852, le chiffre coquet de 756.189.

Ces précisions n'étaient pas inutiles, parce qu'il s'agissait de la première ligne ouverte en France et que ces détails et ces chiffres, si rébarbatifs qu'ils puissent paraître, n'étaient pas sans intérêt pour faire connaître un peu les débuts des chemins de fer en France. Il serait par contre parfaitement oiseux de les renouveler pour les lignes qui suivirent purement industrielles, telles que Barbezieux-Roanne et Beaucaire-Alais et mines de la Grande-Combe. Elles font moins l'effet d'ancêtres que de parents pauvres.

Si éloignés que parussent Saint-Etienne et Lyon de Paris à l'époque des diligences, le bruit de l'audacieuse tentative tentée par les frères Seguin était cependant parvenu sur le Boulevard, où, d'ordinaire, on ne s'occupait guère de la province que pour s'en moquer. Dès le 31 décembre 1835, Etienne Arago, « l'oncle Etienne », le futur conservateur du musée du Luxembourg, et Maurice Alhoy, créateurs du *Figaro* en 1826, faisaient jouer au Vaudeville, pour célébrer cette nouveauté, une revue, « composée à la mécanique avec des couplets faits à la vapeur », *Les Chemins de fer.*

Du nombre, en voici un, propre à réjouir les savantes papilles de Curnonsky :

AIR DE LA COLONNE

Grâce à la nouvelle voiture,
Quand un convive sonnera
Pour commander une friture,
De l'Océan le poisson sortira;
En un quart d'heure à Paris il viendra.
Sans s'informer des trésors de la Halle,
Chacun se met à table, et le garçon,
Pendant qu'on débouche, s'en va
Chercher des huîtres à Cancale.

A part ces pauvres rimes et celles, plus pauvres encore, peut-être, de M. Th. Moret dans sa chanson *Les chemins de fer* (musique de Ch. Plantade), Paris ignorait donc voies ferrées et locomotives. On les chantait, les connaissant par ouï-dire. Cette fois, la province avait pris sa revanche et devancé la capitale. Paris ne possédait pas de chemin de fer, aucune ligne n'en partait ou n'y aboutissait.

La loi du 9 juillet 1875 seulement combla cette lacune, concédant à la Compagnie du Chemin de fer de Paris à Saint-Germain la construction et l'exploitation de cette ligne.

Cette compagnie avait été fondée par MM. de Rothschild, Emile Péreire, Sanson-Davillier, Adolphe d'Eichtal, Auguste Thurneyssen. M. Emile Péreire en était directeur. Une médaille de Barre, dont il existe des spécimens, en argent et en bronze, atteste la création du premier chemin de fer parisien.

A l'avers, dans le champ, une locomotive tournée à droite, deux roues, une grande et une petite, est survolée par un aigle. On lit, sur le tour : *Chemin de fer de Paris à Saint-Germain;* à l'exergue : *Loi du* 9 *juillet* 1835.

Au revers, deux femmes, drapées à l'antique, personnifient la science et l'industrie. Elles sont debout sur un globe présentant en lettres gravées les inscriptions : Angleterre, France, Allemagne. Celle de droite élève un flambeau de sa main droite. A ses pieds, un soleil rayonnant et un compas. Celle de gauche repose la main droite sur la bielle d'une machine verticale dont on voit le

volant. Sur le tour : *Industrie, Science.* Sur le côté gauche : *Barre.* A l'exergue : *Association,* en lettres gravées.

En dépit de ces figures allégoriques, ce début était des plus modestes, la ligne comportait en tout et pour tout 21 kilomètres et 19 seulement furent couverts pendant dix ans, les trains s'arrêtant à la station du Vésinet, après avoir desservi Asnières, Nanterre, Rueil et Chatou.

Commencés aussitôt, les travaux furent exécutés d'après les plans et sous la direction de MM. Emile Clapeyron et Stephane Mony, ingénieurs en chef, Lamé, ingénieur-adjoint, Michel Chevalier et Henri Fournel, ingénieurs-conseils.

M. Alfred Armand fut chargé des travaux d'architecture de la gare de Paris et de la station du Pecq. Les conducteurs spéciaux furent M. Gripon, pour l'établissement des deux souterrains et des terrassements de Paris, des Batignolles et de Clichy; M. Warmort pour la construction du pont d'Asnières, M. Stadelhoffer pour les deux ponts sur la Seine à Rueil et à Chatou, M. Baillia-Lamothe pour les terrassements de Nanterre et de plusieurs ponts sur les routes, M. Lestelle pour les terrassements de Colombes et d'Asnières. M. Adolphe Neveu avait exécuté à l'entreprise les tunnels de Paris et des Batignolles. Entrepreneurs des ponts sur la Seine, MM. Cheronnet et Bellu.

Les travaux du chemin de fer de Paris à Saint-Germain — lisait-on dans le *Journal des artistes* du 4 sept. 1836 — marchent avec une telle activité qu'on achève en ce moment d'établir une communication immédiate entre la voie sur remblais et la plaine de Monceaux et le plus grand tunnel qui va passer sous la place de l'Europe et les jardins de Tivoli, en traversant une partie des Batignolles-Monceaux et le boulevard extérieur sous une voûte percée à ciel ouvert. Dès que cette importante communication sera établie, tous les énormes monceaux de terre qui couvrent une partie des terrains de Tivoli vont disparaître; par le moyen de rails provisoires et de wagons, ces terres vont être transportées dans la plaine de Clichy, pour former le grand viaduc qui coupe en ligne droite les plaines

de Batignolles et Clichy; cette chaussée est si considérable, qu'arrivant au pont d'Asnières, elle aura plus de 25 pieds d'élévation au-dessus du niveau du sol.

On ne pratiquait pas alors la semaine de quarante heures et la grève ne sévissait pas encore — même parmi les terrassiers et les ouvriers du bâtiment. Chacun avait mis du sien et, en l'absence de Louis-Philippe, la ligne put être officieusement inaugurée, le jeudi 24 août par la reine Marie-Amélie. Avaient pris place auprès d'elle le duc et la duchesse d'Orléans, le duc d'Aumale, le duc de Montpensier, le ministre du Commerce, le préfet de la Seine, le préfet de police, le directeur des Ponts-et-chaussées, le comte de Flahaut, le comte de Medem, de l'ambassade de Russie, M. Jacques Lefebvre, député, Gautier, pair de France.

A la gare de Paris les attendaient et les reçurent, M. Péreire, son conseil d'administration, et les ingénieurs de la Compagnie. Le départ eut lieu à deux heures et demie, au signal donné par la Reine. A la station du Pecq, — cette première gare du Pecq était située à droite du pont, en tournant le dos à la Seine, — une collation fut servie sous une tente, cependant que le duc d'Orléans passait en revue la garde nationale de Saint-Germain. Après une demi-heure de repos, les invités montèrent dans le train et rentrèrent à Paris.

Le lendemain 25 août eut lieu l'inauguration officielle, à laquelle prirent part les ministres des Travaux publics, de la Justice et de l'Instruction publique, le directeur général des Ponts-et-chaussées, le chancelier de France, le lieutenant-général Darriule, le général Tholozé, le baron Davillier, Charles Vernes, sous-directeur de la Banque de France, M. Coletti, ministre de Grèce et une délégation de l'Ecole polytechnique précédée de ses professeurs. Une musique militaire avait pris place dans le convoi, qui, parti à 8 heures du matin rentra à Paris dans la matinée. L'aller aurait demandé 25 minutes, le retour 30.

Le samedi 26 août 1837, la ligne fut ouverte au public. Cette date marque le centenaire du premier chemin de

fer parisien, légitime le titre de cet article et en constitue la raison d'être.

L'enthousiasme est certainement une belle chose; malheureusement, contrairement au vin, pour peu qu'il soit poussé à l'excès, il ne gagne pas à vieillir. Jules Janin était resté fidèle à la périphrase et ces lignes des *Débats*, consacrées à la locomotive, incitent aujourd'hui à sourire :

Entendez-vous s'agiter, impatient comme le cheval de Job et comme lui, disant : *Allons!* ce coursier de feu et de fumée, qui jette au loin le bruit et de l'écume!

Il en est un peu de même des deux *Lettres parisiennes* de Mme de Girardin, qui forment communément le fond de tout article consacré au chemin de fer de Saint-Germain. Pauvre Delphine, que l'on aime surtout à travers le joli livre que lui consacra Henri Malo, elles sont un peu décevantes, ces deux lettres. Dans la première (25 août 1837), elle assiste au déjeuner d'un des heureux élus qui ont pris part au voyage d'inauguration et raconte ses impressions. « Infortuné jeune homme », il rentre à Paris avec « une faim dévorante que rien ne peut assouvir », pour avoir fait dans la matinée 38 kilomètres, coupés par un arrêt, en 55 minutes, pas même la moyenne du plus humble « tacot » :

Cet infortuné jeune homme qui est un de nos plus proches parents, est sorti de chez lui ce matin à sept heures, après avoir solidement déjeuné; il est arrivé rue de Londres, joyeux et dispos; il est monté dans une excellente berline; il s'y est assis fort à l'aise sur de très bons coussins, il a entendu un roulement, et puis *bst* il est arrivé à Saint-Germain. Il prétend avoir aperçu quelques arbres dans la campagne pendant la route, mais il n'oserait l'affirmer; il sait cependant qu'il a passé sous une voûte, et qu'il est resté une grande demi-minute privé complètement de lumière. En arrivant à Saint-Germain, son âme s'est attristée en songeant qu'il lui avait fallu si peu d'instants pour être si loin de toute sa famille et de tous ses amis; alors, il a voulu repartir, mais il doutait de la promp-

titude du retour. Cela est naturel, nous ne savons pas pourquoi; mais en général on part plus vite que l'on ne revient : il est reparti, et *bst,* le voilà arrivé à Paris; vingt-six minutes pour aller, vingt-six minutes pour revenir; quel charmant voyage! une voiture très douce, point de cahots; point de postillons ivres, point de chevaux blancs attelés avec des cordes; point d'embarras, aucun ennui; les compagnons de voyage sont tous charmants, on n'a pas le temps de les voir; on apprend le lendemain qu'on a fait la route avec son frère, mais il regardait à gauche et vous à droite : vous ne vous êtes pas reconnus. Quel plaisir de se promener sur l'impériale de la voiture! S'il pleut, on n'a pas le temps d'ouvrir son parapluie. Ah! la délicieuse manière de voyager! Mais hélas! chaque belle invention a son mauvais côté : à peine arrivé, une faim horrible vous dévore; vous venez de faire dix lieues. L'estomac se fait à l'image de la route, un chemin de fer produit un estomac de fer. O gastronomes! quelle découverte pour vous!

La seconde lettre (1er septembre 1837), est plus décevante encore. Delphine, qui a fait la veille le voyage de Saint-Germain (ou plutôt du Pecq), a eu l'imprudence d'arriver à la gare avec une heure et demie d'avance : elle a donc attendu et s'en plaint. Pour tromper son attente, elle vise à l'esprit; — il y a des mères de famille et leur progéniture qui appartiennent au répertoire de Paul de Kock. Tout juste si elle ne semble pas tirer à la ligne :

Nous étions rue de Londres à cinq heures un quart; la foule encombrait la porte qu'on n'ouvrait pas; nous attendons, nous attendons à la porte. Enfin on ouvre : nous entrons dans une espèce de couloir en toile verte; il n'y a qu'un seul bureau. Tous les voyageurs sont mêlés. Voyageurs à 2 fr. 50, voyageurs à 1 fr. 50, voyageurs à 1 fr. Il n'y a qu'un bureau, qu'une entrée : sans doute les bœufs et les moutons entreront aussi par le petit couloir; ce sera très commode; mais nous n'en sommes pas encore là. Nous attendons, nous attendons dans le couloir vert, un grand quart d'heure, au milieu de la foule, comme nous avons attendu à la porte. Enfin nous arrivons au bureau : là, on nous donne trois petits papiers jaunes, et nous

pénétrons dans une vaste salle gothique remplie de peintures. Ici les voyageurs se séparent : les trente sous vont à droite, les vingt sous vont à gauche. La salle est vaste et belle; on peut nous croire, nous avons eu le temps de l'admirer. Là, nous attendons, nous attendons; il n'est que six heures dix minutes, on doit partir à sept heures. Patience! Nous voyons arriver des voyageurs avec des paquets ou des paniers; des enfants voyageurs charment nos ennuis en jouant de divers instruments dont ils obtiennent divers sons plus ou moins sauvages; leurs mères les grondent parce qu'ils font du bruit; elles leur arrachent l'instrument de notre supplice, elles s'en emparent à notre grande joie, et elles se promènent graves et imposantes avec une petite trompette ou un mirliton à la main. Le temps passe, et nous attendons toujours; il est six heures et demie, nous attendons, nous attendons. Enfin, on entend un roulement : c'est l'arrivée des voyageurs de Saint-Germain; tout le monde se précipite aux fenêtres; toutes les voitures, tous les waggons (*sic*) s'arrêtent; la cour est vide; çà et là, deux ou trois inspecteurs, rien de plus; mais on ouvre les portières des waggons (*sic*)... et alors, en un clin d'œil, une fourmilière de voyageurs s'échappent des voitures, et la cour est pleine de monde subitement. Ceci est véritablement *impossible à décrire;* mais c'est très amusant à regarder. La foule improvisée monte aussitôt vers les galeries de Saint-Germain et disparaît. A notre tour, maintenant. Nous attendons encore un peu, mais ce spectacle nous avait intéressé, et nous étions plus patient. Enfin, nous descendons dans la cour, nous montons dans une berline, nous y sommes fort à l'aise et bien assis. Là, nous attendons, nous attendons que tous les voyageurs soient emballés; nous étions six cents à peu près : quelqu'un disait onze cents, ce quelqu'un avait peur sans doute. Enfin le cor se fait entendre, nous recevons une légère secousse, et nous partons. Il était sept heures moins un quart; le voyage a été aussi agréable que l'attente avait été fatigante; le plaisir de courir si vite nous faisait tout oublier. Dans les voitures, évitez la banquette qui est près des roues. C'est la moins bonne place. Mais vivent les chemins de fer! Nous persistons à dire que c'est la manière la plus charmante de voyager; on va avec une rapidité effrayante, et cependant on

ne sent pas du tout l'effroi de cette rapidité; on a bien plus grand'peur dans une voiture de poste, vraiment, ou en diligence, quand on descend la montagne de Tarare.

Evidemment, cette rapidité ne saurait provoquer ni notre admiration, ni notre effroi, aujourd'hui où il n'est conduite intérieure qui ne dépasse facilement le cent pour peu qu'on appuie sur l'accélérateur. Mais, la blonde Delphine en était à son premier voyage, son enthousiasme a quelque chose d'ingénu qui nous ravit et rappelle celui des chauffeurs d'il y a trente ans, quand en palier leurs huit chevaux dépassaient le soixante-dix.

Toutefois, étant donné que, vingt ans plus tard, le Guide Joanne, pour deux kilomètres de plus — on allait alors jusqu'à Saint-Germain, — prêtait au parcours une durée de 42 minutes on peut être surpris par les 26 ou 28 minutes enregistrées par le vicomte de Launay. Sans doute les arrêts aux stations intermédiaires firent, quand elles furent ouvertes, perdre beaucoup de temps, car une lettre d'Ulrich Guttinguer, appartenant au fonds Lovenjoul et reproduite par M. Jean Bonnerot, dans le tome II de la *Correspondance générale de Sainte-Beuve*, homologue, en date du 5 septembre 1837, ce temps de record et même l'abaisse d'une minute.

Tout devient de plus en plus inexplicable. Vous voilà à Paris. Je vous attends à présent qu'il ne faut plus que 25 minutes pour être chez moi, qui suis en haut de l'escalier du chemin de fer, la troisième grille à gauche, Château neuf. 5.

La fin du billet mérite également d'être notée, fût-ce seulement en marge de l'intéressant article de Léon Deffoux sur la liaison de Sainte-Beuve et d'Adèle Hugo, Ulrich Guttinguer étant non seulement le confident des deux amants, mais leur servant volontiers d'intermédiaire:

A l'instant une lettre d'Auteuil; *on* vient dîner jeudi. Est-il possible que vous vous y trouviez? Jugez la chose. J'en serai bien charmé. Vous savez que l'autre *on* est en Belgique. Tous

les autres jours sont bons, si vous aimez encore votre bon ami.

Ajoutons, après M. Jean Bonnerot, que le premier *on* désignait Mme Victor Hugo, le second Victor Hugo lui-même. Adèle était sans doute à Auteuil chez sa sœur, Julie Foucher, femme du graveur Paul Chenay.

Comme Mme de Girardin, Ulrich Guttinguer oubliait de mentionner qu'il fallait traverser la Seine et monter, soit à pied, soit en omnibus la côte du Pecq, le chemin de fer s'arrêtant à l'extrémité du bois du Vésinet en avant du Pecq. En 1847 seulement, lorsque fut adopté le « système atmosphérique », le chemin de fer gravit la côte et déposa les voyageurs à Saint-Germain. Mais nous n'en sommes pas là.

Une revue du Vaudeville avait célébré en 1832 le chemin de fer de Saint-Etienne; un à propos théâtral de MM. A. Salvat et Ch. Henri salua, au lendemain de son ouverture, *Le chemin de fer de Saint-Germain* au Théâtre de la Porte-Saint-Antoine (le futur Beaumarchais).

Outre les préventions qu'inspirait cette nouveauté, le compère Gobelot partageait son scepticisme à l'égard des vingt-cinq minutes suffisant à accomplir le trajet de Paris à Saint-Germain.

LE CHEMIN DE FER. — Je me pique de voler...

GOBELOT, *compère.* — Le monde, je ne dis pas...

LA VILLE DE SAINT-GERMAIN. — Ah ça! ce projet dont les journaux ont tant parlé est donc...

LE CHEMIN. — Réalisé.

GOBELOT. — Et l'on trouve des gens assez las de vivre...

LE CHEMIN. — Ce matin, à mon premier départ, j'ai refusé...

LA VILLE. — Quelques oisifs?

LE CHEMIN. — Oui!... quelques milliers.

GOBELOT. — Qui s'amusent à perdre leur temps.

LE CHEMIN. — Vingt-cinq minutes, pas davantage.

GOBELOT. — Vingt-cinq minutes pour aller de Paris à Saint-Germain!... Allons donc!... C'est impossible!...

Une chansonnette de Ferdinand Langlé, musique de

J.-J. Masset, *Titi au chemin de fer de Saint-Germain-en-Laye,* fut chantée postérieurement (vers 1840), par Hyacinthe. Le plus amusant de la chanson est à coup sûr la lithographie de Bourdes qui l'accompagne. Juché sur le toit d'un wagon, Titi chante, un bras levé; un voyageur, avec le toupet de l'époque, sort la tête d'une fenêtre pour le regarder. A l'intérieur des compartiments, des messieurs apparaissent, corrects, en chapeaux à haute forme, sous leurs bavolets des têtes de femmes. Le wagon, dont les roues semblent munies de rayons de bicyclette, doit être ce qu'on appelait « la diligence », sinon le « coupé ». Sur les wagonnets de la ligne de Saint-Etienne le progrès est évident. Mais il faut se garder de prêter à cette lithographie une valeur documentaire; comme la chanson, elle appartient plutôt au domaine de la fantaisie.

Sauvagement coloriées, des images d'Epinal s'en mêlent, accompagnées de vers de mirliton; un poète même a pris la grande lyre et, comptant visiblement sur ses doigts, a chevillé un dialogue, récité le 24 novembre 1837 à l'Hôtel-de-Ville. Evidemment, cela ne vaut pas le « Soir aux locomotives » dont l'*Ermitage* de Mazel eut la primeur:

Voyez de quelle ardeur, dirai-je quelle ivresse?
Au bureau du voyage, on se pousse, on se presse,
On assiège la porte, elle s'ouvre trop tard,
On voudrait avancer le moment du départ.
Enfin, billet en main, d'un pas leste, on s'élance,
On prend place aux wagons, l'œil brillant d'espérance.
Déjà l'onde à regret, remplissant son destin,
Se courrouce et mugit dans sa prison d'airain,
A ce courroux bruyant qui s'exhale en fumée,
Au son du cor on part, au gré de la vapeur
La machine va prendre une allure animée.
On glisse dans les airs et personne n'a peur...

Au début de l'exploitation de la ligne de Saint-Germain son matériel comprenait 105 voitures, représentant 4.070 places et 12 locomotives. De Paris, les heures de départ

étaient les suivantes : 7 h. 1/2, 9 h., 10 h. 1/2, midi, 2 h. 1/2, 4 h., 5 h. 1/2, 7 h., 8 h. 1/2.

Le *Magasin pittoresque* (1836, p. 35) consacre au chemin de fer de Saint-Germain un article très étendu, auquel il sera sage de se reporter, et contient en outre une gravure, contre laquelle on ne saurait assez mettre en garde les curieux du passé : c'est la gare élevée, derrière la Madeleine, rue Tronchet, sur l'emplacement même de l'hôtel Pourtalès, à laquelle aurait abouti le premier chemin de fer parisien.

En fait, cette gare n'exista jamais qu'à l'état de projet et l'un des doyens de la Société historique des VIIIe et XVIIe arrondissements, M. Eugène Le Senne, a dans son Bulletin (tome VII) coupé les ailes de ce canard oublié :

A la date du 16 octobre 1837, une ordonnance royale approuva le transfert de la gare à la rue Tronchet à l'angle de la place de la Madeleine, où devait être élevé un bâtiment de 500 mètres de long au service des voyageurs.

Le tracé suivait la rue Tronchet, obliquait sur la rue de Castellane, et se dirigeait vers la rue Neuve-des-Mathurins, la rue Saint-Lazare et l'impasse Bony, puis entrait en souterrain sur une longueur de 98 mètres pour aboutir à la rue de Stockholm. Sur tout son développement, le chemin de fer devait être à 20 pieds au-dessus du niveau du sol, établi sur des arcades, les traversées des rues s'opérant au moyen de ponts légers hourdés en fonte et à jour. Au-dessous du viaduc formé par les arcades, on aurait ménagé des passages pour les piétons et les voitures. Il était même question d'établir sous le viaduc une galerie couverte, garnie de nombreuses boutiques, praticable en tout temps et éclairée le soir au gaz, mettant en communication la rue Saint-Lazare et la place de la Madeleine.

L'enquête à laquelle donna lieu ce projet, en 1838, rencontra une telle opposition de la part des propriétaires, des habitants et de l'administration même, que la compagnie renonça à le poursuivre et la gare demeura où elle avait été inaugurée, près de la place de l'Europe avec

entrée principale sur la rue de Londres, où elle avait été construite sur les plans de l'ingénieur Flachat et de l'architecte Armand. Les peintures (et sculptures) auxquelles faisait allusion Mme de Girardin étaient dues à Feuchère.

Après l'ouverture de la ligne de Versailles, la gare de la place de l'Europe vint se confondre avec la nouvelle gare, rue Saint-Lazare, embryon de la gare actuelle. Elle fut ouverte en partie en juillet 1840 et définitivement inaugurée en 1842. Elle avait sa façade en regard sur la cour donnant sur la rue Saint-Lazare; l'aile droite occupait l'angle de la rue d'Amsterdam avec façade également sur la rue Saint-Lazare et était limitée par l'impasse Bony.

Pour dégager les abords de la gare, on ouvrit en avril 1844 la rue du Havre.

Concédée à M. de Rothschild, la ligne de Versailles, rive droite, fut ouverte le 2 août 1839, formant par conséquent le second chemin de fer parisien. Les lignes de Versailles et de Saint-Germain suivent la même voie jusqu'à Asnières où elles bifurquent, la première obliquant à gauche. Vint ensuite Paris-Versailles, rive gauche (10 septembre 1840), auquel l'affreux accident de Bellevue, survenu le 8 mai 1842, devait valoir une fâcheuse notoriété. Dix jours après, le 18 mai était votée par la Chambre des députés la loi dite des grands réseaux, promulguée le 11 juin suivant (médaille de Borrel et Caqué). A la suite de cette loi, les travaux ayant été activement poussés, les inaugurations se succédèrent sur un rythme accéléré : Paris-Orléans (2 mai 1843), Paris-Rouen (3 mai 1843), Chemins de fer du Nord (14 juin 1846), chemin de fer d'Argenteuil (7 avril 1849), ligne de l'Est (5 juillet 1849), Paris-Lyon (16 août 1849). L'ouverture de la ligne de Compiègne à Noyon, le 25 février de cette même année, avait été marquée par le premier essai, en France, de la machine Crampton, dont le nom a survécu dans l'argot de Saint-Cyr. Chacune de ces inaugurations avait motivé des placards illustrés populaires devenus aujourd'hui introuvables.

Par contre, les débuts des chemins de fer semblent avoir peu excité la verve des caricaturistes. Dans son précieux volume *Les Mœurs et la caricature en France*, John Grand-Carteret note tout au plus, en 1837, année d'ouverture de la ligne de Paris à Saint-Germain, les suites à la plume, intitulées *Les chemins de fer*, du dessinateur-lithographe Pruche, artiste plus fécond qu'original.

Ce sont en général des dialogues entre actionnaires, paysans, braves femmes et bons bourgeois. Eternelle rubrique : « Dans le siècle où nous sommes, on ne marche pas, on fend l'air. Tout le monde a un chemin de fer. Tout le monde a des milliards. Qu'est-ce qui n'a pas de chemin de fer? Qu'est-ce qui n'a pas de milliards? « Comme toute nouveauté, ça fait jacasser les commères. « Tenez, mamezèle Philomèle, ne me parlez pas de vos chemins de fer, car, entre nous soit dit, vous verrez que tous ces chemins-là n'aboutiront pas à grand' chose, qu'ils vous flanqueront les quatre fers en l'air, et voilà tout; puisqu'on dit qu'ils vont en faire un qui passera pardessus la colonne et l'obélisque, et qui, pour un sou, vous conduira en Chine; je crois que ce ne sera pas le Pérou, ça sera tout bonnement un remorqueur, comme ils appellent ça, avec une veilleuse dedans, car lorsqu'on donne si peu pour aller en voiture, on ne vous donnera de la marchandise que pour votre argent. »

Ces légendes n'étaient pas très spirituelles, mais, par cela même, reflétaient bien l'esprit et les préventions, non de la classe moyenne, mais de toutes les classes : Thiers et Arago, supérieurs, cependant, à ces commères, ne voyaient-ils pas seulement dans les chemins de fer un « joujou » bon tout au plus à amuser les Parisiens, et ne craignaient-ils pas qu'on ne pût respirer dans les tunnels? Toute nouveauté doit se heurter à ces préventions : la bicyclette, l'automobile, l'avion en firent à leur tour l'expérience.

On peut mentionner une amusante vignette de Maurisset, avec la légende : « Plus de coucous! » représentant une sorte de locomotive préhistorique, haut juchée sur ses

trois roues, remorquant un unique wagon de voyageurs. Bertall avec son *Cahier* des charges des chemins de fer (1847), Honoré Daumier avec la superbe série de ses lithographies coloriées et en noir, Cham, illustrant *l'Almanach spécial et pittoresque des chemins de fer,* ne vinrent que plus tard. Le rail avait déjà commencé à triompher de la route et son usage à se généraliser.

Les premiers chemins de fer — remarque le Dr Poumiès de la Siboutie dans ses intéressants *Souvenirs d'un médecin de Paris,* eurent beaucoup de peine à trouver des actionnaires. Il se passa ensuite quatre ou cinq ans d'un discrédit complet.

En 1845, une réaction en sens contraire eut lieu et la fièvre d'agiotage alla jusqu'au paroxysme: on courut après les actions, les promesses d'actions; on fit queue à la porte des banquiers, des courtiers de toute espèce; on acheta des places comme à la queue des spectacles. Depuis les ouvriers, les domestiques, jusqu'aux grands seigneurs, une seule pensée, une idée fixe dominait tout le monde : avoir des actions. C'était de la folie, du délire. Les dames se faisaient distinguer par la vivacité de leurs démarches, de leurs intrigues. Dans les boutiques, dans les salons, aux foyers de spectacles, au bal, partout et à toute heure, on ne parlait qu'actions. La province prit part à ce mouvement.

Les assemblées générales sont parfois houleuses et les discussions des actionnaires trouvent leur écho dans *Le Lansquenet et les chemins de fer,* comédie-vaudeville représentée au Gymnase le 18 mai 1845. M. de Quincampois, propriétaire, chante au sortir d'une de ces réunions sur l'air de « Restez toujours jolie » :

C'était une bataille, un siège!
Quel élan, quel feu, quelle ardeur!
C'était enfin... que vous dirai-je?
Du salpêtre, de la vapeur!
Oui, des machines à vapeur!
Ils devraient bien dans leurs affaires,
Epargnant les frais de charbon,
Atteler leurs actionnaires
Pour faire traîner leurs wagons!

Le 20 décembre de cette même année, était donnée, au Palais-Royal, la première représentation des *Pommes de terre malades,* cette revue de Dumanoir et Clairville qui fit courir tout Paris. Là, Mlle Scriwaneck, étoile à son lever, chère longtemps aux courriéristes dramatiques, détaillait ce couplet, dépourvu pour les compagnies de toute aménité :

Bien à tort tu te préoccupes
D'un chemin qui mène au désert :
C'est pour les fripons et les dupes
Qu'il faudrait des chemins de fer.
Moi, j'en sais deux qu'il faut qu'on établisse :
Car ils doivent mener, dit-on,
L'un de la Bourse au Palais de Justice,
L'autre d'la Bourse à Charenton...
....
Comme les vieux assignats
Qu'on a vu tomber si bas,
Nous vendons un tas d'actions
Représentant des millions
Trois sous l'tas.
Quelquefois même on n'en vend pas.

Malgré cette fièvre des actions, les vieilles gens, à leur habitude, ne voient pas d'un bon œil cette nouveauté :

Les personnes âgées — poursuit le Dr Poumiès de la Siboutie — ne veulent pas entendre parler de chemins de fer. La vieille comtesse de R... m'a répété souvent : « C'est une invention maudite; j'espère bien n'y monter jamais. C'est au reste une mode qui aura son temps comme toutes les modes. Dans cinquante ans, on n'en voudra plus, et l'on fera bien! »

Encore doit-on savoir gré au narrateur de n'avoir pas cru devoir rappeler le mot, d'ailleurs apocryphe, de Mme de Sévigné sur Racine et sur le café.

Fort heureusement, Paris n'est pas uniquement peuplé de « personnes âgées », — elles sont même la minorité — et dans le tome Ier de *La Grande Ville* (1842), Paul de Kock a, de façon assez plaisante, évoqué l'enthousiasme que

suscita, dès son ouverture, le chemin de fer de Saint-Germain :

On ne saurait se faire une idée de l'enthousiasme, de la joie, de l'empressement avec lesquels les Parisiens ont accueilli le chemin de fer. Le premier sur lequel ils purent se lancer fut celui de Saint-Germain; les trois quarts des habitants de la grande ville firent en peu de temps le voyage de Saint-Germain.

Toute une famille arrivait pour se livrer aux douceurs d'un voyage en chemin de fer. Arrivée à l'embarcadère, cette famille si unie commençait par se perdre. Après avoir pris des billets, l'un courait par un chemin, l'autre prenait une galerie, celui-là attendait dans une salle. Mais bientôt on entendait le signal pour se rendre aux voitures; alors tout le monde se pressait, se poussait, se mêlait; chacun voulait arriver avant son voisin et craignait de ne plus partir. Les Français n'ont jamais eu beaucoup de patience : ils veulent que les choses aillent tout de suite et bien; sans cela ils sifflent, sauf à se demander après s'ils n'ont pas eu tort de siffler.

Alors, de toute cette famille qui s'était rendue au chemin de fer, pour goûter ensemble les agréments de ce voyage, il était fort rare que deux personnes se trouvassent dans la même voiture.

L'un s'élançait dans un wagon, l'autre dans une diligence, celui-ci à la tête, celui-là à la queue du convoi. Après s'être casé dans la voiture, on regardait autour de soi pour reconnaître ses amis, ses parents... on ne voyait que des visages étrangers.

Alors on se levait en disant :

— Pardon, je me suis trompé... je ne suis pas avec ma société, je dois être placé ailleurs...

Mais vos voisins vous engageaient à vous rasseoir en vous disant :

— Il n'est plus temps.. nous sommes partis; on ne descend plus.

— Comment... nous sommes partis!

— Certainement, nous roulons depuis une minute.

— Oh! c'est extraordinaire... et je ne m'en suis pas aperçu... et je ne me sens pas rouler.

— C'est ce qui en fait le charme.

Il fallait se décider à rester à sa place. Arrivé à la descente du Pecq, on courait encore pour se rejoindre. L'un disait : Ils sont devant; l'autre : ils sont derrière. — Courons, nous les rattraperons.

Chacun courait : on ne se rattrapait pas. On passait une partie de la journée à se chercher dans Saint-Germain, sur la terrasse, dans la ville ou dans la forêt. Du reste on s'était infiniment amusé.

Il serait, cependant, téméraire d'avancer, avec M. Jehan de Villejean, que Chateaubriand ait alors, à défaut de Victor Hugo, publié sous le voile de l'anonymat, cet opuscule ignoré de Barbier : *Le génie du chemin de fer ou itinéraire de Paris à Saint-Germain*. Il existe bien, publié en 1838, un petit guide intitulé *Voyage en chemin de fer de Paris à Saint-Germain*. Mais René n'y fut pour rien.

Les chemins de fer comptaient, il faut le dire, des adversaires plus sérieux que les vieilles dames radoteuses et les survivants de l'émigration qui n'avaient pas connu cette détestable nouveauté au temps de leur jeunesse, quand, avant de devenir le pieux monarque, le comte d'Artois se contentait d'être le plus mauvais sujet du royaume, et l'arbitre des élégances. Ces adversaires étaient tous ceux qui avaient vécu jusqu'ici des transports, qu'ils fussent par eau ou par terre : les mariniers, les conducteurs de diligence ou de coucou, les charretiers, les maréchaux-ferrants, les charrons, les hôteliers, les aubergistes, tous ceux enfin chez lesquels les postillons s'arrêtaient pour boire et boire ferme. Déjà, en 1832, ces gens-là avaient protesté, par une pétition adressée aux Chambres, contre la concession accordée à l'entrepreneur Delorme, le créateur du passage Delorme aujourd'hui disparu, de la construction d'un chemin de fer reliant Lyon à Marseille. Effrayé par cette effervescence, qui, à Lyon, avait pris une vivacité particulière, M. Delorme dut abandonner son projet. Il appartenait à

Paulin Talabot de le reprendre plus tard et de le faire aboutir.

Encouragés par ce succès, les adversaires du chemin de fer ne désarmèrent pas, au contraire, faisant jouer auprès du troupeau des hésitants le tout-puissant argument de la peur. Les cinquante victimes, — si ce n'est pas cent — de l'accident de Bellevue, carbonisées dans les wagons où elles étaient sottement enfermées, il y avait de quoi terroriser les voyageurs et jeter la panique parmi les actionnaires.

Les Compagnies comprirent le danger et répondirent à cette offensive par la publication d'une statistique, démontrant dans *l'Almanach de France* de 1846 combien, en dehors de la catastrophe du chemin de Versailles, rive gauche, les voyageurs couraient peu de risques, beaucoup moins, certes, qu'en voiture ou en diligence :

En France, sur les chemins de fer de Paris à Corbeil, du 10 septembre 1840 au 10 juin 1843, sur 2.200.000 voyageurs, un seul a été blessé. Du mois d'août 1837 à septembre 1844, celui de Saint-Germain en a transporté plus de 6 millions dont un seul a été tué. En 1842, les blessures ou contusions ont été dans la proportion de 1 blessé sur près de 100.000. D'après un relevé officiel pour le 1er semestre de 1843, sur les six chemins de fer qui aboutissent à Paris, et dont le développement total est de plus de 340 kilomètres, du 1er janvier au 30 juin 1843, il a circulé 18.466 convois portant 1.889.718 voyageurs, qui ont parcouru 510.215 kilomètres, ou environ 127.554 lieues; aucun voyageur n'a été tué ni blessé; les trois seules victimes étaient des employés.

Or, à Paris seulement, 11 personnes en moyenne sont tuées chaque année par des accidents de voitures, et plus de 300 reçoivent des blessures plus ou moins graves.

Pour éviter des accidents, le plus souvent, à leur dire, imputables à l'imprudence des voyageurs, les Compagnies ne ménageaient pas à ceux-ci les conseils. Certaines de ces recommandations empruntées à l'*Almanach spécial et pittoresque des chemins de fer* pour 1850, touchent à la puérilité :

AVIS ET CONSEILS AUX VOYAGEURS

La plupart des désagréments qu'éprouvent les voyageurs sont dus à leurs propres fautes; avec un peu de prévoyance, il est facile de s'y soustraire.

Il n'en est point des chemins de fer comme de certaines voitures publiques. Les trains partent à heure fixe; on ne saurait donc prendre trop de soins pour arriver à l'avance. Cette précaution est surtout nécessaire dans les stations de passage.

Le nom et l'adresse inscrits sur une malle ou un colis quelconque doivent être bien lisibles.

Il ne faut jamais passer le bras ou la tête hors des voitures.

Il est imprudent de rester debout. On ne doit descendre, pour quelque nécessité que ce soit, qu'après s'être bien assuré que la halte durera cinq minutes.

Jamais on ne doit quitter sa place; sauter à bas du train, c'est décupler les chances de danger :

1° Parce qu'on est tué et fracassé avant d'avoir eu le temps de songer à sauter. Il est inutile de s'épouvanter de la foudre quand on a vu l'éclair.

2° Parce qu'on est sûr de se casser le cou quand on saute pendant que le convoi est animé d'une vitessse supérieure à celle que l'on est capable d'acquérir soi-même en courant, à supposer que l'on saute dans le sens de la marche du convoi ce que presque personne ne sait, ou n'est pas libre de faire dans une pareille algarade (*sic*).

Le plus sûr est donc d'attendre que le convoi soit arrêté et d'arrêter les imprudents qui veulent se précipiter.

Il n'appartient qu'à un clown qui se pelotonnerait sur lui-même, de se lancer sur la route. Il ferait une vingtaine de tours comme une boule et ne se tuerait peut-être pas; mais tous ceux qui ne sont pas familiers avec de pareils exercices feront bien de rester stoïquement en place en cas d'accident.

A part qu'on ne voit guère quelqu'un « sauter à bas du train... avant d'avoir eu le temps de songer à sauter », ces recomandations sont sages. C'est, sous forme de con-

seil, la défense de descendre de voiture avant l'arrêt complet du train », qu'on peut lire sur les quais de « l'Etat », souvent enfreinte. Quant à l'« algarade » le mot est d'une touchante impropriété.

L'*Almanach spécial et pittoresque des chemins de fer* (1850), auquel ce texte est emprunté, ne répudie donc pas complètement l'éventualité d'un accident, la rencontre de deux convois. Il cherche à en atténuer l'importance et offre aux voyageurs blessés cette fiche de consolation, la présence possible d'un médecin dans l'un des deux convois :

Sans doute, un choc terrible aura lieu, les remorqueurs voleront en pièces, les tenders pourront être endommagés, les wagons eux-mêmes et, par contre-coup, les voyageurs, éprouveront une violente secousse : ceux-ci, jetés subitement les uns contre les autres, recevront quelques contusions, mais, assurément, le mal ne sera pas si grand qu'on pouvait se l'imaginer d'abord : le choc s'affaiblira en se répartissant sur une grande masse, et les tampons préservateurs à travers lesquels s'exerce la pression en armortiront singulièrement la violence, en diminuant l'instantanéité de la secousse. D'ailleurs, il est difficile que, sur le nombre de voyageurs qui composent d'ordinaire un convoi, il ne se trouve pas toujours quelque homme de l'art capable de porter les premiers secours aux personnes blessées : ressource qui se présente bien plus rarement dans les voitures ordinaires.

En attendant une salle d'attente ou la mairie voisine transformée en chapelle ardente, voilà pour le matériel humain, soumis à une secousse dont souvent on ne revient pas, un précieux encouragement.

Bref, outre l'avantage de « faire sept lieues à l'heure », le chemin de fer semblait « réellement un moyen de transport praticable, avantageux et expéditif pour les marchandises, et dans presque tous les cas, pour les voyageurs ».

Tandis que cette lutte se poursuivait et tournait, semble-t-il, à l'avantage des voies ferrées, la ligne de Saint-Germain continuait son petit bonhomme de chemin, toujours forcée, faute de machines suffisantes pour faire gra-

vir les 35 m/m par mètre de la côte du Pecq à ses convois, de débarquer les voyageurs à la sortie du Vésinet. Elle pensa vaincre cette difficulté en substituant, de Nanterre à Saint-Germain, le « système atmosphérique » à la vapeur.

Ce « système atmosphérique », on en parlait beaucoup depuis plusieurs années, et, hantés par la catastrophe de Bellevue, certains fondaient sur lui les plus grandes espérances, voyant en lui le moyen qui, à la fois, permettrait de gravir les plus fortes côtes et d'assurer contre l'incendie la vie des voyageurs. En réalité, plusieurs systèmes étaient en présence, les systèmes Clegg et Samuda, — le seul à avoir fait ses preuves, une ligne où il était pratiqué fonctionnant, en Irlande, entre Dalkey et Kingstown, une autre suivit, de Croydon à Londres, — les systèmes Halette (d'Arras), Jouffroy, Andraud, Pecqueur, Jullien et Valerio, etc., etc., auxquels, utilisant la force fournie par les cours d'eau, on pouvait joindre le système Roussel. En dehors des publications et des revues spéciales, l'*Illustration* consacra, de 1843 à 1846, d'intéressantes notices à ces innovations.

Nous lui empruntons, d'ailleurs, les précisions suivantes, relatives à la ligne de Saint-Germain :

Sur la proposition du ministre des finances, une loi, votée par les Chambres, avait été promulguée, le 5 août 1844, accordant au gouvernement un crédit de 1 million 800.000 francs, pour subvenir aux frais d'une expérience en grand sur le système de Clegg et Samuda et sur celui, récemment inventé, de M. Halette, d'Arras.

En suite de cette loi, une convention fut passée le 10 septembre 1844 entre le ministre et la compagnie du chemin de fer de Paris à Saint-Germain, par laquelle la compagnie s'engageait au moyen d'une subvention de 1 million 790.000 fr. à appliquer le système atmosphérique, tant *anglais* que *français* (noms de baptême donnés à chacun de ces systèmes) entre Nanterre et la terrasse ou plutôt le parterre de Saint-Germain. La Convention fut approuvée par une ordonnance royale du 2 novembre 1844. Disons encore qu'à la subvention de l'Etat, la ville de Saint-Germain reconnaissante ajouta

une somme de 200.000 francs. La compagnie du chemin de fer augmenta de son côté son capital social de six mille nouvelles actions.

On arriva ainsi à un total imposant, insuffisant, cependant à couvrir les dépenses, puisque, nous n'y reviendrons pas, à la veille de l'inauguration du système atmosphérique entre le Pecq et Saint-Germain, seule partie de la ligne où il ait jamais fonctionné, elles s'élevaient déjà à six millions 137.635 francs, soit quatre millions 147.635 francs de plus que les subventions.

En dehors de l'établissement très onéreux du système atmosphérique (2), la Compagnie avait à établir, en effet,

(2) Voici, empruntés à Adolphe Joanne, le principe et le mécanisme du système atmosphérique :

Au lieu de chercher le principe de la force motrice dans la tension de la vapeur, comme dans les chemins de fer ordinaires, on la tire ici de la pression de l'air. On sait que le poids de l'atmosphère sur une surface équivaut à une colonne d'eau de 32 pieds de haut ou à une colonne de mercure de 28 pouces, d'un diamètre égal à cette surface. Imaginons maintenant que pour utiliser cette force, on établisse entre deux rails de chemin de fer un long tuyau ouvert à ses deux extrémités; si l'on place à l'un des bouts du tuyau un disque ou piston, qui s'adapte bien à la capacité intérieure et puisse y glisser facilement, et si, par un moyen quelconque, on fait le vide, c'est-à-dire si l'on aspire l'air à l'autre bout du tuyau, le piston engagé, pressé sur une de ses faces par tout le poids de l'atmosphère, et rencontrant sur l'autre face une tension atmosphérique moindre, sera nécessairement poussé du côté où s'exerce la moindre résistance; et si l'aspiration de l'air continue, il parcourra toute la longueur du tuyau, toujours chassé par le poids de l'atmosphère. La force développée dépend de la grandeur de la surface du piston et du degré de vide opéré. Or le vide le plus parfait qu'on puisse réaliser dans un tube de chemin de fer atmosphérique est estimé aux deux tiers de la colonne de mercure qui mesure la pression atmosphérique. Tel est le principe du système atmosphérique. L'application présentait de grandes difficultés. Un des premiers moyens qui s'offrait à l'esprit était de faire circuler les voyageurs eux-mêmes dans l'intérieur du tube ou tuyau. il a été essayé, mais il offrait peu de chances de réussite. Ce procédé abandonné, le problème à résoudre consistait à transmettre le mouvement du piston placé dans le tube à des wagons placés extérieurement. Ce problème, qui d'abord semblerait insoluble, a été réalisé. Pour arriver à ce résultat, il a fallu pratiquer à la partie supérieure du tube, et dans toute son étendue, une ouverture longitudinale qui est destinée à laisser glisser une tige rattachée d'une certaine façon au piston et fixée à l'un des wagons du convoi. Mais cette fente devait être hermétiquement fermée en avant du piston dans la partie du tube où l'on fait le vide. Cette fente longitudinale a donc été bouchée à l'aide d'une lanière en cuir continue, consolidée par des lames de fer, fixée par un de ses bords au tube et formant charnière, de manière à pouvoir être soulevée par l'autre bord et à livrer passage à la tige d'attelage dont on vient de parler — tige recourbée au lieu d'être verticale afin de pouvoir glisser sans que la charnière de cuir soit trop ouverte. Un mélange gras contribue à souder pour ainsi dire le

d'importants travaux d'art non moins dispendieux : double pont sur la Seine traversant l'île Corbière, deux ponts biais, l'un sur la route de Saint-Germain, l'autre sur celle de Montesson, un pont de six arches sur la Seine, divisée en deux bras par l'île Corbière, un viaduc courbe de vingt arches où commence la fameuse rampe de 35 m/m, après un très fort remblai, un souterrain de 305 mètres, suivi d'une tranchée, puis d'un nouveau souterrain de 95 mètres, celui-là même où se croyant arrivé à la gare de Saint-Germain, Catulle Mendès devait, le 8 février 1909, trouver une mort affreuse.

Il est permis de penser, notait avec raison l'*Illustration*, que l'amour de la science seul n'a pas poussé la compagnie du chemin de fer à enfouir des millions dans un espace de trois kilomètres. Elle a dû y voir l'avantage des promeneurs qui, au lieu d'aboutir au Pecq pour monter avec fatigue à la terrasse, aborderont de plain-pied au centre de Saint-Germain. Elle a dû prévoir surtout le moyen de faire une concurrence acharnée au chemin de fer de Rouen, qui lui avait enlevé la plupart des voyageurs de Poissy, voyageurs qu'elle regagnera en partie quand elle pourra les mener de Paris à Poissy en 40 minutes.

En principe le système atmosphérique devait être utilisé à partir de Nanterre, soit sur un espace de 8.770 mètres.

cuir à la rainure. Ces diverses dispositions du mécanisme exposées, pour en comprendre le jeu, il faut maintenant concevoir le piston moteur, non plus comme un simple disque, mais comme un ensemble de différentes pièces distribuées dans une certaine étendue sur une même tige; en avant, c'est-à-dire du côté où l'air est aspiré, est le piston proprement dit, garni de cuir sur son contour et s'appliquant sur les parois intérieures du tube, enduites d'une couche de graisse. Derrière le piston, viennent plusieurs galets, ou petites roues pleines, destinées à soulever la lanière en cuir formant soupape, et à la maintenir suffisamment ouverte pour livrer passage à la tige d'attelage. A mesure que le piston s'avance, l'air extérieur rentre derrière lui par la soupape que soulèvent les galets, tandis qu'au contraire, sur son autre face, il est en contact avec la partie du tube où se fait incessamment le vide sous l'action de la machine aspirante.

Du Pecq à Saint-Germain, le tube servait uniquement à la montée. A la descente, le piston débrayé, c'est-à-dire retiré du tube et rentré dans le wagon directeur, le convoi n'avait qu'à obéir à son propre poids, secondé par le moteur pente.

Après le chemin de fer atmosphérique, signalons qu'il circula, en 1889, pendant l'exposition, un chemin de fer hydraulique entre Rueil et La Jonchère. Sa carrière fut brève.

En même temps que l'usine de Saint-Germain où, dues à M. Halette, des machines de la force de 800 chevaux devaient faire le vide, deux usines analogues, mais seulement de 200 et de 400 chevaux, étaient construites à Nanterre et à Chatou. Comme on le verra, elles ne servirent jamais; celle de Chatou fut même détruite, le 28 février 1848, par une bande de brigands qui mirent à sac les stations de Rueil et de Chatou et incendièrent en partie le pont de Chatou.

Ces misérables — spécifiait en 1856 le *Guide illustré des environs de Paris* d'Adolphe Joanne — appartenaient tous aux villages traversés autrefois par les grandes routes. C'étaient des cultivateurs et de petits commerçants aisés qui se vengeaient du préjudice que leur avait causé le chemin de fer.

A défaut de la garde nationale de Chatou qui se déroba, celle de Rueil parvint à en arrêter quelques-uns : les plus coupables furent condamnés à cinq années de travaux forcés ou de réclusion.

Cultivateurs et commerçants aisés, le geste était d'autant plus bête que le système atmosphérique fonctionnait depuis près d'un an du Pecq à Saint-Germain et que la Compagnie avait définitivement renoncé au projet de l'utiliser entre Nanterre et le Pecq. Cela par la faute des maîtres de forges, qui, malgré leurs engagements, n'avaient pas livré la plus grande partie des tubes sur quoi reposait le système.

On avait espéré inaugurer la traction par le vide le 1er mai 1845, jour de la fête du roi; en avril 1847, le gros tube placé entre les rails était bien en place, mais sur 1.500 petits tubes, leur corollaire indispensable, qu'on attendait depuis deux ans, 76 seulement gisaient épars sur le ballast. Malgré les travaux d'art qu'il avait nécessités, grâce à l'intelligente activité de M. Eugène Flachat, le tronçon le Pecq-Saint-Germain était terminé et prêt à servir. Déjà on l'utilisait pour des transports de matériaux ou pour des convois réservés à quelques privilégiés. Pour cela, il avait suffi de construire une locomotive plus puis-

sante, « l'Hercule », à laquelle ses six roues accouplées donnaient plus d'adhérence sur les rails. Le 21 juin 1846, le ministre des travaux publics prit place dans un train composé de quatre wagons.

L'ascension commença, et bientôt on atteignit facilement une vitesse de 30 kilomètres à l'heure, au milieu de la rampe, puis on est reparti sans effort et l'on regagna en peu de temps la vitesse primitive.

L'expérience fut renouvelée et le *Journal des chemins de fer* commenta ainsi cette victoire de la vapeur sur le système atmosphérique, peu propre peut-être à satisfaire les illusions auxquelles il avait donné lieu.

L'expérience qui vient d'avoir lieu avec l'*Hercule* résout bien mieux et plus économiquement le problème de la traction des convois sur les pentes considérables que le système atmosphérique avec ses immenses machines fixes de 400 chevaux, de 5 en 5 kilomètres, la dépense énorme de son tube, les difficultés de l'ajustage, les rentrées d'air, les accidents de la soupape, etc., etc.

Enfin, concluait-il :

Quoi qu'il advienne des expériences auxquelles le système atmosphérique donnera lieu, on est maintenant assuré que les sacrifices que l'Etat s'est imposés pour les faire faire ne seront pas perdus : puisqu'au lieu d'un moyen de franchir les fortes pentes et d'éviter les grands travaux d'art, on a la chance d'en avoir deux, et, dans tous les cas, la certitude d'en posséder un excellent et qui fait ses preuves chaque jour.

Un certain nombre de petits tubes finirent pourtant par être livrés, on fit diligence, la ligne fut équipée en grande hâte et, le 24 avril 1847, le chemin de fer atmosphérique, avec sa rampe impressionnante fut ouvert au public.

C'était une expérience tout au plus, la vapeur pouvant faire aussi bien, sinon mieux. La compagnie du chemin de fer de Paris à Saint-Germain s'y était prêtée, sans y tenir particulièrement, malgré les sommes consi-

dérables englouties dans cet essai, poursuivi pendant trois kilomètres seulement de son parcours. Le 3 juillet 1860, le système atmosphérique, — aujourd'hui oublié de beaucoup, sinon inconnu, — fut définitivement abandonné et, sans effort apparent, les locomotives de l'Ouest gravirent la côte du Pecq et déposèrent les voyageurs à la gare de Saint-Germain.

Les locomotives de l'Ouest, avons-nous dit : en effet, depuis cinq ans, la compagnie de Paris à Saint-Germain n'existait plus. Par un traité en date du 30 janvier 1855, approuvé par conventions ministérielles des 2 février et 6 avril 1855, par décret du 7 du même mois, ratifié par la loi du 2 mai 1855, elle avait fusionné, ainsi que les Compagnies du chemin de fer de Paris à Rouen, de Rouen au Havre, de Paris à Caen et à Cherbourg, avec la Compagnie de l'Ouest.

Ce n'est pas que l'état de ses affaires fût mauvais, loin de là; depuis l'ouverture de la ligne, ses recettes avaient subi une progression ininterrompue, s'élevant à près de 2.400.000 francs par an au moment de la fusion. Les actionnaires n'étaient pas aussi à plaindre que le pourraient faire croire les couplets des revues de fin d'année. Les actions de 500 francs, avant d'être divisées en quatre, avaient atteint, ou peu s'en faut, le chiffre de 2.000 francs.

Le *Guide illustré des environs de Paris,* auquel ces renseignements sont empruntés, fournit en outre les précisions suivantes :

Les départs avaient lieu de Paris d'heure en heure, de 8 h. 35 du matin à 8 h. 35 du soir. Derniers départs à 10 h. du soir et à minuit 20. De Saint-Germain, on partait également d'heure en heure, de 8 h. 5 m. à 8 h. 5 m. du soir. Derniers départs à 10 h. 2 m. et à 11h. 20 m.

En 1856 le trajet de Paris à Saint-Germain demandait 42 minutes — ah! les 26 minutes de Mme de Girardin! — et coûtait 1 fr. 50 en diligence (1re classe) et 1 fr. 25 en wagon (2e classe). Le dimanche de la fête des Loges, ces prix étaient portés à 2 fr. et à 1 fr. 50.

Maintenant, sont venus la fée électricité, son courant continu de 650 volts et sa douceur; pourtant, les jours

d'été, combien, parmi ceux qui les ont connues, regrettent les impériales de jadis où après avoir gravi un escalier ressemblant plutôt à une échelle, on était durement cahoté, les escarbilles de charbon qui vous entraient dans les yeux vous forçant parfois à les fermer et à ne point voir les innocentes audaces des couples enamourés!

PIERRE DUFAY.

LES MÉDECINS IMAGINAIRES

—

J'ai toujours honoré la médecine. Dès l'enfance, ce fut mon occupation favorite. Je jouais au docteur. Je ne tenais jamais le rôle de malade : il faut savoir choisir. J'apportais dans mes fonctions une application méritoire qui n'allait point sans quelque curiosité lorsque, à l'insu de nos parents, j'auscultais et palpais de gracieuses camarades de jeu. Toutes mes patientes, par une incroyable fatalité, localisaient leurs malaises dans les régions lombaires ou sacrées. Déjà, sans doute, d'éternelles blessées!

Ces premiers souvenirs cliniques, où quelque plaisir ingénu se mêlait à beaucoup de gravité professionnelle, remontent à la sixième ou septième année de mon âge. Les vocations impérieuses sont parfois les plus précoces. Voyez Mozart!

J'avais composé ma trousse médicale des instruments les plus inattendus : un manche de porte-plume en os, au travers duquel on distinguait l'image du Trocadéro, mais où je lisais fort bien — du moins, je l'affirmais — la température de mes malades, une loupe à bordure d'écaille, une pince à sucre, quelques petits flacons emplis de liquides divers, minutieusement « préparés » dans mon laboratoire; enfin — les praticiens aiment parfois d'ajouter à leur prestige par quelque détail incompréhensible, — une sorte d'épaulette de métal, extraite d'une panoplie de cuirassier.

Cette patte de fins maillons nickelés, agréable au toucher, recélait de secrètes vertus. Je la glissais dans le

dos de ma patiente, qui frissonnait au contact du métal froid. Je guettais ensuite, plus bas, l'apparition du « corps étranger » et le cueillais d'une main experte, tandis que la malade, pour faciliter mon intervention, s'agenouillait au fond d'un immense fauteuil articulé, hérité de feu mon grand-oncle.

La science ne se trouvait point exclue de ces travaux. L'une de mes clientes, la petite Léa Moussac, offrait une particularité que je n'avais point rencontrée chez mes deux cousines. Souffrez qu'à ce sujet, j'observe, même après tant d'années, un rigoureux secret professionnel. Sachez seulement que cette anomalie m'induisit à douter de mes connaissances anatomiques. Je demandai et j'obtins, grâce à la discrète complicité de mes premières patientes, de visiter d'autres fillettes pour procéder à des comparaisons, selon les exigences de la plus pure méthode inductive.

Quand, bien plus tard, je rencontrais, chez des amis, Léa, belle fille mince et brune comme une gitane, aux yeux toujours noyés de rêve, je n'osais certes point lui rappeler nos jeux enfantins, mais je pensais, avec une intense et trouble curiosité, à certaine superfluité dont il m'eût été agréable de constater les progrès ou la régression.

Cette pauvre Léa s'éteignit d'ailleurs, hélas, en pleine jeunesse, comme ses trois sœurs, toutes trois belles et langoureuses. Aujourd'hui, je songe à la tuberculose probable. A cette époque, j'imaginais volontiers qu'elles mouraient de volupté ou de mélancolie. Tant il est vrai que l'adolescence nourrit des pensers romantiques.

Mais je veux vous parler de mes ambitions médicales. Elles s'assagirent et se fortifièrent, environ ma treizième année. Depuis un an, peu après la mort de mon père, j'avais dû quitter le collège, et je m'exerçais au métier de dessinateur-coloriste, qui devait bientôt me faire vivre. Or, parmi mes anciens camarades de classe, l'un d'eux m'était demeuré particulièrement fidèle : Jules Flamand, garçon de mon âge, d'esprit délié, mais de proportions monstrueuses. Un même amour de la médecine nous

unissait. Quand je pense à mon ami Flamand, je nous revois tous deux dans sa petite chambre, qu'il nommait abusivement son *cabinet*, rue du Faubourg Montmartre. Son père était aide-pharmacien, sa mère blanchisseuse de fin. La chambre de Jules se tenait derrière l'atelier. J'entends encore le cliquetis des fers à repasser, le halètement d'une machine à plisser, les romances que Mme Flamand et son ouvrière chantaient sans répit. Tous ces bruits, mêlés au roulement sourd des fiacres et des omnibus, ne réussissaient point à troubler nos travaux. Le jeune colosse cultivait surtout l'oto-rhino-laryngologie. Il avait obtenu du potard, son père, comme cadeaux de jour de l'an, tout un jeu d'abaisse-langue, de spéculums auriculaires, de petits miroirs, de curettes, un thermomètre, une seringue... Enfin, avec le réflecteur d'une vieille lanterne à acétylène, fixé à une solide jarretière de caoutchouc, il s'était composé une sorte de casque, dont il se séparait rarement.

Bien que je fusse son confrère, et non un malade, il m'examinait le larynx, le pharynx, les cordes vocales, les fosses nasales, l'oreille... Après quoi, pour m'instruire, il prenait ma place, non sans m'avoir coiffé de son casque, auquel nous devions faire un nœud, car Jules avait une tête énorme. Puis je jouais à mon tour le rôle du spécialiste. Mon camarade chantait, d'une affreuse voix de canard, pour me montrer les vibrations de ses « cordes ». Les Flamand, à ne vous rien celer, étaient — en dépit de leur nom — originaires des Bouches-du-Rhône. L'échalote et l'ail formaient la poésie de leurs repas. Aussi l'haleine du laryngologiste m'empêchait de porter aux fameuses « vibrations » toute l'attention convenable.

Jules Flamand est médecin aujourd'hui. Il l'est devenu vers la quarantaine, après d'incroyables aventures qu'il serait trop long de rapporter ici.

Pour l'instant, je crois bon de poursuivre mon récit, sans me laisser égarer dans des sentiers, même pittoresques.

J'atteignais à peine ma seizième année, lorsqu'un évé-

nement considérable vint fortifier et préciser ma vocation scientifique.

Je me rendais assez souvent au Jardin des Plantes. J'y étudiais sur place des formes animales ou végétales pour apprendre convenablement mon métier de dessinateur et décorateur. J'avais obtenu, sur la recommandation de mon patron, une « carte d'artiste » qui me permettait d'entrer dans le jardin dès l'aurore, bien avant le public, qui n'y avait accès qu'à la fin de la matinée. Je descendais — à pied le plus souvent — de la place du Tertre à la place Valhubert. Je revenais ensuite, sur l'impériale de l'omnibus Pigalle-Halle-aux-Vins, mon carton bourré de croquis sous le bras.

Ce Jardin des Plantes, comme je l'aimais! Rien ne peut donner une idée de ce qu'il pouvait représenter à mes yeux lorsque, aux premières lueurs de l'aube, je n'y trouvais, à part de rares gardiens devenus mes amis, que la vie tranquille d'un Eden biblique.

Les peintres ou sculpteurs n'arrivaient généralement que vers huit ou neuf heures. Je les connaissais, pour la plupart. L'un d'eux, Mac Monniès, m'avait, si j'ose dire, présenté à une panthère en cage. Il l'avait eue toute jeune dans son atelier. Obligé de s'en défaire, il l'avait donnée au Muséum. Cette panthère voulut bien m'honorer rapidement de son amitié. Chaque matin, en arrivant, je la sifflais, de très loin. Elle bondissait alors contre les barreaux de sa prison, ronronnait comme un énorme chat, offrant sa tête et son dos à mes caresses.

Le long des allées, des paons bleus et dorés criaient en ouvrant leur éventail gemmé. Dans la rotonde, les éléphants saluaient par de longs barrissements le lever du soleil. Des lions rugissaient avec moins de colère que de nostalgie. Parmi les feuillages et dans les volières, les oiseaux chantaient, libres ou prisonniers, avec une égale allégresse. Tout en dessinant, j'écoutais cette symphonie des bêtes sauvages. Je pensais à tel passage du *Génie du Christianisme,* et je n'étais pas loin de croire en Dieu.

Or, un jour, dans ce paradis terrestre, je fus attiré par une affiche, posée devant un minuscule pavillon, et qui

annonçait l'ouverture du Cours de physiologie générale, par M. Nestor Gréhant, de l'Académie de Médecine. J'avais quelque loisir. Je pus venir à ces leçons. Nous étions, en tout, cinq ou six auditeurs, dont une vieille dame. J'étais prodigieusement intéressé. Je prenais des notes. Je suivais avec angoisse les expériences pratiquées sur des chiens, à qui le vénérable et doux savant infligeait divers supplices. L'un des jeux de ce vieil élève de Paul Bert consistait à piquer, avec une plume « sergent-major » enduite de curare, un bon gros chien qui, l'instant d'après, s'effondrait soudain sur le sol dallé du laboratoire. Il semblait mort. Et pourtant, grâce à un système de soufflerie (assez rudimentaire) qui gonflait et dégonflait rythmiquement ses poumons, il revenait à la vie, au bout d'un temps qui me paraissait interminable. Durant quelques jours, le chien conservait ensuite une démarche bizarre, démarche *hyénoïde*, disait Gréhant. Après quoi il était prêt à subir de nouvelles tribulations. Du curare, le Maître en possédait une énorme boule, grosse comme une tête d'enfant. Il l'enfermait tout bonnement dans une vieille boîte à biscuits. Il y avait là de quoi faire périr la population de plusieurs départements. Mais personne n'y songeait.

Malgré mon jeune âge, un collier de barbe, ridicule et jalousement cultivé, me donnait l'aspect d'un étudiant déjà chevronné. Gréhant s'y méprit. A la fin d'une de ses leçons, il me demanda si je préparais un doctorat. Je me troublai, rougis, prêt aux larmes, et confessai mon indignité. Je me croyais vaguement coupable, pris en faute comme le singe de la fable, qui, monté sur un dauphin, voulut faire croire qu'il était un homme. J'avouai alors mon attirance vers la médecine. Le savant fut à mon égard d'une grande bienveillance. Il s'attendrit en apprenant ma vocation secrète. Puis il me conseilla de passer au plus vite mon baccalauréat. « Après quoi, rien ne vous empêchera, jeune homme, de donner libre carrière à votre ambition. » Il parlait vraiment ainsi, dans un langage qui s'accordait bien avec sa redingote sévère, ses cheveux blancs retombant sur son col, sa minuscule cra-

vate noire à l'ancienne mode, et sa grosse rosette de la Légion d'honneur.

« En attendant, conclut-il, vous me ferez toujours plaisir, mon jeune ami, en venant dans ce modeste laboratoire qui vous est ouvert comme ma propre demeure, où vous serez toujours le bienvenu... »

Quand je quittai, ce jour-là, le Jardin des Plantes, j'avais des ailes. Sur les quais de la Seine, dans les boîtes des bouquinistes, je cueillis pour peu d'argent un dictionnaire latin-français de Quicherat, une grammaire latine de Riemnann et Goeltzer, et la *Vie d'Agricola* par Tacite. Pourquoi avais-je choisi Tacite? Je puis bien vous le dire. C'est qu'il coûtait trois sous et qu'il ne me restait plus que cela si je voulais revenir en omnibus, sur l'impériale de Pigalle-Halle-aux-Vins, chargé de livres, chargé d'espoirs, ivre de zèle.

Hélas! Tacite est ce qu'on nomme un « auteur difficile ». Je ne tardai point à m'en rendre compte. Et je me souviens d'avoir pleuré, oui, pleuré sur ces pages que je ne pouvais comprendre.

Comment je passai, deux ans plus tard, mon premier baccalauréat, puis un an après le second, c'est une histoire que je vous conterai quelque jour si je ne vous ennuie pas trop. Sachez seulement qu'entre temps je continuais de gagner ma vie, de mon mieux. Et comme, à cet âge heureux on est infatigable, j'allais chaque semaine passer deux ou trois heures dans une clinique médico-chirurgicale de la rue Damrémont. Les consultations y étaient gratuites. Aussi les malades y venaient-ils en assez grand nombre. Vêtu d'une blouse blanche qui me conférait de l'assurance, j'écoutais attentivement les commentaires dont le docteur Legrand, chirurgien barbu, fort disert, — et d'une réelle valeur je crois, — accompagnait ses examens, ses diagnostics et ses ordonnances. Ma présence dans ces lieux pouvait-elle se justifier normalement? je ne sais trop. J'avais été admis à y fréquenter, grâce aux démarches d'une camarade, Rachel Talbot, qui était, elle aussi, fort curieuse de matière médicale et se préparait à devenir sage-femme. Elle et moi nous

efforcions de jouer dignement notre rôle. Nous figurions ce qu'on nomme, au théâtre, les *utilités*. Nous dressions des fiches, nous prenions des notes (j'en ai gardé un plein carnet). On faisait, à la clinique Damrémont, beaucoup de gynécologie. Hélas, c'était moins gracieux, moins plaisant qu'au temps de ma petite enfance!

Parfois, en dehors des jours de consultation, nous venions assister aux opérations, nous passions des instruments, du coton, des pinces, des bandes; nous tenions aux jambes et aux poignets certains patients qui, sous le chloroforme, remuaient, en dépit des courroies. Les premiers temps, j'étais fort ému à la vue de ces plaies béantes et de ce sang, dont il m'arrivait même d'être éclaboussé. Cela se produisit notamment au cours de l'ablation d'un sein cancéreux. La femme était âgée. Les ramifications artérielles craquaient sous la morsure des pinces hémostatiques. Ce jour-là, je fis presque une syncope debout.

Par la suite, je m'aguerris. Le docteur Legrand m'avait pris en amitié. Il me blaguait un peu, mais il m'instruisait beaucoup. J'avais d'ailleurs tout à apprendre! Mais avec quelle ferveur j'étudiais l'anatomie, la physiologie, voire la pathologie! Il ne me manquait que de pratiquer des dissections. Je m'y livrai sur des animaux : souris, chiens ou chats, écrevisses ou grenouilles... Mon ami Flamand, que je voyais encore, m'aidait dans ces besognes. Il connaissait un vétérinaire. Il obtenait aussi, grâce à la complicité de son père, de l'alcool à 90°, des pinces, des scalpels, des bocaux. Un livre, ouvert sur un coin de notre table de dissection, nous guidait dans nos travaux pratiques. Nous devions assez bien figurer, en plus jeunes, Bouvard et Pécuchet. Nous conservions dans l'alcool les pièces les plus ridiculement inattendues : un encéphale de rat, des reins de tortue, un cœur de chat. Nous avions *préparé*, injecté, verni, tout un intérieur de grenouille sur une planchette... Que sais-je encore!

J'ai gardé, depuis ce temps, l'habitude insolite de me lever à quatre heures du matin. Que de connaissances j'essayais d'engloutir, dans ma fièvre d'autodidacte! A

sept heures et demie, je devais aller à mon atelier pour exécuter les dessins dont je tirais ma subsistance. L'après-midi, je trouvais de nouveau quelques loisirs. Le soir, après dîner, la bibliothèque municipale de la rue du Mont-Cenis me voyait penché, à la lueur des becs Auër, sur des ouvrages de littérature ou de sciences.

En période de *morte-saison,* je retournais parfois chez Nestor Gréhant. Il nourrissait, en juin 1906, un lapin angora. Non point vulgairement, avec du son, de l'herbe ou des croûtons de pain. Mais en lui injectant dans l'estomac du jus de viande, au moyen d'une sonde œsophagienne. L'urine du lapin, recueillie par d'ingénieux procédés, s'avérait acide. Quant à l'animal, il devenait effrayant de puissance et de sauvagerie. Un jour, il fit un bond de jaguar, au moment même où le vénérable savant venait de lui introduire, au bon endroit, un thermomètre de précision. Il brisa une vitre dans son élan, retomba dans le jardin, puis s'enfuit, affolé, le long du quai Saint-Bernard, où des bouquinistes nous aidèrent à le capturer. Il fallait voir Nestor Gréhant trotter, en redingote noire, ses longs cheveux au vent, à la poursuite du lapin. Ce fut une étonnante chasse à courre. Le thermomètre s'était, hélas, brisé dans l'aventure, ce qui contraria vivement notre physiologiste, car il s'agissait d'un instrument relativement coûteux, et la misère des laboratoires n'était pas, alors, une légende.

Pour en revenir à mes études, je dois confesser que je fis, pour mon second baccalauréat, une copie de sciences naturelles, abondamment illustrée, qui me valut, au moment de l'oral, les félicitations de mon examinateur. J'avais, à propos des veines et des artères, cité, de façon pédante, tout ce que j'avais retenu de mes séjours prolongés au laboratoire du bon Gréhant et à la clinique Damrémont. Les troubles du système circulatoire étaient notamment exposés avec une assurance de vieux spécialiste.

Mais quoi! Tant de zèle devait demeurer stérile. A peine eus-je franchi — avec une aisance dont je demeurai surpris — le double cap du baccalauréat, que la nécessité

me contraignit de renoncer à mes études. Il me fallait gagner mon pain quotidien. Ma mère, femme simple et courageuse, s'inquiéta de me voir sur le point de quitter mon métier de dessinateur pour entreprendre de longues et coûteuses études médicales. Je me résignai. Mais j'en ressentis beaucoup de chagrin.

Quand il m'arrivait de partir en vacances, dans un coin charmant du Nivernais, j'étais repris par le démon de la médecine. A Saint-Maximin, assez loin de toute ville importante, la population m'offrait un champ d'activité inespéré. Le bruit s'était vite répandu qu'un jeune homme « de Paris » et qui « étudiait la médecine », résidait chez l'aubergiste Barbot, qu'il donnait des soins d'urgence à qui les lui demandait, sans accepter de salaire. Ce dernier point, surtout, excitait l'intérêt, sinon la cupidité. Les médecins de Cosne prélevaient, outre leurs honoraires, un supplément de dix sous par kilomètre, soit une quinzaine de francs. Evidemment, ce supplément une fois perçu, si d'autres clients profitaient de la présence du docteur pour obtenir une consultation, ceux-là ne payaient que le prix de la visite. Aussi était-ce à qui, dans le village, éviterait de lancer le premier appel. Les malades *se retenaient,* si j'ose dire, en attendant qu'un autre fît les frais nécessaires. L'idée ne leur venait même pas de se cotiser pour payer en commun ce « voyage » de quinze francs.

Dès l'arrivée du médecin, ils se groupaient à la porte du *malade principal* et se bousculaient pour être les premiers *servis,* dès que le médecin en aurait fini avec son client. Il leur semblait alors bénéficier d'un avantage d'autant plus appréciable qu'il se réalisait au détriment d'un voisin. Cela les induisait à réclamer des soins, même lorsque ce n'était guère nécessaire. Ils *profitaient,* en somme, d'une aubaine. Et ils auraient voulu consulter pour la maladie à venir, si c'eût été possible.

Bref, les visites du médecin étaient peu fréquentes. Elles devenaient plus rares encore — je m'en accuse avec une rétrospective confusion — pendant mes séjours à Saint-Maximin. On m'appelait de jour et de nuit pour

les moindres malaises. J'arrivais en hâte, plein de ma jeune importance, frottant mon collier de barbe, dont j'étais aussi fier que de ma compétence indiscutée. Je faisais un petit discours, toujours le même, précisant que mon intervention avait un caractère tout provisoire, et qu'il faudrait appeler le médecin à la première alerte sérieuse. Mais les bonnes gens souriaient d'un air entendu. Ils voyaient là une sorte de précaution juridique. Et sans plus tarder, ils me présentaient leur malade. Jamais je n'eus à intervenir pour un cas sérieux. D'ailleurs, je ne l'aurais pas accepté. Sans doute, un penchant naturel à rendre service, un plaisir de soulager des souffrances, l'orgueil de me sentir « bon Samaritain », tout cela m'était une joie. Moins encore, peut-être, que le sentiment complexe d'*incarner* un personnage doué de prestige, en *sortant* de ma situation véritable pour revêtir, comme au théâtre, une autre âme, une autre peau... Malgré tout, je voulais jouer le jeu sans risques. Devant quelque symptôme alarmant, je me récusais.

Je fus, à ce propos, témoin d'une scène ignoble et dramatique, dont je vous affirme sous serment la stricte authenticité. Personne, autour de moi, d'ailleurs, ne s'en montra vraiment ému. Il faut dire qu'il y a trente ans, dans les coins perdus de nos campagnes, la mentalité primitive, chère à M. Lévy-Bruhl, se manifestait plus naïvement que de nos jours. La civilisation mécanique, dont les bienfaits peuvent être discutés, a servi du moins à nettoyer le « doux pays de France » de certains vestiges du moyen âge.

La femme Thomas, mère de quatre enfants, dont un de quelques mois à peine, me fit appeler, une nuit, pour examiner son dernier-né. Le cas du pauvre bébé, atteint de diarrhée infantile, me parut, sans être exceptionnellement grave, relever d'une compétence plus réelle que la mienne. Je déclinai cette responsabilité. J'offris simplement — car le téléphone n'existait point alors dans le village — d'aller chercher moi-même un médecin à Cosne, de nuit, à bicyclette. La mère Thomas jeta les hauts cris : « Plus souvent, glapissait-elle, que j'vas payer sept écus

pour un p'tiot qu'est su'l'point d'mouri! » Elle me jeta littéralement à la porte, en invectivant contre moi, contre « c'parisien de malheur qu'est même pas foutu d'donner une drogue »... « Si c'est pour m'dî d'aller quéri l'médecin, j'avions pas besoin d'vous, ajoutait-elle... N'import' qui m'en aurait ben dit autant!... »

Je m'en allai plein de trouble, ne sachant plus où était mon devoir. Le lendemain matin, dès l'aube, je revins. Je suppliai la mégère d'appeler un médecin. Je lui représentai que la commune paierait sans doute les frais nécessaires... ou bien le département. Je multipliai les arguments. Mais toute mon éloquence se heurtait à un refus farouche. La brute avait — je n'invente rien — recouvert d'une bâche l'espèce de caisse bourrée de foin où gisait le petit malade. *Il est pour mouri,* déclarait-elle avec une paisible assurance.

Cela se prolongea encore deux jours et deux nuits. Le pauvre enfant avait la vie dure! Pourtant, à l'aube du troisième jour, il consentit à rendre l'âme. « Vous voyez ben, dit alors la mère, vous voyez ben qu'il était pour mourî, et qu'c'était point la peine que j'fassions des dépenses... »

Elle en fit d'ailleurs, non sans fierté, pour les obsèques. Le petit cercueil fut juché, selon l'usage, sur la voiture du boucher, une sorte de tilbury couvert, pour la circonstance, d'un drap noir. L'assistance — le village entier — suivait, en costume de cérémonie. Trois pleureuses à trente sous (plus la nourriture et le vin) entonnèrent, à chaque crucifix du chemin, des beuglements de vaches. Tout se termina dans le calme, sans le moindre murmure désobligeant à l'égard de la mère Thomas.

C'est un des souvenirs les plus intolérables de mon adolescence. Heureusement qu'il en est de plus plaisants. D'abord Thazie. C'était une jolie fille, ma foi, de dix-sept ans environ, née d'une crasseuse bergère et d'un père inconnu. La mère s'abandonnait au premier venu le long des fossés ou des *bouchures.* Cette ménade à profil de chèvre avait, à ce jeu, procréé toute une série de rejetons, mâles ou femelles, qu'elle avait élevés avec courage, et

non sans tendresse. Dès la douzième année, ils allaient *en condition* chez des cultivateurs de la région. Donc, Thazie, servante de ferme, avait au genou un vilain abcès, quand elle me fut présentée. Je réussis à la guérir assez vite. Voilez-vous la face, Ambroise Paré, mon maître! Voici comment je procédai : d'un verre à boire fort épais, je fis une ventouse, sur l'abcès. Je scarifiai d'une main hardie. Je posai à nouveau la ventouse. Un pus abondant s'écoula. Vraie médecine vétérinaire! Après avoir massé doucement toute la région voisine, je nettoyai à l'éther. J'introduisis des mèches et fis un pansement très propre. J'allai ensuite, chaque jour, soigner Thazie. Elle m'attendait, sagement couchée, dans la pauvre cabane maternelle. Elle était brune, potelée, rieuse. Elle pensait avoir à subir, de ma part, des assauts qu'elle n'eût point repoussés. Mais je demeurai stoïque. La déontologie médicale m'interdisait de prélever ainsi des honoraires en nature. Je ne connaissais point le serment d'Hippocrate, mais j'étais fort candide. D'ailleurs, tant de vertu ne me servit de rien aux yeux du monde. Thazie considéra ma réserve comme une offense. Quant aux gens du village, ils me voyaient entrer dans la maison de la malade, y rester assez longtemps, et ils disaient en clignant de l'œil : « Ah! le salaud! S'paye sur la bête, marchez! C'est un gas *dru!* »

J'avais, à Saint-Maximin, une ennemie personnelle, une rivale, guérisseuse, diseuse de prières et jeteuse de sorts. Je n'ai jamais pu savoir qui c'était, parmi ces vieilles femmes, toutes semblables, que je rencontrais dans le pays. Là-dessus, on gardait bien le secret, par crainte, sans doute, de représailles mystérieuses. Je connaissais pourtant son existence par de vagues allusions. Tombant à l'improviste dans une famille où je soignais quelque bobo, je trouvais par exemple *sous mon pansement,* une toile d'araignée ou bien encore une feuille de bardane enduite de beurre rance... La « guérisseuse » avait passé par là! Mes remontrances, mes injures n'y changeaient rien. On attribuait mon emportement à une sorte de jalousie professionnelle. Il semblait si naturel de multi-

plier les chances de guérison en conjuguant les moyens de traitement!

Mais il est temps que je vous parle d'une de mes plus belles cures, à Saint-Maximin.

Le père Barbot, mon hôte, était un personnage considérable, seul commerçant du village. Il achetait les œufs, tous les œufs, et vendait de l'épicerie, des engrais, du tabac, du vin, des « spiritueux »... Le régime du troc fleurissait encore dans cette contrée barbare. La clientèle venait acheter pour six œufs de sucre, douze œufs de pétrole, et le reste à l'avenant. Les gamins, ramassant des œufs un peu partout, accouraient avec cette monnaie dans leur béret ou dans leurs poches, pour l'échanger contre des sucreries.

L'aubergiste-épicier avait deux fils. Le plus jeune, Roland, lui ressemblait : gras, trapu, rougeaud, il préparait, sans grande intelligence, le concours d'entrée à l'Ecole normale d'instituteurs. L'aîné, Adolphe, long, maigre et jaune comme sa mère, était à la fois ébéniste et violonneux. On le demandait volontiers pour les bals de la région. Il y raclait son violon avec plus de véhémence que de justesse, s'agitant comme un héron pris au piège, frappant du pied, battant des ailerons, secouant son long nez pour marquer la cadence des polkas, des mazurkas ou des *branles*. Il sortait de ces fêtes exténué, haletant, mais reprenait pourtant dès le lendemain sa place à l'établi parmi l'odeur blonde des copeaux et le parfum revigorant de la colle forte.

... Un matin, il ne put se lever. Il demeurait inerte dans son lit, l'œil vitreux, les lèvres sèches, le nez pincé. Je montai le voir, sur les instances de Barbot. Sa température n'était guère élevée. Pourtant il paraissait vraiment malade, très abattu. Je ne sus trop que penser, après un minutieux examen.

— J'ignore, dis-je au père, ce qu'a votre musicien. Ça peut être très grave. Ce peut aussi n'être rien. Qu'il se repose! Qu'il reste à la diète! Par précaution, donnez-lui un lavement à l'eau tiède, salée. Dans deux ou trois jours,

nous serons sans doute fixés. D'ici là, croyez-moi, n'hésitez pas à faire venir le médecin.

Barbot, moins rouge qu'à l'ordinaire, réfléchit profondément. Appeler le médecin, sans doute, ce serait prudent. Il aimait ses fils, après tout, et ne voulait rien négliger pour leur santé. Cependant, quelle affaire! Payer les quinze francs de déplacement, c'était vexant, et peut-être inutile. Pour que, ensuite, les gens du village en profitassent! Il se représentait par avance la petite troupe de malades ou de parents de malades guettant devant l'auberge la sortie du docteur pour l'emmener vers leurs maisons respectives. Cette image lui fut intolérable.

— Ecoutez, dit-il, si encore vous laissiez Adolphe manger et boire à sa convenance, j'attendrais ben encore quéq'jours. Car c'est pas naturel de rester, comme vous dites, à la diète. Y peut en crever, ben sûr!

— N'attendez pas! répondis-je. Je ne veux pas avoir sur la conscience l'aggravation d'une maladie. Je n'ai pas le droit de remplacer le médecin. Tout au plus puis-je vous donner un conseil en attendant sa visite. C'est tout. Et si vous ne voulez pas suivre mes avis, libre à vous, Barbot!

— Marchez! dit l'aubergiste (*Marchez!* en nivernais, est une simple exclamation) marchez, j'vas faire un tour dans le pays, chez les voisins, pour savoir si y en a pas d'autres encore plus malades, qui s'raient su'l'point d'faire v'ni l'médecin. Et puis après, eh ben, je m'déciderai. Pasque, voyez-vous, j'peux tout d'même point laisser un gas d'vingt-quatre ans sans manger ni bouère pendant deux ou trois jours. C'est pas naturel!

Mais aucune famille de Saint-Maximin n'avait de malade qui ne puisse attendre. Barbot rentra découragé. Il se décida soudain à faire prévenir le médecin par un marchand d'œufs, un *ramasseur* qui passait ce jour-là et s'en allait vers Cosne avec sa fragile cargaison. Le praticien vint le lendemain matin, pendant mon absence.

En rentrant à l'auberge pour le déjeuner, je vis, à la mine de Barbot, qu'il y avait du nouveau. Il me regardait avec une admiration, un attendrissement, qui ne

lui étaient point coutumiers. D'abord, il ne me parla pas de son malade. Coupant court à toutes mes questions, il proféra ces paroles inattendues :

— Mme Barbot vous a réservé, pour midi, la moitié d'un p'tit poulet d'grain. Vous m'en direz des nouvelles. Avec des champignons à la crème. Et j'vous ai mis d'côté une tite bouteille de vin bouché. C'est du Pouilly fumé, j'vous dis qu'çà!

Et il me frottait les épaules, avec un bon sourire sur sa large face.

— Vous êtes bien gentil, mon cher Barbot, lui répondis-je. Mais vous ne me dites rien au sujet d'Adolphe. Comment va-t-il? Qu'en pense le docteur?

Alors, l'aubergiste explosa, furieux contre le médecin :

— Nom de Dieu! (Il jurait volontiers et affectait des allures voltairiennes depuis que le curé Trochu, s'étant mis à la tête d'un syndicat d'agriculteurs, organisait des achats collectifs d'engrais.) Nom de Dieu! Ce médecin, il est v'nu d'Cosne, j'y ai foutu quinze francs d'voyage, dix francs d'visite : ça fait vingt-cinq francs. Et savez-vous ce qu'y m'a dit? Non. Ben y m'a dit la même chose que vous, que vous qui m'demandez point d'argent! Y m'a dit que l'gas reste à la diète, qu'y s'lave l'intestin, et pis qu'on r'verrait dans trois ou quat'jours comment qu'ça tournerait. Alors, vrai! C'est pas la peine, marchez, que j'le fasse venir exprès. Vous entendez, Monsieur, j'veux pus qu'y r'vienne. C'est vous qu'allez soigner Adolphe. D'abord, y a c't'histoire de lavage, de lavement. On est autant dire jamais malade, ici. On n'a jamais eu besoin d'opérations. Alors, qu'est-ce qu'on va faire, Monsieur?

J'expliquai à Barbot la nécessité de se procurer un bock. Il me regarda, surpris et méfiant. Toujours cette crainte de la raillerie! Il pensait à la bière. Détrompé, il chargea son fils Roland d'aller quérir à bicyclette, chez un pharmacien de Donzy, tout le nécessaire, y compris un tuyau de caoutchouc et une sonde de Nélaton.

Une heure après, l'apprenti-instituteur revenait, portant fièrement à bout de bras un extraordinaire clyso-

pompe nickelé. Des commères, sur le seuil des maisons, regardaient cet appareil avec un mélange d'émerveillement et d'effroi. Posé sur une table de l'auberge, il étincelait au soleil, comme un casque. Barbot et sa femme le contemplaient, inquiets, vaguement fiers pourtant, émus aussi de la facture qui accompagnait cet envoi. On guettait mes impressions. Quand j'aperçus cet étonnant instrument, je m'indignai :

— Qu'est ceci? m'écriai-je. Et pourquoi le pharmacien n'a-t-il pas donné un simple bock émaillé comme je le lui avais demandé? C'eût été bien suffisant et même beaucoup plus pratique. Et tellement moins coûteux!

Mais les Barbot étaient lancés, maintenant, en pleine prodigalité. Il est curieux de constater combien nos paysans français, généralement si économes, si *regardants* comme l'on dit, ne lésinent guère avec les pharmaciens. Le pharmacien de première classe, derrière ses bocaux de couleur, entouré de ses fioles, de ses balances, de ses meubles à multiples tiroirs, jouit d'un prestige solide. Au contraire, le médecin, qui descend de sa voiture, visite le malade et ne laisse rien de vraiment tangible en échange du prix de sa consultation, semble fournir des garanties moins concrètes.

Bref, j'eus toutes les peines du monde à convaincre les Barbot. Roland, de son côté, se sentait humilié d'avoir à reporter à Donzy ce clysopompe nickelé. Mais je fus inébranlable :

— Tu demanderas, lui dis-je, à M. Rigoussat, de ma part, si c'est pour le Musée de Cluny qu'il a cru vendre cet instrument du moyen âge. Tu entends bien, Roland, le Musée de Cluny. Tu te rappelleras? Bon. Va! Nous t'attendons.

Quand Barbot le père fut enfin en possession du bock, de la sonde et du tuyau, quand je lui eus préparé le liquide tiède, il monta lui-même, précédé de sa femme, suivi de son jeune fils, pour l' « opération ».

Cinq minutes ne s'étaient point écoulées qu'il redescendit, l'œil sombre, me considéra d'un air de réprobation, et maugréa :

— Là, je l'disais ben! Ça peut pas marcher. Adolphe m'a tout renvoyé dans la figure, nom de Dieu! Savait ben s'qu'y f'sait, Rigoussat, quand il avait donné l'aut' machine que vous avez fait reporter!

J'essayai de lui expliquer qu'il s'y était mal pris, qu'il n'avait pas suivi mes instructions. Je lui fis même un petit croquis.

— Voyez-vous, disais-je, voici le schéma du rectum. Il faut enfoncer la sonde doucement, et pousser légèrement ensuite de bas en haut. Elle doit entrer jusqu'au bout.

Il regarda mon dessin, haussa les épaules et continua de bougonner. Enfin, plus humble, il demanda :

— Vous voudriez pas faire ça vous-même, Monsieur? Vous sauriez mieux que moi.

Ma foi, j'étais excédé. Je refusai. C'était bientôt l'heure de mon repas. Ces basses besognes d'infirmier me répugnaient.

Barbot crut que je craignais une contagion possible. Il s'écria, pris d'une inspiration soudaine :

— Et sur mon cadet, là, qu'est point malade. Ça vous dégoûterait p't'êt' pas autant. Vous pourriez, des fois, m'montrer sur lui comment que j'dois m'y prendre.

Je fus interdit. Moins, pourtant, que le futur instituteur qui devint cramoisi, comme à l'énoncé de quelque proposition déshonnête.

Mais Barbot poursuivait son idée :

— Roland, hurla-t-il, déculotte-touè!

Pour sauver le jeune homme de cette situation ridicule, je me décidai enfin à monter dans la chambre du malade. Au milieu d'un véritable conseil de famille, je dirigeai les opérations.

Dans les deux jours qui suivirent, la maladie se précisa. Je vis apparaître les classiques symptômes d'une typhoïde. J'insistai pour que le docteur revînt. Le diagnostic fut confirmé. La maladie fut bénigne. Mon rôle ne fut guère compliqué. Bref, quand je quittai Saint-Maximin, le violonneux entrait en convalescence. A peine de retour à Paris, je reçus un colis du père Barbot : un

beau canard et une livre de beurre. Ce furent les seuls honoraires de ma vie médicale.



Des années passèrent, sur lesquelles j'aurais bien des choses à vous dire. Mais il me faut arriver à 1914 pour retrouver trace de quelque contact avec l'art d'Esculape. Au début de cette année-là, ayant par hasard des loisirs, je m'inscrivis pour une licence ès lettres à la Sorbonne. Je suivis, parmi d'autres cours, ceux du professeur Georges Dumas. J'allai aussi, le dimanche, à ses leçons cliniques de l'asile Sainte-Anne. Georges Dumas a laissé dans l'esprit de tous ceux qui l'ont connu le souvenir d'un maître plein de prestige, adoré des étudiants, spirituel, savant, érudit, lettré, fort accueillant.

Il me donna plus d'un conseil. Je me rappelle encore qu'un dimanche, en revenant de Sainte-Anne jusqu'à la rue Garancière où il habitait, il me pressa de me présenter à la session de juillet, au lieu d'attendre celle d'octobre, comme j'en avais l'intention.

— On ne sait jamais, disait-il, ce qui peut arriver. Les examens sont des choses qu'il faut mettre le plus tôt possible derrière soi.

— Mais, mon cher maître, répondis-je, je ne suis pas prêt. Mon métier m'empêche de faire mes études comme je le voudrais. Et puis, il ne peut rien arriver d'extraordinaire, d'ici octobre!

Il arriva tout simplement la guerre. Dès le 26 juillet, je fus appelé comme sursitaire d'une période d'instruction de vingt-huit jours. Je me rendis à Toul, ainsi que beaucoup de Montmartrois. A cette date, je ne croyais pas encore le conflit possible, en dépit d'une sorte d'aveuglante évidence. Mais quoi! j'avais vingt-cinq ans. Je ne m'intéressais, dans la vie, qu'à mon métier et à mes études. Je n'étais pas du tout au courant de la politique européenne. Et je répétais, avec une conviction qui faisait impression sur mes camarades, le *slogan* de Poincaré : « La mobilisation n'est pas la guerre. »

Les premiers jours de mon arrivée, je m'amusai comme

un gosse. Un peu trop de gaieté, même. Cela faillit me valoir une peine disciplinaire, la nuit du 2 au 3 août. Une sorte de psychose endémique régnait alors sur le pays. On voyait partout des espions. Et le soir, chaque étoile devenait, dans l'imagination des gens inquiets, la lumière d'un Zeppelin. J'étais sergent. Je commandais le poste de garde près d'un hangar à dirigeable. Un minuscule lieutenant de réserve, arrivé le matin même, avait voulu demeurer avec nous, pour se « tenir prêt » en cas d'alerte. Or, l'une des sentinelles vint lui parler pendant que nous dormions. Aussitôt, il nous éveilla bruyamment, avec de grands éclats de voix. Tous les clichés militaires revenaient pêle-mêle dans son esprit troublé. « A la garde! Aux armes! Sentinelles, prenez garde à vous!... » Ce fut un moment d'intense panique. Mes douze hommes bouclèrent fiévreusement leur sac, prirent leur fusil chargé sous le bras droit, comme d'intrépides chasseurs, et s'en furent en file indienne (pourquoi?), le lieutenant en tête, son revolver à la main. Quant à moi, je les regardai d'abord avec stupeur. Mais quand je les vis, marchant sur la pointe des pieds, faisant avec leur main libre des gestes impérieux pour inviter au silence une assistance imaginaire, tandis qu'ils continuaient à crier à plein gosier : « A la garde! Alerte! », je n'y tins plus. Je m'écroulai le dos au mur, ne pouvant boucler mon sac, tant je riais. Je riais à ce point que, malgré les braillards, le petit lieutenant m'entendit. Il vint sur moi, terrible, agitant son revolver comme s'il eût voulu me tuer. Rien n'y fit. Aucune menace, même une menace de mort, n'eût pu m'empêcher de rire. J'en pleurais. J'en étais malade. Je ne pouvais répondre au lieutenant, ni même me redresser devant lui dans une attitude correcte. Les douze figurants s'étaient arrêtés, une main en l'air, un pied levé, ne sachant trop ce qu'ils devaient faire depuis que l'officier les avait quittés. Quand je réussis à reprendre le souffle, mon lieutenant, un peu calmé lui-même, voulut bien me fournir une excuse que je n'eusse pas inventée sans doute :

— C'est nerveux, dit-il. C'est un rire nerveux. Vous

êtes trop impressionnable, mon ami. Il faut garder son sang-froid, voyez-vous, tout son sang-froid, surtout lorsque l'on est gradé, sergent!

— Au fait, ajouta-t-il en se tournant vers la sentinelle, que me racontez-vous? Où est-il, *votre* Zeppelin? Je n'entends aucun bruit de moteur.

Le soldat, qui avait perdu de son assurance, ne savait plus bien. Il montrait le ciel, criblé d'étoiles, d'un doigt hésitant. Tous les nez se levèrent dans la nuit calme. Certains malins aperçurent des lumières mobiles au-dessus de nous. Puis, il fallut bien se rendre à l'évidence. Rien ne légitimait tout cet émoi. Nous allâmes à nouveau nous étendre sur la paille.

Moins d'une heure après, un coup de feu retentit. Puis un second. Cette fois, c'était sérieux. Nous accourûmes avec une lanterne. Nous trouvâmes à quelque distance notre camarade Picart-Lafage, très agité, le fusil encore en joue. Il tremblait de tous ses membres. Il avait entendu, nous dit-il, des bruits de pas dans les roseaux de la Moselle, non loin du hangar. Il avait fait les sommations d'usage, puis tiré, au jugé. Nous écoutâmes. Une sorte de râle puissant s'élevait d'entre les roseaux, parmi les vapeurs livides flottant sur la rivière. Le lieutenant, ayant repris son revolver au poing, suivi de deux hommes courageux, dont l'un portait une lanterne, s'approcha de la berge. Il cherchait à deviner, dans le brouillard, d'où partaient les gémissements.

— Rendez-vous! cria-t-il. Allons, rendez-vous! Vous voyez bien que vous êtes pris!

Un souffle de plus en plus précipité fut la seule réponse perceptible. Picart-Lafage, compositeur de musique religieuse et organiste à Saint-Sulpice, homme doux et timide à l'ordinaire, montra dans cette circonstance une âme de héros. S'étant avancé de trois pas, il écarta respectueusement l'officier, épaula de nouveau son Lebel et fit feu, en homme qui devine où se tient l'adversaire. Le halètement cessa. Des recherches s'organisèrent aussitôt pour trouver le cadavre de l'espion. Ce fut très long.

Enfin, au petit jour, mes hommes dégagèrent des hautes herbes de la berge une vache morte, déjà rigide.

Picart-Lafage fut inconsolable. Non point d'avoir fusillé l'innocent ruminant, mais à cause du ridicule qui s'attachait à cet exploit. Son humiliation s'aggravait du contraste avec sa griserie récente. Ne croyait-il pas, tout à l'heure, avoir rejoint dans les fastes de l'Histoire les ombres légendaires de La Tour d'Auvergne, de Barat ou de Bobillot? Notre petit lieutenant montra de l'humeur. Il invectiva contre l'organiste, qu'il compara sans mansuétude à l'astre des nuits dont l'éclat pâlissait dans le ciel matinal.

Vaincu par les émotions de la nuit, je reposais le lendemain dans ma chambre quand on vint me montrer une circulaire demandant des volontaires pour l'aviation. Je m'inscrivis aussitôt. Contre toute vraisemblance, on m'annonça, trois jours après, que je devais rejoindre sans tarder, à Chatou, le dépôt de mon Corps, d'où je devais être ensuite acheminé vers le camp d'Avaur. Ma joie fut grande de revoir Paris, en passant. Je montai place du Tertre. Comme c'était désert!... Rue des Saules, Frédé dormait sur le seuil du Lapin Agile, les coudes sur la table. Son mouchoir rouge de brigand d'opérette, noué autour de sa tête, avait glissé sur son œil gauche. Je partis sans l'éveiller.

Je gagnai Chatou. Le dépôt siégeait dans un immense bâtiment, où s'entassaient quelque cinq cents hommes. Le premier que j'aperçus était mon ami Jean Bourdon.

— Ah! me dit-il, tu arrives à pic. Je sais que tu as de vagues notions médicales. Or, croirais-tu qu'ici, nous n'avons pas encore de major? Il y a des malades. Et Versailles nous les renvoie, faute de place. Je vais parler de toi au capitaine Vial, dont je suis secrétaire. Il va être heureux de pouvoir faire quelque chose pour ses hommes, en attendant mieux.

Le capitaine Vial, réserviste comme nous, était un homme simple et de décision prompte. Il me pria d'organiser sur-le-champ une infirmerie de fortune, dût-il payer de sa poche les médicaments indispensables. Il m'assura,

pour répondre à mes timides protestations, que mes fonctions auraient un caractère tout provisoire. Un médecin à trois galons était désigné pour le dépôt et devait arriver d'un moment à l'autre.

Muni d'un brassard de la croix-rouge, d'un laissez-passer permanent entre Chatou, Versailles et Paris, je me procurai sans peine tout ce qui m'était nécessaire. J'organisai l'infirmerie demandée. Au fond, sans me l'avouer, j'avais plaisir à *jouer* une fois de plus au médecin. Je soignai les malades. J'envoyai à Versailles les plus gravement atteints. L'hôpital, maintenant, ne les refusait jamais, puisqu'on ne les lui expédiait plus par pleines voitures et sans discrimination.

Un jour, au moment où tout allait pour le mieux, parut le médecin-major qui nous était depuis si longtemps annoncé. Il ressemblait à Rodenbach, tel que nous l'a peint Lévy-Dhurmer. Oui, imaginez Rodenbach, coiffé d'un képi très *1900,* à longue visière et à larges plis tourmentés tombant en cascade de l'arrière vers l'avant. Le docteur Beaufret était, dans le civil, médecin-accoucheur. Mais il ne se souciait que de musique. Il entra dans l'infirmerie, précédant le capitaine Vial, qui entreprit de me présenter à lui en des termes trop élogieux. Mais Beaufret me regardait sans me voir. Je crois bien qu'il fredonnait un fragment de *Pelléas...* Il demanda au capitaine, en faisant un visible effort pour s'adapter à ces ridicules contingences :

— Alors, Monsieur, qu'attendez-vous de moi? A quelle heure faut-il venir ici, pour les consultations? Devrai-je y venir chaque jour, ou seulement quand vous me ferez demander?

— Mon Dieu, répondit le capitaine Vial, visiblement agacé, maintenant que vous voici enfin parmi nous, docteur, vous arrangerez au mieux votre service. Le sergent va pouvoir s'en aller dans l'aviation, comme il en a manifesté le désir. Il vous présentera les quatre infirmiers...

— Ah! mais, permettez! s'écria Beaufret, brusquement inquiet. Qui me remplacera, quand je ne serai pas là? Et... s'il arrive quelque chose d'imprévu? Je ne puis rester

sans cesse sur le qui-vive, et accourir ici pour n'importe quelle broutille. J'ai loué à Saint-Germain une villa. J'y ai même fait transporter mon piano. Mme Beaufret y est installée... Vous me ferez même grand plaisir, capitaine, en venant nous voir là-bas. C'est tout près du Pavillon Henri IV...

Et l'accoucheur-musicien agitait ses belles mains comme si, d'avoir évoqué le nom d'un illustre roi de France, constituait un argument décisif. Il ajouta :

— Le sergent, ici, me paraît indispensable. (Il me découvrait soudain et me souriait presque tendrement.) Lui seul, je crois, pourra distinguer les cas où ma présence sera vraiment indispensable. Il n'aura qu'à m'appeler par téléphone.

Le capitaine Vial nous regardait. Il devina ma contrariété. Il s'apprêtait à répondre assez sèchement, je crois, quand un fox-terrier blanc fit irruption dans la salle, jappant sans arrêt et faisant, toutes les trois secondes, le simulacre d'un pissement discret.

Vial, les infirmiers et moi-même joignîmes soudain les talons et rectifiâmes la position. Tandis que Beaufret nous considérait avec une molle surprise, Durcy, le chef de bataillon, parut. C'était un petit homme tout rond, qui semblait rouler plutôt que marcher. Pour être sûr de ne point prêter *involontairement* à rire, il affectait de ne pas se prendre au sérieux, bouffonnait, faisait le plaisant de caserne. Ou bien alors, brusquement, si les circonstances lui paraissaient l'exiger, il s'efforçait à devenir terrible, hérissant ses petites moustaches courtes, relevant ses babines sur des crocs assez blancs. Sa ressemblance avec un bouledogue en colère était alors frappante; et il réussissait à terroriser le malheureux subordonné qu'il avait pris à partie.

Durcy entra donc dans l'infirmerie, avec de petits rires, des sortes d'aboiements qui se confondaient avec ceux de son chien.

— Bonjour, Vial! dit-il. Bonjour, Docteur! Comment va? En somme, en somme (c'était une locution qu'il répétait sans cesse), vous voici tout de même en contact avec

votre service. Ce n'est pas trop tôt! Nous nous sommes vus ces jours derniers, à Versailles et chez vous, à Saint-Germain; mais je ne suis pas fâché de vous rencontrer ici. Au moins, les hommes verront qu'il y a un médecin-major : c'est plus régulier! Avez-vous quelque chose à me demander? Tout va-t-il comme vous voulez?

— Hélas! mon commandant, répondit le docteur Beaufret d'une voix suave, je crains d'être exagérément absorbé par mes fonctions. Je ne sais même si je pourrai continuer à résider à Saint-Germain, dans cette villa que vous avez bien voulu honorer hier de votre présence! C'est bien fâcheux! M. le capitaine Vial me disait à l'instant que je devrai m'occuper de tout par moi-même et me priver du concours de votre sergent réserviste qui connaît déjà cette infirmerie pour l'avoir organisée, avec, d'ailleurs, beaucoup de compétence...

— Bon, répliqua Durcy. Pourquoi vous en *priver*, comme vous dites? Vous n'avez qu'à le garder ici. S'il vous est utile, je vous le *donne!*

— Permettez, mon commandant! crut devoir dire le capitaine Vial. J'ai promis à ce sous-officier de lui rendre sa liberté dès l'arrivée du docteur. Il doit partir au camp d'Avaur. Il a été désigné, vous le savez, et c'est vous-même, mon commandant, qui avez obtenu de l'autorité compétente qu'il reste ici quelque temps encore.

— Je m'en fous! hurla Durcy, soudain hérissé. Je suis maître à bord, nom de Dieu! Je nomme ce sergent *Faisant-Fonctions-de-Médecin-Auxiliaire-Adjoint-au-Médecin-Major-du-Dépôt!* Vous savez peut-être, en somme, en somme, Vial, ce que c'est qu'un *Faisant-Fonctions?* Ou alors, vous ne connaissez rien au métier militaire!... Quant à vous, continua-t-il en s'adressant à moi, tâchez de marcher droit, et de ne pas faire le malin! Sans quoi, je vous fais casser, moi, foutre en prison, moi, fusiller, moi, en somme! Vous êtes ici à mes ordres, et aux ordres du docteur Beaufret. Vous avez quatre infirmiers à votre disposition. Avec tout ce monde-là, vous devez pouvoir vous en tirer. Ce n'est pas difficile : ceux qui sont vraiment malades, nous les expédions à l'hôpital, comme

vous l'avez fait jusqu'ici. Le docteur signera la feuille d'admission que vous lui enverrez par le planton cycliste. Les autres, tous des fricoteurs, des salauds, des alcooliques. Vous leur foutez des purges et de la prison. Ça les dressera en somme, en somme! Quant au docteur Beaufret, je désire, vous entendez, Vial, qu'on lui foute la paix. C'est un accoucheur! Il n'a rien à faire ici! Sauf pour les revues, naturellement, quand le colonel viendra nous inspecter. Dans ce cas-là, je ferai prévenir le docteur. En attendant, il se promènera avec moi, à Versailles, et ailleurs. Car je m'embête, moi. Toute mon organisation du temps de paix a été chambardée, à Versailles. Je n'ai même plus personne pour faire ma partie, à la Brasserie!

« Encore un mot, sergent. Je vous *donne,* vous entendez, je vous *donne* un nouvel infirmier. Vous m'en rendrez un autre à la place pour être l'ordonnance du docteur Beaufret... L'ordonnance du docteur, ça ne vous fait pas rigoler, Vial? Alors, vous ne comprenez aucune plaisanterie. Bon. En somme, où en étais-je? Voilà; ce nouvel infirmier que je vous *donne,* sergent, il a l'air d'un c... Et je m'y connais! Il m'a été recommandé. Il est professeur de mathématiques dans je ne sais quelle Faculté. Vous verrez ce que vous pourrez en faire. Il est totalement idiot. Je l'ai vu hier qui balayait le bureau. Il n'est même pas foutu de faire des huit en arrosant le plancher. Un mathématicien qui ne sait pas faire des huit! C'est crevant! Rip, mon chien, saurait mieux que lui. A propos, est-ce qu'on peut, docteur, soigner un chien qui a un rétrécissement? Le mien, depuis quelque temps, en somme, ne peut plus pisser qu'en courant... »

Après cet étonnant discours, Durcy s'en alla, suivi du docteur et de Rip, dont l'urètre continuait de fuir comme un robinet mal fermé.

A dater de ce jour-là, je dus jouer, à mon corps défendant, le rôle ridicule du *médecin malgré lui.* Tout se passait, d'ailleurs, sans trop de difficultés, sauf de minimes incidents qu'il serait oiseux de vous rapporter.

Mes quatre infirmiers étaient fort inégaux, et parfois

plus dangereux qu'utiles. Le professeur de mathématiques, n'en parlons pas. Assez âgé, demi-aveugle, engagé pour la durée de la guerre, il ne pouvait m'être d'aucun secours. Le commandant Durcy avait raison. Je dus en convenir. Rien à tirer de ce savant. Je lui confiai un jour une pile de carnets matricules à compter. Il les compta deux fois, ne trouva pas le même nombre et prétendit s'en tirer ensuite par un calcul des probabilités. Je dus les passer au cultivateur Isidore Ledru, qui découvrit enfin le chiffre exact. Un troisième infirmier était violoniste. Dans le civil, vêtu d'une veste à brandebourgs, il tenait l'emploi de premier violon dans un orchestre tzigane, au Café de la Paix. Il se nommait Arnaldo. Très fantaisiste, comme infirmier, il n'excellait qu'à poser des ventouses, en séries. Il faisait aligner les malades, dos découvert, allumait une cigarette à son tampon d'alcool enflammé, passait ensuite rapidement la flamme dans chaque ventouse que lui tendait le quatrième infirmier, Dunan, ténor au Grand Théâtre de Lille. Dunan chantonnait, Arnaldo fumait en fermant un œil; et pourtant, à une cadence vertigineuse, les ventouses se posaient avec un bruit de succion sur le dos frémissant des malades. Quand ils arrivaient tous deux au dernier patient, ils attendaient quelques minutes, en bavardant, puis retournaient au premier de la rangée, enlevaient tous les petits globes de verre, un à un, et les passaient à Ledru, plus modestement chargé de les laver. Après quoi, ils n'étaient pas loin de considérer comme terminée leur tâche quotidienne. Ledru, le cultivateur, était aussi bête qu'il était dévoué. Imprudemment désigné, un jour, pour faire gargariser quelques bonshommes, il avait mis dans leur *quart* d'étain un gros comprimé de permanganate avec un peu d'eau. Il prétendait le leur faire avaler. Heureusement, les malades marquaient de l'hésitation et de la répugnance. J'arrivai à temps pour prévenir un grave accident. Une autre fois, le mathématicien faillit, lui aussi, déclencher un drame. J'avais fait établir un bulletin pour envoyer à Versailles aux fins d'opération d'appendicite un brave type qui, la visite à peine terminée,

s'en fut laver son linge au lavoir, en attendant la voiture qui devait l'emmener. Dans la même séance, j'avais mis de côté « en observation » un *cas* assez curieux : un malade qui faisait de l'orchite et présentait de l'ectopie testiculaire droite. Vous devinez ce qui se produisit... Le mathématicien Riss, quand l'ambulance arriva, en mon absence, ne put trouver l'*appendicite*. Mais apercevant, dans un lit, l'*ectopie* qui gémissait en se tenant le côté droit, il pensa qu'il y avait une erreur sur le nom. Il rédigea froidement un nouveau bulletin d'admission, le fit signer par mon tzigane qui imitait à s'y méprendre la signature de Beaufret. Et l'ambulance emmena *mon* ectopie avec un diagnostic d'appendicite! J'eus bien du mal à rétablir les choses dans leur ordre normal. Les deux opérations eurent lieu le surlendemain, à la satisfaction générale. Mais j'avais eu chaud!

Entre temps, j'avais renouvelé trois fois ma demande écrite pour partir au front. Je n'y gagnai que les injures du commandant, et ses menaces burlesques.

Puis, l'avance ennemie contraignit le dépôt à se transporter dans un petit village du Berry, nommé Saint-Martin, situé à quelques lieues de Bourges. Je me rendais souvent à l'hôpital de cette ville. Accrédité auprès du médecin-chef, ami d'enfance de Beaufret, je suivais presque quotidiennement la visite. Je me liai d'amitié avec le docteur Brière. On l'appelait « Docteur ». Mais c'était en réalité un vieil étudiant qui n'avait jamais pu terminer sa médecine, et qui, doté de solides rentes, passait, avant guerre, ses jours et ses soirs dans les brasseries du Quartier Latin. Or, le « docteur » Brière s'était fait, à l'hôpital de Bourges, une spécialité macabre : celle des autopsies. De l'aube à la nuit, dans un local affreux, il disséquait, autopsiait sans arrêt. C'était devenu pour lui une vocation irrésistible et désintéressée, une manie, une passion. Il disséquait comme d'autres jouent à la manille.

Il m'accueillit sans joie, mais sans défiance. Pourtant, il fut presque cordial à mon égard, depuis le jour où je lui amenai quatre autopsies à faire : quatre victimes d'un

accident stupide. Deux camions chargés de soldats avaient imaginé une course de vitesse sur la route de Saint-Martin à Bourges. La ridelle d'un camion avait cédé. Des hommes avaient été projetés sur la route. Quatre d'entre eux étaient morts sur le coup. D'où *rapports* nécessaires. *Autopsie.* (Pourquoi? Il était trop évident que les malheureux n'étaient pas morts simplement de saisissement!) Brière, promu à la dignité de médecin légiste, m'en sut gré, comme si, vraiment, j'avais immolé moi-même ces victimes pour lui être agréable. Il m'*invita,* souvent, à partager sa sinistre besogne, m'initia au maniement des scalpels, des gouges, des scies...



Mais j'ai hâte de vous conter ce qu'il advint après le retour à Chatou de la compagnie de dépôt. J'avais renouvelé, sans même obtenir de réponse, mon éternelle demande pour partir au front. J'étais à bout de patience. Je pensais naïvement que la guerre allait finir, *sans moi!*

Vers le 15 février de 1915, je passais avec ennui la visite des nouvelles recrues et des soldats venus d'autres armes. Le commandant Durcy assistait à la cérémonie. Tandis que mon tzigane inscrivait d'une belle écriture moulée, sur un immense registre, les noms, prénoms, âge, taille, poids (pour ces deux derniers points, le professeur Riss avait été préposé au service de la toise et de la bascule), le commandant se livrait à mille facéties, s'amusait à terroriser les jeunes hommes nus et intimidés. Sans aucune vraisemblance, il les déclara tous alcooliques. « De quel pays êtes-vous? » demandait-il à brûle-pourpoint à chacun d'eux. Et, selon les lieux d'origine, il s'écriait : « Parisien! Ah! mon gaillard, absinthe, mominette. Alcoolique!... Normand? Ha! Ha! Calvados! Alcoolique!... » Et ainsi de suite. Et lorsque le malheureux protestait, Durcy l'accablait de sa science :

— Vous avez des cauchemars. Mais oui, c'est sûr. Vous rêvez parfois des choses épouvantables. Et puis vous avez des crampes dans les mollets. J'en suis sûr. Enfin, tenez : tendez votre main devant vous, doigts écartés. Vous trem-

blez. Vous tremblez, en somme, mon bonhomme. Alcoolique, je vous dis, tous alcooliques...

Et brusquement, comme découragé, il s'en alla, en sifflant son chien. C'est à ce moment précis que je vis devant moi Claude Duparc. Tout jeune caporal, il venait de l'infanterie. Parisien, d'allure sportive, l'œil vif, le visage fin, il se présentait avec beaucoup d'aisance, en dépit de sa nudité. Inscrivant toutes les indications sur l'âge, le poids, la taille, le tzigane Arnaldo demanda d'une voix lasse :

— Profession?

— Etudiant en médecine.

Je sursautai :

— Combien d'inscriptions? demandai-je.

— Douze inscriptions.

— Rhabillez-vous, lui dis-je. C'est le ciel qui vous envoie.

Claude Duparc me regardait sans comprendre, vaguement inquiet de mon allégresse subite, dont il ne pouvait deviner les motifs. Quelques hommes restaient seulement à examiner et à inscrire. Le tout fut expédié à une vitesse ahurissante, comme dans ces films où, par artifice, on accélère les mouvements des personnages. Les noms, les âges, les professions, tout cela défilait vertigineusement. Arnaldo y mettait volontiers du sien, content d'avoir fini plus vite ce qu'il appelait sa « journée ». Au grand regret du professeur Riss, les poids n'étaient plus obtenus que par une rapide estimation de ce que les bouchers appellent « la viande sur pied ». Les « particularités » étaient annoncées sans même regarder le sujet. Le « tempérament » aussi. En face des rubriques, Arnaldo écrivait, en se dictant à lui-même, comme en proie à quelque inspiration : Varicocèle gauche, tempérament nerveux-sanguin...

— Vous croyez? balbutiait Riss, épris d'exactitude.

— Fous-nous la paix! répondit Arnaldo. Ça n'a aucune importance! Tout le monde a plus ou moins une varicocèle gauche. Je commence à le savoir! Quant au *tempérament*, laisse-moi rigoler. C'est une blague qui doit

remonter au moins à Charles le Simple! Je mets n'importe quoi, et ça a toujours l'air d'être fait sur mesure!

Le dernier homme parti, avec son pantalon sur le bras, je me précipitai au bureau de la Compagnie. Le commandant, par bonheur, y était encore.

— Qu'y a-t-il sergent? Vous avez la gueule à l'envers. Vous êtes essoufflé, pâle... Ça ne va pas?

— Au contraire, mon commandant. Vous m'avez toujours dit, n'est-ce pas, que si je trouvais un remplaçant qualifié, vous me laisseriez partir?

— Et alors, en somme, ce remplaçant, vous l'avez sous la main?

— Oui, mon commandant. Un étudiant en médecine. Douze inscriptions. Il vient de l'infanterie. Il est caporal. Il devrait même, logiquement, avoir le rang de médecin-auxiliaire.

— Alors, c'est différent. Nous allons voir.

Il était de bonne humeur. Il monta de lui-même à l'infirmerie, où le caporal Duparc attendait mes ordres. Le commandant lui expliqua ce qui était décidé. Duparc essaya de protester, mais il ne réussit qu'à déclencher une belle colère du « bouledogue ». Il fut menacé de se voir dégrader, emprisonner, fusiller... C'était bien son tour! Bon gré, mal gré, il dut céder.

Après le départ du commandant, il semblait atterré. Je dus le consoler, lui remontrer que le métier n'était pas tellement pénible. Mais il demeurait fort abattu.

— Ecoutez, sergent, me dit-il, j'ai un père qui est un homme singulier et inflexible. Il exige, vous entendez, il exige que j'aille au front, pour y combattre. Il ne veut pas que je m'embusque, comme il le dit, dans les ambulances ou dans les hôpitaux. Je le connais. Rien ne pourra le faire renoncer à cette idée. C'est à cause de lui, déjà, que j'ai dû quitter mon ancien corps pour venir ici. Il a appris que j'exerçais là-bas les fonctions de médecin-auxiliaire. Il a des relations. Il m'a fait « vider ». Ça va recommencer ici.

— Peu importe, répondis-je. L'essentiel est que je parte. Ensuite, si vous-même êtes envoyé ailleurs, le

dépôt se débrouillera pour trouver quelqu'un. Le médecin-major en sera quitte pour passer la visite lui-même.

Claude Duparc réfléchissait. Il lui vint, soudain, pour la première fois depuis notre entretien, quelque chose comme un sourire :

— Dites-moi, si vous partez, sergent, ne pourriez-vous pas, de l'escadrille où vous serez, vous charger de réexpédier à mon père des lettres que je lui écrirai? Je vous les enverrai sous double enveloppe. Quant aux lettres qu'il m'écrira là-bas, une simple entente avec le vaguemestre, et on vous les remettra, puis vous me les ferez parvenir... De la sorte, il me croira aux armées. Je serai désormais à l'abri de toute algarade... Voulez-vous?

Je ne goûtais guère cette supercherie. Mais, dans ma joie de quitter le dépôt, j'aurais promis n'importe quoi!

Duparc, rasséréné, n'éleva plus aucune objection. Chose curieuse, il paraissait même très satisfait de la tournure que prenaient les événements.

Le soir, nous vîmes entrer le capitaine Vial.

— Je suis heureux, sergent, me dit-il, de vous annoncer que la décision vous concernant vient d'être arrêtée. Le commandant désire seulement que vous mettiez votre successeur au courant pour toute la partie administrative du service. Dans trois semaines, le 1er mars au matin, exactement, vous partirez au camp d'Avaur, comme élève observateur. Ultérieurement, vous serez, après la fin d'un court stage, envoyé sur une escadrille du front. J'ajoute que je vous approuve de ne pas vouloir, à votre âge, demeurer à l'arrière. Permettez-moi de vous serrer la main, mon cher.

« Quant à vous, caporal, dit-il en se tournant vers Duparc, je m'étonne qu'ayant douze inscriptions, vous portiez encore ce simple uniforme plutôt que celui de médecin-auxiliaire. De nouvelles dispositions réglementaires vous le permettent. Je vais m'en occuper.

Claude Duparc se montra gêné. Je le supposai honteux d'avoir un père aussi implacable. Il recommença, pour le capitaine, le récit qu'il venait de me faire.

— Vous me dites là une chose étonnante, répondit

Vial, et que je n'aurais pas cru possible. Que Monsieur votre père soit un patriote ombrageux, je l'admets. Toutefois, il devrait comprendre que vous pouvez servir tout aussi bien votre pays en soignant des soldats qu'en combattant l'ennemi. S'il vient se plaindre, je me charge de le convaincre. Et je prendrai tout sur moi, soyez tranquille.

— Tu sais, dis-je à Duparc, quand le capitaine nous eut quittés (j'éprouvai le besoin de le tutoyer, car je me sentis gagné par une sympathie soudaine); tu sais, pendant les trois semaines que j'ai encore à passer ici, ce n'est pas toi qui seras sous mes ordres. En réalité, je suis ton subordonné puisque je n'ai pas même un P. C. N., tandis que toi, moralement, tu es déjà médecin — ou presque. C'est toi qui passeras la visite. Je m'instruirai en te regardant faire. Je ne saurais admettre qu'il en soit autrement.

— Pas du tout, dit l'étudiant. Il me vient une idée amusante. Tu examineras les malades devant moi. Et ensuite, je te dirai confidentiellement ce que je pense de ton diagnostic et de tes prescriptions. Je ne veux pas, devant les hommes, sembler te reléguer au second plan.

J'appréciai la délicatesse et les scrupules de mon nouvel ami. Et les choses se passèrent comme il l'avait décidé. Jamais je ne m'étais autant appliqué. Les visites quotidiennes durèrent plus longtemps que naguère. Duparc reprenait certains malades après moi, les auscultait à son tour; puis il me félicitait du regard. Maintes fois, il m'adressa des éloges auxquels je fus extrêmement sensible.

— C'est étonnant, disait-il. Tu as un diagnostic très sûr. Impossible de te prendre en faute. Ah! quel dommage que tu n'aies pu faire de véritables études médicales! Doué comme tu l'es, tu serais devenu — qui sait? — peut-être une des gloires de la science française!

— Tu exagères! répondais-je en rougissant.

— Non, je t'assure, c'est prodigieux.

Chaque jour, je passais donc un petit « examen », sous l'œil bienveillant de Claude Duparc. Je faisais de grands

progrès. Je me souviens avec fierté qu'une fois, penché sur un malade, je diagnostiquai un rhumatisme de l'aorte. Après vérification, mon jeune maître manifesta un réel enthousiasme. Il signala ma prouesse au docteur Beaufret, qui venait parfois signer des pièces et qui voulut bien, tout en chantonnant, me féliciter par un beau regard tendre et un geste aimable de sa dextre baguée.

Le temps me parut trop court, qui me séparait de mon départ.



Je quittai Chatou, encore enivré de ces succès professionnels qui devaient être, hélas, sans lendemain.

Ce que fut la guerre pour moi, ce n'est point ici le lieu d'en parler. Sachez seulement que je renvoyai fidèlement à M. Duparc les lettres que son fils lui destinait, et inversement.

Trois mois se passèrent. Les lettres du fils devinrent moins fréquentes. Cela ne m'étonnait qu'à demi. Je savais Claude assez nonchalant. Je n'ignorais pas, non plus, qu'il avait à Paris quelques liaisons féminines fort absorbantes.

En revanche, les lettres du père devinrent presque quotidiennes. Puis, soudain, je ne reçus plus rien.

J'écrivis à Claude.

Pas de réponse.

Intrigué, je demandai des nouvelles à des amis communs. Et voici ce que j'appris, d'abord par quelques lettres de camarades, puis au cours d'une visite à Chatou, dès ma première permission de détente.

Un jour, un homme à cheveux blancs, fort distingué, officier de la Légion d'honneur, remit sa carte au bureau de la Compagnie de dépôt, demandant à parler au capitaine Vial. C'était M. Duparc.

— Excusez-moi, Capitaine, dit-il après s'être présenté, vous voyez devant vous un père bien malheureux, bien inquiet. Mon fils, qui est observateur d'aviation, dans une escadrille du front, ne m'écrit plus depuis environ trois semaines. Mes lettres demeurent sans réponse. J'ai

pensé que, peut-être, au dépôt, j'aurais des précisions, au cas où il serait arrivé quelque chose à Claude.

— Pardon, Monsieur, s'étonna le capitaine Vial, ne me dites-vous point que votre fils se nomme Claude, Claude Duparc?

— Exactement, Capitaine : Claude Duparc.

— Mais, Monsieur, votre fils est ici. Ne le saviez-vous pas? Il est à l'infirmerie, naturellement.

— Mon Dieu! s'exclama le pauvre père, soudain blêmissant. Ne me cachez rien! Il est blessé, n'est-ce pas? Grièvement, peut-être? Mais pourquoi est-il ici? Pourquoi pas à l'hôpital? Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu? Il n'est pas mort, dites? Il n'est pas mort? Ce serait trop horrible! Voyons, je ne sais plus ce que je dis!

— Calmez-vous, Monsieur, et laissez-moi vous répondre. Votre fils est ici, à l'infirmerie, où il remplit les fonctions de médecin-auxiliaire!

— Alors, Capitaine, il doit y avoir erreur. Un homonyme. Voyons, il s'agit bien de Claude Duparc, Duparc Claude?

— Hé oui! Duparc Claude, Claude Duparc. D'ailleurs, tenez, je vais l'envoyer chercher par un planton.

Un instant après, le caporal descendit, sanglé dans sa blouse blanche. Il fut tout interdit de se trouver en présence de son père. Je vous laisse à penser de quels reproches celui-ci l'accabla. Puis il conclut :

— Petit misérable! Nous avoir fait ça, à ta mère et à moi! Je ne te connais plus. Adieu! Va-t'en. Je veux parler encore à ton capitaine.

— Mais, papa, laisse-moi t'expliquer...

— Non. Va-t'en!

Et Claude Duparc s'en fut, avec un geste découragé.

Le capitaine, alors, se tourna vers le père :

— A vrai dire, Monsieur, ce qui arrive là est un peu de votre faute. Je n'excuse pas votre fils, croyez-le bien. Il vous a joué une comédie indigne. Mais avouez qu'il y a été poussé par votre intransigeance, par votre sévérité...

— Quelle intransigeance? Quelle sévérité? Permettez-

moi de vous dire, Capitaine, que je ne comprends rien à vos paroles.

— Voyons, Monsieur, ne jouons pas au plus fin! Pourquoi ne voulez-vous pas que votre fils exerce la médecine?

— Mais je comprends de moins en moins, Capitaine. Il n'est pas médecin. Déjà, tout à l'heure, quand vous avez fait allusion à cela, j'ai cru qu'il s'agissait d'un autre Duparc...

— Sans doute, cher Monsieur, il n'est pas docteur. Mais il a douze inscriptions... Et c'est moi-même qui ai insisté...

— Douze inscriptions, mon fils? Mais, Capitaine, il n'est pas même bachelier!

— Pas bachelier? Mais alors, il nous a menti?

— Hé oui, capitaine! Il vous a menti. Comme il m'a menti à moi-même en me racontant qu'il était observateur dans une escadrille. Ah! je suis bien à plaindre d'avoir un fils pareil! Sa mère l'a trop gâté, voyez-vous. Si vous saviez déjà tout ce qu'il nous a fait! Allons, adieu, Capitaine, je vais rassurer ma pauvre femme et lui faire partager ma colère contre ce chenapan. Excusez-moi de vous avoir si longtemps dérangé. Punissez-le, allez, il le mérite!

Quand M. Duparc fut parti, le capitaine Vial fit venir de nouveau le caporal.

— Hé bien, lui dit-il, vous savez ce que m'a appris Monsieur votre père? Ainsi, vous nous avez menti. Vous n'êtes pas étudiant en médecine?

— A quoi bon discuter, mon capitaine? répliqua tristement Duparc. Je vous l'avais bien dit, dès le premier jour, que mon père chercherait à me nuire, par tous les moyens...

— Allez-vous donc soutenir que vous avez douze inscriptions?

— Oui, mon capitaine. Mais je vous le répète, à quoi bon discuter? Vous croirez ce que vous a dit mon père, et vous ne me croirez pas.

— C'est bon, répliqua Vial. Vous pouvez disposer.

J'aviserai. Pourtant, un mot encore : où avez-vous fait vos études?

— Mais, à Paris, mon capitaine.

— Bien, merci. Retournez à l'infirmerie. Nous aurons une conversation ensemble dans quelques jours.

Naturellement, le capitaine écrivit aussitôt au secrétariat de la Faculté de Médecine de Paris. Claude Duparc y était inconnu. Le caporal, interrogé au sujet de cette réponse, ne se troubla pas pour si peu :

— Ah! les imbéciles! s'écria-t-il. Parce que j'ai commencé mes études à Montpellier, ils ne m'ont pas immatriculé à Paris. Presque tout le monde, là-dedans, est mobilisé. Les intérimaires ne savent rien trouver!

Mais l'histoire touchait à sa fin. A Montpellier, pas plus qu'à Paris, Claude Duparc ne figurait sur les registres. Alors, le capitaine Vial, le commandant Durcy, le docteur Beaufret tinrent conseil. Ils pensèrent sans doute qu'en punissant Duparc, en attirant l'attention sur son cas, ils risquaient, pour eux-mêmes, de graves ennuis. Ils avaient appris, entre temps, que même mésaventure était arrivée, dans l'infanterie, au chef de corps qui avait eu Claude Duparc sous ses ordres. Avec cette différence que cette fois le père n'en avait rien su. C'était un médecin qui avait démasqué Duparc. Là, pour éviter des ennuis, on s'en était tiré par une *mutation*. Il n'y avait qu'à suivre une voie aussi sage. Le caporal fut envoyé dans une compagnie du front, huit jours après. Sans avoir été puni. Sans même qu'on l'eût fait comparaître devant ses chefs.



En 1919, environ quatre ans après cette histoire, je n'avais pas encore été démobilisé. Je commandais un détachement, en Alsace. Je n'avais eu aucune nouvelle du mythomane Claude Duparc. Je savais seulement qu'il avait, en fin 1915, demandé et obtenu, lui aussi, d'aller dans l'aviation, comme observateur. Quelles *observations* fantaisistes il dut faire, j'aime mieux n'y point penser.

Où était-il maintenant? Les renseignements, à ce sujet, demeuraient contradictoires.

Un jour, je le croisai par hasard dans une rue de Strasbourg. Dès qu'il m'aperçut, il entra brusquement dans un café devant lequel il passait. Je n'eus pas la cruauté de le rejoindre et de provoquer une explication pénible. Pourtant, je m'informai discrètement, à l'Etat-Major, sur l'affectation du sous-lieutenant Duparc. On me répondit que, depuis 1917, il ne volait plus, mais exerçait, à la satisfaction de tous, les fonctions de médecin, sans vouloir en porter l'uniforme. Je ne songeai même pas à m'indigner...

Si j'apprenais demain que mon ancien « confrère » est établi dans quelque bonne ville de France, je ne marquerais aucune surprise et je n'imaginerais pas qu'il eût, après notre séparation, conquis des titres moins illusoires...

Le cas n'est point sans exemple!

Quant à moi, j'ai dit un éternel adieu à la médecine, depuis l'instant où je dus perdre tout espoir d'entrer, même tardivement, dans cette docte corporation.

Qu'est-ce qu'une grande vie? S'il faut en croire Alfred de Vigny, *c'est un rêve de jeunesse réalisé dans l'âge mûr.*

Je n'aurai point connu cette joie. Il faut en prendre mon parti, et songer à finir honorablement une médiocre existence. J'ai renoncé à bien des vanités. J'ai su même me guérir de la manie de soigner mes semblables. C'est décidé. Je ne jouerai plus jamais au médecin.

. . . .

Mais je puis devenir, à l'occasion, un excellent malade.

ALAIN SIRWY.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES POÈMES

O. V. de L. Milosz : *Dix-sept Poèmes*, « éditions de Mirages », Tunis. Pierre Jean Jouve : *Matière Céleste*, Gallimard. — Julien Vocance : *Le livre des Haï-Kaï*, Edgar Malfère.

En éditant **Dix-sept Poëmes de Milosz,** « les Cahiers de Barbarie » entendent rendre un juste hommage à un des poètes les plus curieux et les plus originaux de notre âge. Un *Florilège* avait été, déjà, plus nombreux, publié en 1929 par l'éditeur J.-O. Fourcade qui n'a point, hélas! comme la plupart des éditeurs qui, sincèrement, ont aimé la poésie et ont voulu la servir, tardé à être la victime de son dévouement. Il est juste, en passant, puisque s'en présente l'occasion, que je salue ce serviteur des Muses; je ne l'ai point connu personnellement, je n'ai jamais été en relations avec lui, mais je sais qu'il publiait des livres de poètes, parce qu'il leur trouvait du talent, et non point, comme certains autres, parce qu'ils lui apportaient de l'argent. On a beau faire, et même si l'on menait autour d'eux la plus tapageuse des publicités, les livres de vers ne se vendent pas; il est admirable que quelques éditeurs d'élite y attachent, de nos jours, et sachant l'infortune de leurs confrères, quelque soin encore. Tel le prestige mystérieux de notre art que, quand même et malgré le risque commercial, il s'impose aux meilleurs, aux plus lettrés, puis aux plus sensibles d'entre eux, fût-ce au détriment de leurs intérêts, et nous, les poètes, c'est bien le moins que nous leur en marquions un peu de reconnaissance.

Un seul des poèmes du présent recueil est inédit; les autres ont été choisis parmi les volumes de poésie de l'auteur, pu-

bliés de 1906 à 1927. Il en est que l'auteur a écrits dans son âge le plus jeune, où, déjà, sauf la persistance d'une préoccupation métaphysique, se trouvent, avec leur aspect de développement incantatoire, la plupart des grandes qualités, puissantes et mystérieuses, du poète. Voici le début du plus ancien, je pense, de ces poèmes :

Mes pensées sont à toi, reine Karomama du très vieux temps,
Enfant dolente aux jambes trop longues, aux mains si faibles
Karomama, fille de Thèbes,
Qui buvais du blé rouge et mangeais du blé blanc
Comme les justes, dans le soir des tamaris.
Petite reine Karomama du temps jadis...

Ne sent-on de ce début de poème sourdre une sorte très particulière, exotique, peut-être, à coup sûr enveloppante, séduction incantatoire au rappel insinué d'apparitions légendaires, comme figurées dans la pierre, assombrie par les siècles, par quelque sculpteur égyptien dont jamais le nom ne nous fut révélé? Il n'y a pas ici, comme chez maint poète d'origine étrangère, une ambiguïté due au fait que s'unit à l'étrangeté d'une inspiration de tradition plus ou moins ignorée de nous l'attirance d'une tentative de transcription dans les rythmes de notre idiome. Non. Ce qu'accomplit le poète Milosz, de race lithuanienne, mais fervent et universel connaisseur des littératures et du savoir de toutes les races, des civilisations actuelles et des plus immémoriales, c'est autre chose. C'est une fusion imaginée entre les exigences ou particularités que l'on considère propres à chacune, mais en respectant, quitte à innover où le besoin apparaît, les nécessités ou usages pratiqués dans la langue où l'œuvre prend corps : je me souviens des recherches premières, moins réussies sans doute, et sans doute moins conscientes, de Jean Moréas lorsqu'il écrivait *les Sylves*... Et je rencontre ici plus d'ampleur, moins de concession à des tours de romantisme factice, plus de vérité et de sentiment éternel. Moréas, en dépit qu'il en eût et de son éducation en partie germanique, restait à fond méditerranéen, et ressentait les songes des autres contrées comme extérieurs à sa pensée et des objets d'étude ou de curiosité. Milosz a de tout cela composé en lui l'amalgame le plus savant et ordonné.

C'est ce qui confère à son œuvre un caractère particulier de grandeur et d'universalité. Je ne m'attarde pas à le voir s'accroître dans les poèmes de l'âge mûr; j'en viens tout de suite au curieux essai réalisé dans le « *Psaume de l'Etoile du Matin inédit et composé dans les derniers jours de décembre 1936* selon les lois rythmiques de la poésie hébraïque des mizmor d'exaltation »; j'en citerai tout d'abord un passage, selon la disposition que lui donne le poète :

gardien du pâturage des lions caressé dans son sommeil
par les vipères Selah Voici les choses sont ce qu'elles sont buée
des cils feux de pluie au bord du toit dans le sac du semeur
poignée d'étoiles et tes roues qui entrent l'une dans l'autre
Iehezkeel les terribles spirales voici les choses sont
ce qu'elles sont profond profond est Cela devant celui qui
se prosterne ou se prosternera.

C'est, contrairement à ce que j'avance plus haut, une étonnante, une déconcertante transposition, au son de la harpe hébraïque, d'un psaume que n'ont point encore adultéré les Septante, en plaquant directement d'un équivalent français chaque tintement rauque ou adouci d'une syllabe originelle. Ceci est une exception dans l'œuvre haute de ce poète, et considérable et qui vaut, certes, qu'on la remarque. Traduction, cette fois, compréhensive, et presque, dirait-on, désespérée à cause de sa justesse même. Je ne pouvais ne pas la signaler, tout en regrettant de n'insister aussi bien sur la beauté mieux saisissable peut-être et aussi grande de la *Symphonie de Septembre,* ou des *Terrains Vagues* plus conformes à ce qui se dégage en général de la conception poétique, foncière, de O. V. de L. Milosz.

Souvent l'occasion m'a été offerte de présenter de Pierre-Jean Jouve un recueil soit inédit, soit repris, complété ou simplement réédité. Je ne sais si même dans aucun autre on rencontrera autant, si je puis dire, de sensibilité et d'humanité pénétrante que dans l'actuel : **Matière céleste.** Sans doute, j'y trouve parfois de la confusion par le désir qui est propre à l'auteur de trop exprimer en une effusion unique et de doter d'une signification générale ou doctrinale ce qu'il a ressenti ou ce qu'il se propose, au fond du cœur, à son usage, légitimement. Mais, à la lecture de morceaux ingénieux, véri-

diques et inclinant à la douceur, tels que celui-ci, par exemple :

Quel faible rempart nous sépare, ô mon âme...

ou celui qui débute par ces trois vers d'impression exaltée :

Qu'il fait beau
Sur ces plateaux de déserts et de charmilles
Dans la désolation blessée des antres verts!...

On oublie, en présence d'une telle, pure, simplicité d'accents sincères les vitupérations ou revendications, les superflues, un peu emphatiques et vaines attitudes de défi en vue des bassesses ou hontes des erreurs ou iniquités sociales. Non certes que je condamne ou blâme cette révolte de la conscience, mais le lyrisme est étranger à l'ostentation publique de cette révolte, ou, alors, il y faudrait une fougue vengeresse irrésistible qui n'est pas le fait, je le crains, de Pierre-Jean Jouve.

Quand parut le poème japonais que le premier en France importa et célébra M. Couchoud sons le nom de *haï-kaï* qui lui est demeuré, lorsque je lus les premiers *haï-kaï* publiés par des poètes d'ici, certes je fus intéressé par l'introduction de cette forme, sensible, vive, spirituelle, « transcription immédiate d'une illumination intérieure ». Voici que Julien Vocance, si Couchoud est bien son prophète, édite, après, nous enseigne-t-il, vingt années d'un long voyage dont se termine, le jour entrevu, « le tunnel », l'œuvre à laquelle il s'est voué. **le Livre des Haï-Kaï.** Je ne le dissimulerai point, j'éprouve une lourde, une lassante déconvenue à parcourir ces cent cinquante pages uniquement emplies de ces réussites brèves d'un moment, qui sont des signes, des indications, quand elles sont parfaites, singulièrement suggestives, j'en conviens, mais qui se peut flatter d'être parfait si longtemps, si souvent? L'auteur amoureux de son œuvre dit bien :

Mon joli
Haï-
Kaï,
Fin moineau des îles
Parfum des Kouriles,
Comprimé de Paradis.

Mais quelle fadeur à la longue, et un tel amoncellement de

comprimés, fussent-ils du Paradis, ce parfum éternellement « joli », qui ravit, qui grise à l'occasion; on se fatigue à n'en point humer d'autres, on en deviendrait presque injuste, car ce livre contient bien des magies alertes ou chatoyantes. Pas assez, assurément, pour que l'auteur, sans ridicule, se permette d'abhorrer, comme il dit,

> Abhorrer les plus grands magots.
> Tirer (au secret de son cœur)
> La barbe de Victor Hugo.

Mais de qui donc sont, parlant d'un rat qui n'est point de bibliothèque, ces vers datés de 1839 :

> Télégraphe de l'herbe fraîche,
> Ses deux pattes à chaque instant
> Jettent au ciel cette dépêche :
> Content !

Evidemment, ces vers sont imperturbablement rimés, et ils sont, grâce aux deux syllabes finales, un quatrain ; c'est dommage : à cela près, Victor Hugo, magot, dont la barbe est par vous tirée, eût pu passer pour l'inventeur, plus ancien que vous, du haï-kaï français. Vous l'êtes, ne le contestons point, mais sortirez-vous, je le souhaite, de votre « tunnel » ?

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Marcel Arland : *Les plus beaux de nos jours*, Gallimard. — Roger Vercel : *Sous le pied de l'archange*, Albin Michel. — Jacques Boulenger : *Crime à Charonne*, Gallimard. — Claude Morgan : *Liberté*, Flammarion. — Jean Fontenoy : *Cloud, le communiste à la page*, Grasset.

Dans son délicieux essai, *Savoir aimer*, qui est autant d'un troubadour que d'un moraliste, M. Abel Bonnard écrit que nos instants sont les revanches que nous prenons sur notre destin. Les semaines, les mois, les années passent, avec la rapidité des eaux d'un torrent; seuls, il est vrai, les instants ont l'éternité, lorsque — par chance — nous y enclosons l'infini. Mais on peut dire que le jour, l'heure, la minute — sinon la seconde — où nous avons fait tenir ce qui, pour nous, est doué de la signification la plus profonde, cesse d'être de l'être, et appartint au non-être... Aussi bien, un des personnages du nouveau livre de M. Marcel Arland, **Les plus beaux de nos**

jours, souhaite-t-il de mourir, est-il prêt à se laisser couler à pic dans le lac où il se baignait, une fois comblé par l'amitié de la plus ineffable des jouissances... A quoi aspirer encore, qui ne nous déçoive, après avoir épuisé l'essence même du bonheur — ou de la souffrance — celle-ci et celui-là se confondant au sein de l'absolu? Le créateur, avant la création, devait goûter dans sa plénitude cet état ineffable, extatique où s'harmonisent où se fondent les contraire. Métaphysique pure! Et l'on s'étonnera, peut-être, qu'elle ait une œuvre romanesque pour prétexte. Mais le propos de M. Marcel Arland était bien de nous inciter à des réflexions ou à des méditations transcendantes de la nature de celles auxquelles je viens de me livrer, quand il a écrit les nouvelles qui composent son livre. En dépit de leur réalisme, et qui est de caractère rustique, le plus souvent, ces nouvelles (j'allais dire ces poèmes en prose) se révèlent tout imprégnés — dans leur harmonie générale — de l'intelligence la plus subtile. C'est dans les courts récits que cet écrivain au style si dépouillé, épuré qu'il en paraît translucide, réussit le mieux, il me semble, à donner la mesure de son art. Quelle fragilité dans ses constructions aériennes, sœurs des cathédrales de Monet! Et comme tout cela est aigu, vibrant, à l'extrême pointe d'une sensibilité spiritualisée! Nul didactisme, vous le pensez bien, dans une psychologie de ce caractère. Autrement, il n'y aurait pas lieu de se récrier. Voici une jeune mère, à qui tout est indifférent quand elle tient baigné de clarté son petit enfant dans les bras, sur le seuil de sa maison; des paysans qui ont résumé toutes les aspirations de leur vie dans l'achat d'une belle horloge... Et c'est la découverte, par un gamin, qui a la vocation religieuse, de la charité chez son grand-père... Le recensement de longues années de tranquille entente, par un vieux couple... La banalité se mêle au drame : la mort, par exemple, d'une jeune femme dont le mari, qui l'adorait en la torturant, se suicide, sa vie ayant cessé d'avoir un sens du moment qu'il ne peut plus être jaloux — et de quoi? du passé, hélas!... On a voulu mettre M. Arland en garde contre sa virtuosité, sa poursuite, surtout d'une expression qui tendrait à l'inexprimable. Mais qui aurait eu le courage d'enlever des mains de Turner son pinceau, quand il peignait ce train filant sur un pont, au-dessus

d'un fleuve, dans le brouillard et la vapeur? Laissons M. Arland raffiner sur sa délicatesse; et délectons-nous de sa musique, d'un impressionnisme si altièrement transposé. L'exemple d'un artiste, qui s'efforce d'aller jusqu'au bout de lui-même, de sa *vérité,* n'est pas si fréquent.

Je me souviens d'avoir lu, dans ma jeunesse, — je crois que je puis dire : jadis — un roman historique sur le Mont Saint-Michel. Il était de Robida, et illustré par son auteur. Ce qu'il valait, je serais bien empêché de le dire, aujourd'hui. Mais son pittoresque m'a amusé, et, aussi, son caractère épique, car l'illustre abbaye a subi maints assauts au cours des siècles, et pas seulement de l'étranger, des Anglais dont une grande tempête, suscitée par la colère de l'archange, détruisit la flotte, l'an 1423... Robida était un romantique attardé. Cela se voit assez à ses desseins où l'imagination le dispute à une minutieuse exactitude; et l'on ne retrouve rien de sa fantaisie dans le nouveau roman — **Sous le pied de l'Archange** — (celui de Frémiet) que M. Roger Vercel a écrit sur le Mont. Ce roman est de caractère naturaliste, en effet. Il se place dans la lignée des œuvres documentaires de Zola et de Huysmans, et m'a fait songer à *La Cathédrale,* mais vidée de toute substance, de toute préoccupations catholiques. Point de monument religieux qui soit plus profané que « la Merveille », il est vrai, au pied de laquelle s'installe, l'été, un bazar ou une foire, et dont *l'âme* semble s'être complètement évaporée. Cette âme, M. Vercel, l'a sinon retrouvée, cependant, du moins pressentie en vivant tout un hiver au Mont, en dehors de la cohue des touristes, par conséquent. C'est la nature qui l'a lui a restituée : les flots, les sables, les brouillards... Sans doute, n'est-elle pas tout entière éparse dans les éléments. Mais faute d'une présence spirituelle, de pieux vestiges, c'est bien dans l'atmosphère farouche qui enveloppe cette « tombe de la mer » où, selon la mythologie celtique, les défunts allaient dormir leur dernier sommeil, qu'il faut se replacer pour se faire une idée de ce que peut être l'existence des Bénédictins qui vécurent ici. Il n'y fait même pas allusion, et cela surprend un peu dans un livre ordonné comme celui-ci, selon la scrupuleuse méthode des romanciers de « la tranche de vie ». A bien voir, il n'a pas eu tort. Il suggère seulement — et c'est assez, peut-être? —

le pouvoir qu'exerce le mont sur ceux qui font plus que de le voir en courant. Quand on y prolonge son séjour, on se sent pris, attaché à la pierre, paraît-il, comme le coquillage au rocher. Seule, une femme, dont le mari, ruiné, dut se résigner à revêtir la livrée du guide, résiste au sortilège prodigieux. C'est que, butée, enfermée dans une irréductible hostilité, elle met à peine le pied hors des quatre murs où elle loge. Elle ignore volontairement tout de la séduction qui, au contraire, opère à plein sur son mari. Elle s'en ira vers la vanité, le mensonge des villes; et il la laissera partir, déterminé à jouir sauvagement de la beauté inépuisable du monument, de la délicieuse épouvante de la mer, des combats qu'elle livre en joignant la ruse à la brutalité... Ces évocations maritimes sont, à coup sûr, les meilleures réussites du roman de M. Vercel, qui nous apprend bien des choses : notamment (on en avait le soupçon, n'est-ce pas?) que Victor Hugo a exagéré, en la dénaturant, l'horreur de l'enlisement dans *Les Travailleurs de la mer*... L'art du peintre chez M. Vercel passe tout éloge. Je vous recommande, en particulier, la marche d'un groupe d'hommes dans les sables, sous le brouillard qui les a surpris. C'est un *morceau*.

M. Jacques Boulenger étudie, par le truchement d'un psychanalyste, le cas d'un enfant en proie au complexe d'Œdipe dans **Crime à Charonne**. Et l'originalité de son entreprise réside en ceci qu'il s'agit d'un enfant du peuple. On incline à croire, par un sot préjugé, que ces maladies du subconscient ne sont que le *privilège* — s'il est permis de dire ainsi — des individus raffinés ou auxquels la fortune donne le loisir de se tourmenter subtilement.

Dieu merci (et la notion de classes ne peut rien là-contre), la méditation, la rêverie sont des richesses dont chacun peut faire bon ou mauvais emploi... On trouve partout des âmes scrupuleuses — et compliquées, par conséquent, — même chez les humbles. Les illustrations (les prétextes), que réclame l'inquiétude de celle-ci, abondent dans un pays dit civilisé. Il y a le cinéma, les théâtres de quartier (on assiste, dans *Crime à Charonne*, à la représentation d'une pièce humanitaire, antimilitariste, anti-guerrière), les romans à couverture de couleurs sur papier glacé... Que sais-je encore? Au surplus, Paul

Pie, le petit héros de M. Boulenger, a assez vu ou entendu de choses en traînant par les rues, pour avoir la hantise de la sexualité. Et sa mère a du *Sex appeal*. Elle trompe son père... Le gamin est jaloux d'elle, enragé, écœuré qu'elle soit soumise aux lois de la nature, qu'il interprète singulièrement, il se révolte; se venge. Sur son amant? Point : sur son mari, qu'il tue d'un coup de revolver. C'est ce qu'on appelle, je crois, un *transfert*. Mais en dépit de la rigueur de son analyse, le récit de M. Boulenger n'est nullement technique ou didactique. Il évoque avec pittoresque un quartier populeux de Paris; et il reproduit avec fidélité le langage de ses habitants. Il énonce quelques vérités d'ordre social, chemin faisant; mais ce n'est sensément pas l'auteur qui parle... Bref, il intéresse, attache et a valeur d'œuvre d'art. Une longue nouvelle le suit, *Marines*, dont on admirera l'ingénieux agencement, et qui a bien de la fantaisie et de la couleur.

Nous restons dans le peuple avec **Liberté** par M. Claude Morgan, qui écrit dans sa préface qu'il a tenté « de montrer la misère morale, atroce, de celui qui ne peut vivre de son métier », c'est-à-dire du chômeur. Rien qui humilie plus l'artisan, l'ouvrier honnête, épris de leur métier, que l'aumône qu'on leur donne, comme un os à un chien galeux, sous le couvert de l'allocation. L'ex-ingénieur Ferrière, le héros de *Liberté*, est un vaincu de la vie, qui roule aux bas-fonds. Il partage sa maîtresse avec deux camarades, et se fait escroc, maître-chanteur pour se tirer d'affaire. L'amour le sauvera, pourtant, l'arrachera à la honte et au désespoir. Cela est un peu tolstoïen, et j'eusse préféré voir Ferrière opérer son redressement d'autre manière. N'importe. M. Morgan a abordé son sujet franchement; il est allé avec courage aussi loin qu'il a pu dans la peinture de la déchéance de son personnage. S'il n'a pas voulu en faire un criminel, c'est qu'il a eu pitié de lui, je pense. Il est sensible, en effet, généreux; cela vaut mieux que d'être humain, ou plutôt, comme on dit, *humanitaire*.

Cloud, le communiste à la page, par M. Jean Fontenoy, est plus débrouillard que Ferrière. Il trouve « le filon » en hurlant avec les loups, c'est-à-dire en se faisant communiste. Il suit « la ligne » selon son expression : entendez qu'il se con-

forme strictement, sans discuter ni raisonner, au mot d'ordre du parti : quand celui-ci change, il retourne sa veste; l'essentiel est qu'il trouve toujours de l'argent dans ses poches. A la bonne heure! La satire de M. Fontenoy est alerte, amusante, — à peine caricaturale.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Candida, trois actes de Bernard Shaw, au théâtre des Champs-Elysées.

Il y a une trentaine d'années, j'aspirais avec application — comme on change — au titre d'Européen. Que dis-je, d'Européen : de citoyen de l'univers. Je me sentais en faute si mon courrier ne me remettait point chaque jour, venant des plus lointains pays du monde, quelque lettre d'un correspondant de choix, qui me tenait au courant du mouvement qui agitait les idées dans son canton. Chaque âge a ses snobismes.

A cette époque, mon ami Hegemann vivait à Londres. C'est lui qui devait, beaucoup plus tard, écrire sur Frédéric II un livre que le troisième Reich condamna à être brûlé. Il n'attendit pas l'exécution de ce jugement pour quitter sa patrie et pour s'exiler. Ses biens furent confisqués, et l'on sait qu'il y a quinze mois, à New-York, il mourut à l'hôpital d'inquiétude, de tristesse et de surmenage, sinon de misère.

Vers 1908, ce brillant esprit était le plus authentiquement possible, sans application ni snobisme, un véritable Européen, un vrai citoyen de l'Univers. Il l'était par vocation naturelle, par ouverture et curiosité d'intelligence, par son goût des voyages comme par la possibilité qu'il avait de le satisfaire.

Une de ses lettres me fit part de l'admiration que lui inspirait l'œuvre de Shaw, avec qui elle m'engageait à prendre contact : un bon Européen ne pouvait l'ignorer. Malheureusement, à qui ne lit point l'anglais, la curiosité ni même la bonne volonté ne suffisaient pour faire cette connaissance. Quoique Shaw eût déjà longtemps vécu et fût célèbre en divers pays, ses comédies ne s'éditaient pas encore en France.

Le hasard cependant, ou peut-être quelque officieux dont j'ai oublié l'intervention, la figure et le nom, m'aiguilla vers une mercerie-papeterie, sise 132 boulevard Malesherbes. Là, parmi de modestes stocks de papier à lettres et de stylogra-

phes, achevaient de s'épuiser quelques paquets de livres : la première édition française, tirée à cent exemplaires, de sept comédies de Bernard Shaw. Je ne sais si ces sept petits livres sont devenus depuis lors une rareté bibliophilique, ni même une curiosité : je ne les ai jamais vus sur aucun catalogue d'antiquaire ni de vente publique. Ils sont d'ailleurs fort laids, imprimés sur mauvais papier, sous couverture glacée de couleur bleu pâle et tellement fautifs en leur texte que de pleines pages d'errata les accompagnent. Ils sont mal fabriqués. Je viens de reprendre mon exemplaire de **Candida.** Par suite d'une faute de brochage, les pages 37 à 60 manquent et sont remplacées par les pages 73 à 96 qui se trouvent deux fois dans le volume. C'est extrêmement touchant. Tels qu'ils sont, ils rappellent la période héroïque de la pénétration shawienne en France. Augustin Hamon en était l'artisan, homme d'un dévouement apostolique, d'une complaisance que j'ai éprouvée moi-même, tenace, appliqué, persévérant, à qui ne manque que de bien écrire le français et qui, par son mauvais style, a retardé de dix ans, faute de pouvoir la compromettre, la célébrité française de son maître.

L'idée qu'il avait eue vers 1908, lors de la publication des brochures que je viens de décrire, pour forcer l'attention parisienne, était assez singulière. Il s'était proposé d'obtenir des critiques les plus influents qu'ils écrivissent chacun un article sur l'une de ces pièces qu'aucun théâtre ne consentaït encore à représenter, et il l'obtint en effet. Je vois encore l'important feuilleton du *Temps*, un dimanche soir des mois d'été, entièrement consacré, mais avec beaucoup de précautions, à l'une des comédies de Shaw.

Depuis lors, les choses ont changé peu à peu. Le manuel du parfait révolutionnaire, qui avait dû voir déjà le jour dans une revue parisienne où il demeurait obscurément enseveli, fut suivi de diverses autres publications. Augustin Hamon fit, je crois, un cours en Sorbonne sur son héros. Des compagnies anglaises repréentèrent quelques-unes de ses pièces. On donna dans un casino de Paris quelconque *le Soldat de Chocolat*, — mais était-ce bien servir un auteur que de répandre une opérette tirée de l'un de ses plus sérieux ouvrages? Un peu plus tard, Mme Suzanne Després se fit un succès en interprétant *la*

Profession de Mme Warren. Enfin, en 1925, après quinze ou vingt ans d'approche, quand il atteignait sa soixante-dixième année, Shaw toucha enfin le grand public français par sa *Jeanne d'Arc*, que les Pitoëf montèrent au théâtre des Batignolles.

La lenteur avec laquelle s'est effectué le progrès de cette réputation est singulière assurément. Les grands auteurs étrangers trouvent d'habitude plus facilement audience auprès du public français. Que l'on considère par exemple Oscar Wilde. Il était exactement du même âge que Shaw. Il vit sa réputation croître d'un même élan en France et en Angleterre. Peut-être même sa réputation française devança-t-elle l'anglaise. Shaw, à l'inverse, trouva un public rétif et méfiant, et il ne le trouva point sans peine. Il ne fut point, lors de ses premières apparitions en France, soutenu par un grand parti de snobs, comme ce fut jadis le cas pour Ibsen, puis pour d'Annunzio, pour Kipling et plus récemment pour Pirandello. Les snobs ne s'enthousiasmèrent pas du tout pour Shaw, — et cela pourrait être déjà tout un sujet d'études, car pour stupides que soient les snobs, on ne saurait contester que leurs agitations soient avant-coureuses des mouvements du public.

Depuis lors, au cours de ces trente années, la situation s'est sensiblement modifiée. Chacun peut aisément aujourd'hui entrer en contact avec Shaw. Son existence n'est secrète pour personne. Mais s'il est objet de connaissance, nul ne saurait dire qu'il soit objet d'amour. Ils sont bien rares, ceux qui sont portés vers lui par un élan du cœur. Cela tient sans doute à ce que l'élan du cœur n'est pas non plus extrêmement sensible dans ses ouvrages et surtout qu'on ne le savait pas animé lui-même d'une très grande sympathie pour nous autres Français. A quoi cela se percevait-il? On ne saurait le dire avec une très nette exactitude, mais cela se sentait. Enfin des relations de convenance parvinrent à s'établir entre nos auditoires et cet Anglais qu'on est obligé de tenir pour un grand écrivain, mais qui aura eu chez nous l'étrange fortune de se démoder sans avoir auparavant été jamais à la mode. Le voici qui prend un air d'ancêtre, — que son grand âge justifie bien, — un air de précurseur rejoint et dépassé, que souligne la façon dont on le joue et dont on le présente.

Une excellente troupe anglaise nous suggéra ces réflexions en nous donnant, dans le courant de juin, une représentation de *Candida*. *Candida* est l'une des plus anciennes comédies de Shaw, et c'est peut-être celle qui possède les meilleures chances de durée. Elle repose assez solidement sur l'étude du cœur, dont Shaw ne se soucie pas toujours. Elle a pris la couleur des modes auxquelles Mme Diana Wyniard, a recouru pour ce spectacle. Cette artiste les porte avec grâce et justesse, comme elle joue, et elle n'y met pas d'intention ni d'esprit de caricature. Ce qui est passé n'est pas toujours ridicule, et s'il l'est, mieux vaut parfois ne pas y insister.

A côté de Mme Wyniard, on a beaucoup remarqué M. Stephen Haggar, charmant acteur qui appartient à cette séduisante famille d'artistes où se distingue J.-L. Barrault.

PIERRE LIÈVRE.

PHILOSOPHIE

Commémoration de Descartes. 1937 : tricentenaire du « Discours de la Méthode ». — Ce grand souvenir a inspiré plusieurs initiatives, dont deux sont imputables au très regretté Xavier Léon. D'abord le 9e *Congrès* International de Philosophie (Paris, 1-6 août), en grande partie consacré aux études cartésiennes. Ensuite le premier numéro publié en 1937 par la *Revue de Métaphysique et de Morale* : il se voue tout entier au même sujet (Paris, A. Colin, in-8° de 352 p., 30 fr.). Enfin, les 3e et 4e numéros de la *Revue Philosophique*, réunis en une publication de 380 pages (Paris, F. Alcan).

Voici une analyse succincte de ces deux publications que ne pourront pas ignorer désormais les étudiants ou les amateurs de philosophie.

Revue de Métaphysique et de Morale, janvier 1937 :

L. Brunschvicg, *La preuve intuitive chez Descartes et chez les Cartésiens.* — L'intuition cartésienne : non vision d'une chose, mais acte de pensée, qui saisit des réalités concrètes, pensée, étendue, Dieu. Mais Descartes, infidèle à son propre génie, réduit par ailleurs la pensée à une nature simple; et les Cartésiens trouvent devant eux deux cartésianismes, l'un de droit, l'autre de fait. « Tandis que le spinozisme, qui réduit les symboles littéraires à l'ordre propre de l'Esprit et de la

Vérité, exprime... un *christianisme de philosophe,...* le malebranchisme, où les difficultés de la métaphysique sont résolues par l'appel aux données de la révélation, est le type excellent d'une *philosophie chrétienne.* »

E. Bréhier, *Matière cartésienne et création.* — La matière de Descartes est l'étendue des géomètres, donc non pas créature mais réalité increéée. La physique, selon lui, n'a pas affaire aux choses existantes, mais aux essences et aux vérités éternelles. Par là était exclue la création du domaine philosophique.

A. Rivaud, *Réflexions sur la méthode cartésienne.* — On s'est mépris quand on l'a considérée comme une mathématique universelle. Elle n'est autre chose que l'esprit en acte. Les « notions simples » qu'elle saisit ne sont pas des éléments, il n'y a en elles de simple que leur appréhension.

S. V. Keeling, *Le réalisme de Descartes et le rôle des natures simples.* — Ce sont des existences réelles, et auxquelles le philosophe n'a jamais cessé d'accorder créance. Il ouvre la voie à la *scientia intuitiva* de Spinoza.

J. Laporte, *La liberté selon Descartes.* — A l'encontre de Gilson, l'auteur estime que la liberté est essentielle au système de Descartes; qu'elle y est le nerf de la science et celui de la morale. Ce que sur ce point Descartes doit à saint Thomas prend une tout autre valeur chez lui.

H. Gouhier, *Descartes et la vie morale.* — La morale de D. est une sagesse, autant dire un usage de la raison. Mais l'expérience impose deux irrationnels : l'union de l'âme et du corps, l'union de l'individu à la société.

G. Loria, *Descartes géomètre.* — Etude sur la valeur, en D., du mathématicien (courbes, coordonnées, algèbre, nombres), d'après son unique ouvrage à consulter en l'occurrence, sa *Géométrie.*

F. Enriques, *Descartes et Galilée.* — D. juge avec une certaine hauteur l'œuvre du physicien pisan, qu'il n'a pas cherché à connaître personnellement. Sa conception de la matière étendue est celle même du *Saggiatore;* mais le philosophe français procède par rationalisme constructif, non dans le domaine exclusif de l'expérience.

H. Dreyfus-Le Foyer, *Les conceptions médicales de Des-*

cartes. — « Jusqu'à 1640 environ, toute la médecine cartésienne est rangée sous le signe de la séparation de l'âme et du corps. Or le déplacement de l'attention dans le problème métaphysique s'est doublé d'une variation importante de solutions apportées au problème médical. Si la médecine cartésienne avait été achevée, elle n'aurait été ni un mécanisme pur, ni un vitalisme, ni un animisme, mais une doctrine placée sous le signe de l'union de l'âme du corps. »

E. Signoret, *Cartésianisme et aristotélisme*. — « Sans oublier la machine, l'automate, la méthode de Descartes, débordant un rationalisme abstrait et verbal, est orientée vers l'application... L'intelligence, pour lui, ressemble, plus qu'au discours, à l'habitude,... à l'acquisition d'une aptitude. »

C. von Brockdorff, *Descartes et les lumières françaises*. — D. et l'*Aufklärung* de chez nous, au XVIIIe siècle.

G. Beaulavon, *La philosophie de Rousseau et l'esprit cartésien*. — Rousseau, loin de tourner le dos au rationalisme cartésien, reste dans le camp des Encyclopédistes, jusque dans cette *Profession de foi du vicaire savoyard*, qui les combat. En religion comme partout, il prêche la souveraineté de la raison et du sentiment individuels.

Revue Philosophique, mai-août 1937 :

Ch. Adam, *Trois notions fondamentales chez Descartes :* l'âme, le corps, leur union.

E. Bréhier, *La création des vérités éternelles*. — Pour rendre plausible le caractère discret des essences, condition de l'évidence, D. a présenté les essences comme des créatures, imaginant ainsi une création tout autre que celle qui pose les existences. Sur ce point, le philosophe n'a pas été suivi, même de ses principaux disciples.

L. Brunschvicg, *Note sur l'Epistémologie cartésienne*. — Les principes de la méthode de D., confrontés avec les démarches mathématiques de sa physique. Dans son application, la méthode se montre *réductive*, au lieu d'être inductive, dit excellemment M. Bachelard (« Nouvel esprit scientifique »).

K. Jaspers, *La pensée de D. et la philosophie*. — Travail considérable, dans lequel Jaspers dénonce maintes méprises et diverses fausses modernités dans l'œuvre du philosophe.

La liberté, la vivacité de cette critique doivent être tenues pour hommages rares à l'importance du cartésianisme.

A. Koyré, *La loi de la chute des corps; Galilée et Descartes.* — L'auteur, qui a travaillé indépendamment de K. Jaspers, signale comme lui d'importantes erreurs de Galilée, de Beekmann, de Descartes, en physique. On surprend dans cette critique de la science « se faisant », quelques-unes des difficultés que le philosophe dut surmonter pour établir ce qui passa désormais pour « évidence ».

P. Lachièze-Rey, *Réflexions sur le cercle cartésien.* — Pour démontrer l'existence de Dieu, on recourt à telle idée dont la vérité suppose cette existence. Il y a une solution psychologique et une solution métaphysique du cercle.

J. Laird, *L'influence de D. sur la philosophie anglaise du XVIIe siècle.* — « Climat de l'opinion anglaise au XVIIe siècle; attitude des Ecoles et des idéologies les plus importantes; manières de voir de certains auteurs célèbres (Locke, Newton).

J. Laporte, *La connaissance de l'étendue chez D.* — Elle a lieu en tant que corps et âme, si distincts soient-ils, se trouvent liés en « un seul tout ». Evitons de trop préjuger chez Descartes soit idéalisme, soit rationalisme.

A. Rivaud, *Remarques sur le mécanisme cartésien.* — Le mécanisme comme nécessité régissant les phénomènes selon la loi de causalité, tel que nous le trouvons chez Hume et Kant, diffère beaucoup de celui qu'admet Descartes. Le monde mathématique n'est pas un monde de causes. Ajoutons que l'ordre des esprits et celui de l'étendue sont deux ordres fort divers, quoique en union.

L. Robinson, *Le* Cogito *cartésien et l'origine de l'idéalisme moderne.* — « L'idéalisme immatérialiste, voire solipsiste, est né en France au XVIIe siècle. Mis au point par les idéalistes anglais du XVIIIe siècle, il aboutit, chez Kant et les Allemands du XIXe siècle, à des systèmes de vaste envergure dont l'influence reste vivace aujourd'hui. »

P. Schrecker, *La méthode cartésienne et la logique.* — Y a-t-il une incompatibilité foncière entre la logique formelle et la méthode cartésienne? ou cette opposition n'est-elle qu'accidentelle? Problème toujours ouvert, à la fois historique et théorique.

Enfin deux notes, l'une de P.-M. Schuhl, l'autre de J. Wahl. La place nous fait défaut pour signaler l'importance de deux autres efforts de commémoration : l'un entrepris par la *Revue de Synthèse* (avril 1937), l'autre par des maîtres de l'Institut Catholique (chez Beauchesne). L'exégèse du cartésianisme s'est enrichie de façon solide et brillante : quel plus authentique hommage pouvait-on vouer à la mémoire du philosophe?

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Jean Strohl : *Oken und Büchner;* Zürich. — Gustave Mercier : *Le Transformisme et les Lois de la Biologie;* F. Alcan. — Docteur Louis Perrier : *Finalité et Biologie,* Toulouse.

Jean Strohl, professeur de zoologie à Zürich, est un esprit curieux. Récemment, il a été appelé à faire à la Sorbonne des conférences sur l'ornementation des ailes des Papillons; quand on parlait encore à peine des hormones, il a consacré une revue d'ensemble à cette question nouvelle et en a montré l'importance. Maintenant, il jette un regard vers le passé, et, dans un livre en langue allemande sur **Oken et Büchner,** il examine la période de transition entre « la Philosophie de la nature » et « la Science de la nature ».

Jean Strohl retrace un portrait saisissant de Oken. Ce petit homme maigre, agité, fut un maître incomparable dans l'art de professer; il mimait les animaux qu'il décrivait, s'enveloppant d'un manteau quand il parlait des Mollusques, pour représenter les replis de la paroi du corps qui secrètent la coquille... Il jonglait avec les idées, et tirait l'univers entier de son cerveau. Ses élèves l'aimaient beaucoup; il les invitait à des thés, où l'on discutait. Après sa mort, les étudiants défilèrent, la nuit venue, avec des torches allumées, autour de sa tombe.

Ses collègues étaient moins enthousiastes. Tout en déclarant qu'il était fort sympathique et séduisant, ils déploraient, non sans raison, son manque de sens critique. La Zoologie d'Oken apparaît en effet sous un aspect un peu comique. Sa leçon inaugurale, à Iéna, en 1807, avait fait sensation : il ramenait tout le squelette de l'Homme à une série de vertèbres, dépassant de beaucoup les vues de Gœthe sur la signification des os

du crâne. Voici un exemple typique de ses raisonnements : Puisque tous les animaux carnivores vivent aux dépens des animaux herbivores, leurs masses totales respectives doivent être équivalentes, et égales à la moitié de la masse totale des plantes. D'autre part, la masse totale de tous les Mammifères doit être égale à la somme des masses totales des Oiseaux, des Amphibiens et des Poissons. Plus la taille d'une espèce animale est grande, plus le nombre des représentants de cette espèce est petit. Enfin la masse de tous les hommes correspondrait à celle de tous les animaux!

Malgré des idées aussi extravagantes, Oken exerçait un pouvoir d'attraction sur les jeunes savants étrangers, comme en témoigne l'histoire de Georges Büchner, frère de Louis Büchner, le célèbre auteur de *Force et Matière*. A 23 ans, en 1836, G. Büchner vint achever, chez Oken, à Zürich, ses études commencées à Giessen. A Giessen, Liebig avait créé une « atmosphère chimique », mais le jeune Büchner rêvait de s'attacher à l'étude d'un problème morphologique. La théorie vertébrale de Oken et de Gœthe faisait grand bruit à cette époque; Büchner, sous la direction de Oken, prépara une thèse sur les « nerfs céphaliques du Poisson »; à la même époque, Carl Vogt aussi changea d'orientation et se mit à étudier les nerfs des Reptiles. A vrai dire, G. Büchner, en disséquant, avec extrême habileté et patience, les nerfs des Poissons, cherchait à résoudre un problème psychologique : les mystères de la mémoire. Büchner étudia aussi les réactions de l'iris des Poissons à la lumière, les fonctions de la ligne latérale, de diverses branches du nerf vague, associant la physiologie à l'anatomie. Il s'est attaché tout particulièrement à la recherche des « homologations »; pour lui, comme pour Oken, l'oreille serait une cavité branchiale transformée. Büchner, qui est mort très jeune, eut des vues d'ailleurs très justes, anticipant sur l'avenir. La nature crée, d'après des plans très simples, des formes de plus en plus parfaites, et ne crée pas « arbitrairement », pour une fonction, de nouveaux organes; la nature n'agit pas en vue d'un but.

§

Faute d'une base expérimentale, les discussions sur les mé-

canismes de l'évolution des êtres vivants resteront longtemps encore purement verbales. Je crois cependant que mes lecteurs trouveront quelque intérêt à une récente étude, bien ordonnée, d'un savant non officiel, Gustave Mercier, **le Transformisme et les Lois de la Biologie.** Il commence, d'ailleurs, par une discussion au sujet du déterminisme et de la causalité (sujet également d'un article récent de Georges Matisse dans la *Revue Philosophique*), montre les « insuffisances du schème déterministe en physique et surtout en biologie » et l' « écart entre le déterminisme et le principe de causalité ». Il voit dans l'*effort* la « caractéristique universelle de l'activité vitale », considère l'effort comme « élément de causalité rompant la chaîne du déterminisme », et cite la page de Francis de Miomandre où celui-ci peint l'effort de l'arbre, du Pin, pour lutter contre le milieu hostile. Pour G. Mercier :

L'animal n'est point la résultante de causes physico-chimiques aveugles arrivées par *hasard* — on peut dire par le plus *miraculeux* des hasards — à provoquer des créations cohérentes, ordonnées, merveilleusement organisées, voire esthétiques : de semblables miracles n'existent pas dans la nature. L'animal est le produit de sa volonté et de son effort, poursuivi sans trêve au cours de millions d'années, et le secret de l'évolution est là, dans cet effort qui seul peut représenter l'élément positif, créateur, absent des conceptions lamarckiennes ou darwiniennes.

Le milieu ne constitue qu'une « provocation à l'effort ». Si le milieu était un agent créateur, on verrait les milieux identiques produire, en tout temps, les mêmes résultats. Or, il n'en est rien :

Le milieu est *toujours hostile,* sinon en lui-même, au moins par les dangers auxquels il expose. La prétendue adaptation consiste simplement, pour le vivant, à trouver le moyen de *ne pas mourir* dans un milieu donné, et de s'y maintenir avec un développement limité. Simple possibilité de vivre et de se reproduire, et possibilité précaire de nature, toujours discutée, toujours en question. Témoin la disparition, la régression de certaines espèces, même indépendamment de toute modification intrinsèque du milieu, souvent modifié par l'espèce elle-même dans un sens qui lui est défavorable.

Il y a là dedans une idée fort juste, concernant l'adaptation, et que j'ai défendue moi-même.

§

Le docteur Louis Perrier, professeur à la Faculté de théologie protestante de Montpellier, dans un opuscule intitulé **Finalité et Biologie,** éditée à la Nouvelle Société d'édition de Toulouse, déclare que c'est un événement considérable dans l'histoire des sciences que la réaction très vive des biologistes contemporains contre le pur mécanisme. On reviendrait aux théories finalistes : les organes seraient admirablement adaptés aux fonctions, les organismes seraient en parfaite harmonie avec le milieu extérieur, les instincts seraient des actes en vue de certaines fins.

L'auteur discute sur « la finalité immanente », sur « la finalité intentionnelle », et invoque « une intelligence ordonnatrice ». Sa conclusion est que « la biologie finaliste contemporaine aboutit à l'idée d'un Dieu personnel ». S'il en est ainsi, n'est-ce pas la meilleure preuve que la biologie finaliste n'a rien de scientifique?

GEORGES BOHN.

SCIENCES MÉDICALES

A. Thooris : *La médecine morphologique*, G. Doin et Cie, éditeurs, Paris.

Je dois remercier d'abord le docteur Voivenel d'avoir bien voulu m'autoriser, et en termes trop aimables, à me substituer à lui à l'occasion d'un ouvrage qui relève de sa compétence et de ses attributions en cette revue. Si, après cela, il me faut excuser la présomption qui me fait, philosophe, m'engager dans un domaine où des connaissances si spéciales sont requises, j'en appellerai à la clarté des expositions du docteur **Thooris** qui m'a dissimulé la difficulté de l'entreprise. Dirai-je enfin la séduction exercée sur un esprit qui a exclu de la philosophie toute considération d'absolu, par une conception médicale toute entière fondée, avec la morphologie, sur l'étude d'une relation?

L'homme n'agit qu'en fonction de son utilité ou de ce qu'il croit tel. Instinct vital d'abord. La connaissance n'est qu'un moyen et la médecine est sans doute la manifestation la plus primitive de cet instinct d'utilité. Rien ne pouvait intéresser l'homme plus directement que son propre corps, que le souci

de le préserver de la souffrance. Mais pour intervenir avec efficacité à l'égard du corps, dans sa relation avec le monde extérieur, il a paru nécessaire de connaître les éléments du corps et ceux du monde avec lequel il entre en contact. Au cours des quatre premiers chapitres de son ouvrage, Thooris expose l'effort des médecins en quête de cette connaissance. Il décrit les différentes disciplines selon lesquelles la lutte a été engagée contre un réel dont il s'agissait de pénétrer les lois pour les asservir à l'utilité humaine. L'anatomie d'abord, Laënnec; la physiologie, Claude Bernard; la biologie, Houssay, Baron, Sigaud. Mais l'anatomie distinguant tour à tour, dans le corps, des organes, des tissus, des cellules, des glomérules et des micelles, engagée dans la complexité croissante du microcosme, cristallisée dans le statisme, fait appel à la mécanique et à la chimie.

Comment les éléments agissent-ils les uns sur les autres? Mécaniquement, dira Bichat, et Marey invente des appareils qui recueillent sur un cylindre enregistreur les mouvements de la machine animale et de ses rouages. Mais quelle est la cause de ce mouvement? Une combustion et voici la médecine tributaire, dans sa recherche, de la chimie qui va bientôt se dissiper elle-même dans la physique. Avec la transformation de la matière en énergie l'esprit scientifique en vient à identifier le réel avec les forces invisibles de l'électricité et est contraint de s'élancer à la recherche de nouveaux aspects de la causalité. Par une ironie vengeresse, l'instinct de connaisance, enrôlé comme serviteur au profit de l'utilité, fait de celle-ci un moyen pour de nouveaux spectacles.

§

Toutefois, le médecin ne déserte pas sa fonction et Thooris n'oublie pas que l'art de guérir est la fin de la médecine. S'il s'est voué à la morphologie, c'est que cette science semble échapper au cauchemar de causalité indéfinie qui hallucine les autres disciplines, c'est qu'elle donne à l'esprit les conditions d'une pratique. Elle repose, en effet, sur le constat d'une relation entre la fonction organique, qui est invisible, et la forme du corps qui est saisissable par nos sens, vue et toucher, et cette relation qui nous instruit de l'état normal des fonc-

tions, nous renseigne aussi sur leurs altérations. La forme change quand la fonction pâtit.

La morphologie introduit le mouvement. L'anatomie, dira Thooris, était une géographie. La morphologie est une histoire parce qu'elle observe au cours de l'évolution l'ordre d'apparition des organes qui décide par là de leur hiérarchie. C'est autour du tube digestif que se composent les premières formes animales et ce constat prélude à une historique des formes organiques dont je ne puis ici qu'amorcer l'intérêt.

§

Les importants chapitres consacrés à Baron et à Sigaud nous présentent les fondateurs de la morphologie. Baron était professeur à l'école vétérinaire d'Alfort où il enseignait la zootechnique. On trouvera, dans le livre de Thooris, des détails sur l'homme qui apparaît prodigieusement doué. Mathématicien d'abord, il possède une culture gréco-latine étendue, parle plusieurs langues vivantes. Savant de premier ordre il joint aux dons d'observation et d'analyse toute la puissance de la synthèse.

Baron a étudié la forme sous son aspect le plus universel et le plus abstrait. Il l'a considérée en fonction d'un rapport qui se rencontre en tout objet, inanimé aussi bien qu'animé, entre la longueur des surfaces supportées et celle des supports, murs ou colonnes, membres antérieurs et postérieurs des animaux. Analogie et correspondance entre un temple dorien et un cheval percheron. De ces rapports mathématiques compliqués à l'infini par le caractère convexe et concave des profils, par l'écartement ou la verticalité des supports, Baron a déduit, à la lumière de l'observation la plus concrète, une typologie des diverses variétés du règne animal, y compris l'homme. Entre ces types une seule ditinction d'ordre très général qui les classe en bréviligues et longilignes. Mais, de la généralité de ce rapport mathématique, Baron a tiré, par l'étude des données de l'évolution, des considérations qui situent sous sa dépendance jusqu'à la formation des races et des sexes. « Sous la fixité de la typologie se meut l'histoire des Espèces et des Races qui réalisent le type dans la durée et à leur manière. » A Thooris, qui nous dit cela, on ne sau-

rait être trop reconnaissant d'avoir ressuscité la grande figure de Baron. Les deux chapitres qu'il lui a consacrés sont d'un considérable intérêt et bien faits pour montrer en lui un précurseur auquel il nous reste beaucoup à emprunter. Noterai-je qu'à propos des théories de l'évolution dont le rôle en morphologie est d'une telle importance les vues de Baron ont évoqué pour moi à côté des noms de Cuvier, de Darwin et de Lamark, celui de Quinton dont la conception se montre sur certains points en singulier accord avec celle de Baron. La théorie de Quinton est la plus strictement déterministe qui soit. Comme Lamark il situe la cause de l'évolution dans l'action du milieu extérieur sur la matière vivante. Mais cette action n'est déterminante qu'à l'égard des états les plus primitifs de cette matière. Selon l'image de l'éventail dont il illustrait sa thèse, c'est à la base de l'éventail que se forme toute nouvelle espèce. De là, elle rayonne et diverge. Jamais une espèce ne se transforme en une autre. C'est toujours à pied d'œuvre que la causalité extérieure agit sur une matière encore plastique et riche de virtualités. L'immutabilité des espèces qui, chez Cuvier, semblait un dogme, et n'en était pas moins un fait d'expérience, n'est, chez Quinton, que l'une des conséquences du déterminisme. Or, il est curieux de constater que, sur ce point, la théorie des lois de constance s'accorde avec les vues de Baron. L'espèce une fois formée s'acharne dans son type, dit Quinton. « L'espèce sort du genre, dit Baron et ne peut donner ultérieurement que des Races... Le type thématique tend même à disparaître dès qu'il a produit toutes les variations que son thème comporte. »

§

A s'en tenir au point de vue thérapeutique on rencontre déjà chez Baron cette conception qui se retrouvera chez Sigaud, que Thooris adoptera et mettra en œuvre, celle-ci : que l'organisme ne peut prospérer qu'en conservant, fût-ce au moyen de déformations compensatrices, la relation originelle qui définit son type individuel.

Avec Sigaud le type morphologique trouve son expression dans le rapport entre quatre appareils, digestif, respiratoire, musculaire et cérébral, qui ont trait au *soma,* et un appareil

génétique qui a trait au *germen*. A schématiser les aspects les plus généraux de la doctrine, on notera que les quatre grands appareils périphériques ont, en dépit de leurs différences extérieures, un même dispositif physiologique, qu'ils comportent des organes récepteurs, des centres de liaison et des organes travailleurs, enfin qu'ils reconnaissent respectivement pour excitants spécifiques l'aliment, l'air, le mouvement et ce que Thooris nomme l'idée.

Le rôle du médecin en morphologie consiste donc, tout d'abord, à identifier le type individuel du sujet observé, type mixte et que compose dans l'organisme la hiérarchie des appareils. Les déformations, survenues en cours d'existence, lui signaleront le désordre des fonctions mais aussi les mesures adoptées par l'organisme pour y répondre, et de ces réactions de défense automatique il tiendra compte comme de l'enseignement d'un maître.

La fiche morphologique individuelle une fois dressée, Sigaud inclinait, bien qu'il fût un remarquable praticien, à obéir aux indications fournies par l'horoscope morphologique en plaçant le malade dans les conditions d'habitat, de travail ou de repos les plus conformes à ses aptitudes révélées. Thooris estime que l'inspection, la palpation, la percussion du ventre qui jouent un rôle si important pour établir le diagnostic amorcent une thérapeutique où le rôle des mains, servi par l'interprétation des sensations tactiles, va à favoriser, à amplifier ou à provoquer les réactions efficaces de l'organisme.

Fidèle aux méthodes de Sigaud, Thooris n'a pas manqué d'y apporter les perfectionnements qui sont le fruit de l'expérience personnelle d'une part, et d'autre part, du progrès général des sciences. De ce second chef je dois signaler la vue très originale par laquelle Thooris, faisant application des travaux de Pavlov, a étendu aux faits sociaux les prises de la morphologie. Considérant que les trois premiers appareils digestif, respiratoire et musculaire n'agissent et ne réagissent qu'au contact immédiat de l'aliment, de l'air et du mouvement, il voit dans leur activité le jeu des réflexes absolus. Il voit au contraire dans l'intervention de l'appareil cérébral la mise en œuvre de réflexes conditionnels qui émanent du milieu so-

cial. Ceux-ci, par l'association qu'ils réalisent du mot à l'idée d'une part et, d'autre part, aux réflexes absolus qui déterminent les actes, expliquent la relation de l'individu au social. Ils jettent un pont entre le physique et le psychologique sur le plan d'un monisme qui inspira les premières démarches de la pensée de l'auteur (1). Cette conception attribue sa valeur et un singulier intérêt au dernier chapitre de son ouvrage où considérant, dans le domaine social, les orientations de notre époque et les problèmes qui s'y posent, il jette dans la balance le poids des arguments scientifiques. Ce n'est pas sous ma plume une critique de constater qu'ils n'en font pas pencher les oscillations dans le sens de l'idéologie actuelle.

JULES DE GAULTIER.

SCIENCE SOCIALE

*** *Résurrection française : Erreurs politiques et vérités humaines*, Fasquelle. — Jean Rivain : *Refaire l'unité française*, Sorlot. — Mémento.

Si les lettres anonymes sont odieuses, les livres anonymes sont bien sympathiques. Un auteur dénué de gloriole personnelle, quelle rareté! Surtout quand c'est un auteur de livre socio-politique. Lui, du moins, ne pense pas à quelque candidature prochaine, et c'est de la manie des candidatures, avec tout ce que ce mot implique, que viennent les maux dont nous souffrons.

Le livre de l'auteur inconnu qui s'intitule **Résurrection française. Erreurs politiques et vérités humaines,** est donc à signaler de façon particulière, et si l'éditeur l'a imprimé spontanément, il a droit à sa part d'éloges. Il nous y est parlé, successivement, des crises, des partis, des rapports de l'homme et de la société, et de la révolution profonde qui s'impose; et des centaines de livres d'une parfaite banalité et d'une pire insanité paraissent chaque année sur ces sujets, aussi est-on agréablement surpris en lisant de judicieuses réflexions qu'on peut enfin approuver.

La révolution profonde dont on nous parle est un renouveau

(1) *Le monisme logique*, Maloine, 1909.

moral : il s'agit de choisir entre la dictature et la liberté consciente, et il n'est pas besoin de dire que c'est en faveur de cette dernière que conclut l'auteur. Mais les choses humaines sont si complexes que parfois le problème se pose d'une façon difficile et que le choix entre la liberté et l'autorité, je l'ai dit bien souvent, ne suffit pas à en donner la solution. Il y a un choix à faire plus profond, plus instant, plus urgent, qui est entre le bien et le mal, et alors ceci implique d'abord qu'il y a un bien et un mal, ce que beaucoup de sceptiques nieront, et oblige ensuite à préciser en quoi consistent ce bien et ce mal, ce qui est ouvrir l'outre d'Eole; pour un terroriste, le bien, c'est la guillotine en permanence; et sans aller jusque-là, pour un prolétarien conscient et organisé, le bien c'est tout ce qui lui permettra de gagner plus et de travailler moins, même si le bien général ou seulement le bien d'autres que lui en souffrent, et du coup on voit combien le problème est difficile; les gros salaires sont en eux-même une excellente chose, mais si l'usine doit fermer au bout de quelque temps, le bel avantage! A ceci on répond : Que toutes les usines appartiennent au prolétariat, et elles ne fermeront pas. Si! elles pourront fermer quand même, et alors ne continueront à fonctionner que les exploitations d'absolue nécessité, les agricoles, et, comme elles fonctionneront mal, ce sera, on le voit en Russie, la misère générale.

Les libéraux, aussi affirmatifs que les dictatoriaux, déclarent que la liberté se suffit à elle-même, et que tous les maux qu'elle peut produire (car dans tout ce qui est humain le bien et le mal s'entrepénètrent et s'entreproduisent) finissent par disparaître spontanément, et en science théorique ils ont raison, mais il y a des gens intéressés à ce que certains maux ne disparaissent pas, et ceci légitime sinon la dictature, du moins l'autorité surveillante et parfois réprimante. On peut ajouter que quand les forces de destruction sont puissantes et violentes les forces de conservation doivent être de même, et ceci peut, dans certains cas, légitimer les dictatures. Les vieux Romains, qui sont nos maîtres en droit public, avaient organisé ce genre de régime, mais c'étaient des dictatures brèves et spéciales et dont ils se sont toujours bien trouvés. Nous en aurions pu organiser, nous aussi,

et par exemple, si au lendemain de l'armistice nous avions créé un dictateur aux économies, ou mieux un Comité de dictateurs financiers pour trente ans, nous serions aujourd'hui dans une bien meilleure situation, même si les mêmes fautes avaient été commises dans les autres domaines.

Je reviens à mon livre qui mérite bien son titre : « Résurrection française ». C'est d'une vraie résurrection qu'il s'agit : l'oubli total de soi, l'abnégation totale dans la communion avec ses semblables par l'amour. Quel programme admirable! Mais quel est le prophète divin qui pourra persuader à ses auditeurs de l'appliquer? N'importe, l'auteur a raison de poser le principe, de prôner une aristocratie du sentiment qui s'opposerait à la vulgarité de la haine, de combattre la fausse politique et de faire confiance à la jeunesse qui est l'âge des beaux dévouements et des hautes pensées. Malheureusement, dans l'état de choses actuel, la haine règne, toute la doctrine du parti au pouvoir se résumant dans un mot, la lutte des classes, et la jeunesse actuelle ne s'occupant plus que de sports, exercices en eux-mêmes louables, mais vraiment insuffisants au spirituel. Si on pouvait analyser l'âme contemporaine on arriverait à ceci en centièmes : Gain professionnel, 50. Sports et distractions, 25. Politique et discussions, 25. Sentiments élevés et désintéressés : traces. Et si l'on avait à donner l'analyse de l'âme régénérée, ou ressuscitée comme dit notre auteur, on arriverait à des chiffres différents : Gain professionnel, 50. Sports et distractions, 10. Politique concordiale, 10. Philanthropie, 10. Morale et religion, 10. Beaux-arts et poésie, 10. Mais quel est le chef de gouvernement qui osera soumettre un pareil programme à une vraie consultation nationale?

En réponse au livre de Jean Rivain : *Refaire l'unité française*, dont je parlais dans ma dernière chronique, j'ai donné dans la *France active* de mai-juin un autre programme en vue de *Rétablir la concorde française*, formule qui me semble moins dangereuse (que de persécutions se sont produites, autrefois et aujourd'hui, au nom de ce mot unité qui implique doctrine commune!) Cet Autel à la Concorde se composerait d'une plateforme solide : Amour de la France, elle-même double : amour de la patrie géographique et amour de la

patrie historique, continuée par une terrasse monumentale : Amour et respect de la Civilisation, qui, pour les Français et même les Européens, ne peut être que la Civilisation hellénochrétienne où se trouvent tous les bons éléments de l'âme humaine puisque la culture d'Extrême-Orient est originairement la même que la nôtre d'Extrême-Occident. Au-dessus s'élèverait l'Autel à la Concorde proprement dit reposant sur trois piliers massifs : Liberté, Egalité, Fraternité. D'autres trièdres entreraient dans la construction. Celui-ci par exemple : Individu, Société, Harmonie. Cet autre : Travail, Epargne, Propriété. Cet autre : Effort, Entr'aide, Concorde. Ces deux autres qui se feraient vis-à-vis, l'un Paix, Honneur, Sécurité; l'autre Commandement, Discipline, Salut public. Encore cet autre : Société, Connaissance, Bon sens. Enfin tout à fait au-dessus, en couronnement de l'édifice idéal, il y aurait quelques autres pierres sculptées à triple face; celle-ci : Sincérité, Beauté, Bonté. Cette autre : Foi, Espérance, Charité (et je renvoyais à mon livre *Le Prix du Sourire* pour préciser le sens sociologique de ce trièdre théologique). Cette autre : Famille, Patrie, Humanité. Cette dernière enfin : Génie, Héroïsme, Sainteté. Et cette quarantaine de pierres vivantes et parlantes, liées trois à trois, dominant les terrasses et soubassements solides, constitueraient le plus beau et le plus radieux Autel à la Concorde qu'il soit possible d'imaginer. Seuls s'en écarteraient ceux qui nient toutes ces paroles divines, les méchants, les insensés, les traîtres, les criminels, et hélas, je ne dis pas que parmi les partis politiques, force gens de ce triste esprit ne se rencontrent pas, mais puisque l'Autel baignerait dans une atmosphère de liberté et de confiance, ceux qui y viendraient attendraient avec un bel optimisme que les autres y viennent aussi. Et ceux-ci y viendraient vite s'ils pouvaient se désintoxiquer et se purifier du poison politicien.

Car c'est à ce poison politicien qu'il faut en venir en dernière analyse. Mais ce cacodémon qui nous tient si terriblement et ne nous lâche pas, nous sommes bien sûrs de le retrouver une autre fois; n'en parlons donc pas cette fois-ci.

Mémento. — Léon Regray : *Français debout!*, Grasset. Cet excel-

lent livre confirme sur presque tous les points celui dont je viens de parler. Tour à tour l'auteur étudie le déficit humain, le déficit financier, le déficit moral, et sa conclusion est qu'il faut d'abord restaurer les hommes. Assurément, et on ne peut que souscrire à l'acte de foi qui termine le volume; mais on aurait aimé quelques précisions en vue d'un programme de redressement. Si les gens compétents, intelligents et honnêtes ne proposent rien de net, ils laissent la place aux autres qui alors ne se privent pas de parler et c'est pourquoi nous sommes submergés par les insanités politiciennes. Le livre de M. Léon Regray n'en est pas moins à conserver et à consulter. — E. Durand : *Des vérités au peuple. Opinions d'un Français moyen*, Grasset. Ici, nous nous trouvons en face d'un programme que l'on peut discuter, et hélas! que l'on doit discuter, quelque bien intentionné que soit l'auteur. Ce qu'il propose, c'est une République corporative, 1 président et 2 vice-présidents plébiscités pour 6 ans, parmi dix candidats choisis par le Gouvernement provisoire (celui-ci, si j'ai bien compris, institué par le Président de la République parmi les compétences du Sénat assistées des chefs d'état-major, du chef de la police et du gouverneur militaire de Paris). Un grand Conseil corporatif et économique de 400 membres désignés par les assemblées plénières de dix grands groupements corporatifs, et siégeant pendant 6 ans. Le Sénat continuant à fonctionner (l'auteur dit, par erreur, ramené à 400 membres; peut-être a-t-il voulu dire 100). Un gouvernement nommé pour 4 ans (pourquoi pas 6 puisque c'est le Président de la République qui le dirige?) et comprenant avec le Président et les vice-présidents 10 ministres et 10 ministres suppléants. Tout cela peut se défendre, mais tout ce qui vient du corporatisme est inconsistant ou incohérent, et je préfère le plan d'améliorations constitutionnelles que j'ai dressé dans mon livre *Au pays des leviers de commande*. — Marcel Le Saux : *La Déligion. Pour qu'il n'y ait jamais plus de chômage*, Pichon et Durand-Auzias. L'auteur s'est trouvé en chômage, ayant été remercié par la Ligue des droits de l'homme qui ne le trouvait plus, dit-il, assez violent comme conférencier pour préparer les élections. Mais c'est là un chômage bien spécial, et abominer Adam Smith pour cette raison est aller rétrospectivement un peu loin. De même incriminer l'accroissement de la population parisienne. L'auteur est bien intentionné, mais cela ne suffit vraiment pas. J'ignore, au surplus, et n'ai pas trouvé dans son livre ce qu'il voulait dire par ce mot déligion. — Maurice Lefebvre : *Demain? Croquis d'une meilleur organisation politique économique et sociale*, Editions Médicis. Une série de causeries très judicieuses. Pour améliorer la société, il faut améliorer l'individu, dit l'auteur.

Parfait. Mais si l'individu ne s'améliore pas, faudra-t-il chambarder la société? Espérons que non. Le livre est spirituellement illustré par Ralph Soupault. — Jean Quercy : *Collectivisme et Liberté*. Collection Sagesse et Liberté. Les Cahiers gris (Lucien Botta, 36, rue Fondary). La conclusion de l'auteur est celle-ci. Il faut trouver la forme de collectivisme qui peut s'harmoniser le mieux avec la liberté. Oui, oui, quelque chose comme la quadrature du cercle. — S. Baracha : *Le Marxisme après Marx*, Rivière. On se demande comment le marxisme, tissu d'absurdités dès le premier jour, a pu être acclamé par tant de gens, mais il l'a été, c'est un fait. Il n'en reste rien aujourd'hui, en science, mais il en reste beaucoup en réalité politique. Marx, Bernstein, Lénine, Sorel, et maintenant Valois, Déat, Beracha, un panier de crabes idéologiques et une fois qu'ils se seront entredévorés, d'autres crabes viendront, car les arguments ne sont rien en comparaison des sentiments, et il y aura toujours des révolutionnaires chambardeurs et destructeurs sous masques de justiciers sociaux. — *L'Espoir français* du 4 juin donne des chiffres suggestifs sur la vie du paysan russe. La propriété rurale privée a à peu près disparu; 90 % des terres sont collectivisées, les jardins des kolkhoziens ne représentant que 4 % du territoire cultivé; on évalue (Strong, écrivain communiste) à 6 millions le nombre des paysans fusillés ou morts de misère; 4 millions avaient été dès 1930 exilés en Sibérie; la perte d'hommes totale depuis 1918 serait de 17 millions, la famine de 1921-1922 a fait périr plus de 5 millions de personnes (Walter, Citrine) et on redoute une nouvelle famine pour 1937-1938. Le salaire moyen du travailleur rural est de 100 roubles par mois, et le pouvoir d'achat du rouble est à peu près celui du franc; parfois les salaires sont en retard de trois mois; le blé livré par le kolkhoze à l'Etat tel prix est revendu au paysan à un prix 900 fois plus fort. Le cheptel est en diminution de 50 % (chevaux), 20 % (bœufs), 50 % (moutons) depuis 1928. Sur 4.379.000 hectares, 673.000 seulement étaient labourés au 30 septembre dernier. La peine de mort est prévue et appliquée pour faute dans l'exploitation agricole, les amendes et les prisons sont très nombreuses et les tortures ne sont pas ignorées. Et l'on continuerait longtemps. Ce qui fait que nos politiciens communistes continuent, eux aussi, à chanter la gloire des Soviets et le bonheur de leurs sujets. Parfait!

HENRI MAZEL.

ETHNOGRAPHIE

Marquis de Wavrin : *Mœurs et coutumes des Indiens sauvages de l'Amérique du Sud*, Payot, 8°, 656 p., 19 photos, 2 cartes. — Théodore Delachaux : *Ethnographie de la région du Cunène, Angola*, Neuchâtel, Société de Géographie, 8°, 108 p., 88 pl. — Rév. P. C. Estermann : *Les forgerons Kwanyama, Angola; ibidem*, 8° 8 p. ill. — A. Moeller : *Les grandes lignes des migrations des Bantous de la province orientale du Congo Belge*, Bruxelles, Institut royal colonial belge, libr. Falk, gr. 8°, 578 p., 6 pl.

A plusieurs reprises déjà, le marquis de Wavrin avait publié des ouvrages décrivant les **Mœurs et coutumes des Indiens sauvages de l'Amérique du Sud,** on les a signalés ici en leur temps. Son nouveau livre reprend tous les problèmes, complète les descriptions antérieures et constitue certainement une de nos meilleures monographies ethnographiques. L'auteur a eu soin, sur l'une de ses cartes, d'indiquer quelles sont les tribus qu'il a explorées pendant plus de quinze ans et quelles sont les régions qu'il n'a pas parcourues; de sorte que l'on saisit ainsi nettement la valeur géographiquement limitée de ses généralisations.

Le plan de cette sorte d'ouvrages est toujours à peu près le même : habitat; moyens de subsistance (chasse, pêche, agriculture); travail et transports; alimentation; demeures; jeux et danses (chapitre très intéressant); de la naissance à la mort (rituels souvent complexes, variables selon les tribus); organisation familiale; paix et guerre; croyances et magie; rites et tabous; légendes et littérature. Ce plan est bon; la table des matières est détaillée; mais on regrette l'absence d'un index des sujets traités. Le totémisme et les rites de passage m'intéressent personnellement; mais pour trouver les faits de détail dont j'ai besoin, sans index ce n'est pas facile.

De plus, l'arrangement adopté ne permet pas de reconstituer la civilisation de chacune des tribus explorées, par exemple des Jivaro ou des Piapoco ou des Chama. La distance entre les divers groupes décrits est souvent considérable; on éprouve quelque difficulté à ne pas attribuer à l'un ce qui n'appartient qu'à un autre. Ces critiques secondaires, d'ordre purement matériel, ne diminuent guère l'importance d'un livre de bonne foi.

Je fais allusion à un passage du début où l'auteur déclare

que souvent ses prédécesseurs ont affirmé beaucoup de faits ethnographiques à la légère, et que les théoriciens ont eu tort de leur faire confiance. Je ne suis pas assez spécialisé pour pouvoir relever une à une ces erreurs; l'auteur d'ailleurs ne cite aucun des explorateurs allemands, américains, suédois, etc., qui l'ont précédé dans la région de l'Amazone et du haut Orénoque. Les tribus étudiées sont au nombre de 68 ; parmi elles, une trentaine au moins ont fait l'objet de monographies qu'on s'accorde, vu les autres publications de leurs auteurs, à regarder comme sérieuses... Aussi regrette-t-on souvent que l'auteur n'ait pas indiqué avec précision de quels villages d'une tribu donnée il parle; on peut douter que dans tous les mœurs soient absolument uniformes.

Le souci de la précision tribale, si je puis dire, anime au contraire l'excellente monographie de Théodore Delachaux sur **La région du Cunène**, dans l'Angola portugais. Comme c'était sa deuxième mission dans ces pays, il était mieux préparé déjà à saisir les différenciations locales.Les cartes des pp. 8 et 9 situent exactement le terrain de l'enquête.

Celle-ci a porté surtout sur la civilisation matérielle, qui est celle que les étrangers peuvent le mieux étudier à fond sans avoir à subir un séjour prolongé au même endroit. La monographie décrit tour à tour le vêtement, les scarifications et tatouages, la parure mobile; les armes et engins de chasse et de pêche; les ustensiles de ménage; les outils agricoles; les jeux et jouets; l'habitation; le mobilier et les transports; un dernier chapitre, très intéressant, décrit les cérémonies d'initiation.

Les variantes locales sont toutes indiquées avec la plus grande précision. L'un des principaux mérites de cet ouvrage, ce sont ses planches; les 22 dernières sont des photos, mais les autres des dessins dus à Delachaud lui-même, établis sur place ou d'après les objets rapportés au Musée ethnographique de Neuchâtel dont il est le conservateur; ce sont des documents de premier ordre. Trop souvent, on adopte la photo pour les objets; même pour des groupes déjà la photo, surtout si elle est reproduite avec une trame, n'est qu'un trompe-l'œil scientifique. A ce titre, tout autant que pour la précision des descriptions et leur tenue littéraire, je recommande cette

monographie comme un modèle à suivre, même pour l'éude des mœurs et coutumes d'un village français.

Parmi ces populations de l'Angola il en est une qui a une grande réputation artisanale : aussi sera-t-on reconnaissant au P. Estermann de nous donner enfin des renseignements détaillés sur les **Forgerons Kwanyama.** Ceux du Soudan et de la Nigérie, d'autre part ceux de la Rhodésie et du Tanganyika ont fait déjà l'objet de recherches; mais il reste encore beaucoup à apprendre sur les forgerons des deux colonies portugaises. Chez nous, sauf par la légende de saint Eloi et par le martelage médico-magique du ventre, les forgerons ne se distinguent plus des autres fabres. Mais dans toute l'Afrique, ce sont de puissants magiciens, comme ils l'étaient chez les Islandais et les Scandinaves. Ils forment une caste à part; leurs techniques sont restées très primitives; leur place sociale les met parfois au-dessus des chefs; il faut donc recueillir le plus possible de documents directs avant que les importations européennes ne les aient fait disparaître.

Voisin de l'Angola, le Congo belge a déjà fait l'objet d'une littérature ethnographique considérable. Mais l'ouvrage de A. Moeller ne fait double emploi avec aucun d'avant. Seulement, est-ce une modestie malencontreuse, ou une pression officielle, qui lui a fait adopter un titre à la fois aussi rébarbatif et aussi faux? Il ne s'agit pas seulement dans ce gros volume des **Grandes lignes des migrations des Bantous congolais,** mais de bien d'autres choses encore, et bien plus intéressantes. On comprend que l'administration coloniale ait besoin de renseignements précis sur ces migrations, qui correspondent à des généalogies plus ou moins vraies, donc à des droits et devoirs mutuels, à des dépendances et à des redevances, semblables à celles de notre régime féodal.

Les Nègres eux-mêmes aussi, dans un siècle ou deux, quand ils auront créé des Etats indépendants et « civilisés », seront heureux de trouver à leur disposition des tableaux de ce genre, comme nous aimons la *Chanson de Roland* ou la *Geste de Guillaume d'Orange*. Mais ces filiations et ces déplacements congolais laissent assez froids les habitants de l'Europe. Ils trouveront bien plus intéressantes les descriptions détaillées, et en majeure partie tout à fait neuves, Que M. Moeller

donne des diverses cérémonies indigènes, notamment des rites d'initiation, avec ou sans circoncision des garçons, parfois avec mutilation du clitoris des filles.

Cette deuxième partie, sans titre particulier, commence à la p. 291 et va jusqu'à la p. 557; ensuite vient l'index des dénominations ethniques; mais il n'y a pas d'index des sujets traités, ce qui risque de faire sous-estimer cette monographie.

On y trouve, pour chacune des tribus de la province orientale du Congo belge, la description, avec les variantes locales, des cérémonies d'initiation; de la médecine magique; des diverses cérémonies et danses magico-religieuses; de l'organisation sociale, qui est aussi à base magique; de l'organisation politique, dont l'un des éléments principaux est la société secrète, à rites complexes, munie d'insignes spéciaux, et qui peut tenir en échec l'autorité des chefs nominaux.

Cette dernière section est de première importance pour les administrateurs non seulement du Congo belge mais aussi du nôtre et, en général, de l'Afrique (Cameroun, Nigérie, Dahomey, Togo, etc.) D'ordinaire on a trop insisté sur le caractère parfois féroce et sanguinaire de ces sociétés; dans la pratique normale, elles sont un système régulateur de caractère démocratique qui sert à contrebalancer l'autocratie héréditaire des chefs.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS RELIGIEUSES

Eugène Marsan : *Pâques 1934 (la Réalité de Dieu)*, Edit. du Divan. — Mémento.

Au début de juillet 1914 se trouvaient réunis un soir, chez Henri Clouard et Gilbert Maire, qui habitaient ensemble, un groupe de jeunes gens dont Georges Le Cardonnel était l'aîné. Il y avait mon frère Cam Charasson, puis le poète Jean-Marc Bernard, Raoul Monier, Gustave Valmont, qui appartenaient à la *Revue Critique :* tous quatre ont été tués à la guerre. Il y avait encore Eugène Marsan, qui vient de mourir. Je songe à ce joyeux groupe que nous faisions ce soir-là, et je me demande : maintenant, à qui le tour?

Les uns croyants au fond de leur âme, les autres incroyants, aucun de nous ne pratiquait, je crois; et certes, on m'eût bien étonnée si l'on m'avait dit, alors, qu'au lieu des romans

que j'y analysais, je prendrais plaisir, quelque vingt ans plus tard, dans le *Mercure*, à étudier les livres religieux.

Mais ce beau Marsan aux grands yeux clairs, au menton levé sur un col dédaigneux, ce dandy, ce dilettante curieux des *Cannes de M. Bourget*, qui regardait longuement les *Passantes* et s'attardait dans les *Chambres du Plaisir*, ne l'eût-on pas étonné plus encore en lui annonçant que ses deux dernières années, il les passerait à établir des « approximations du divin », à tenter de serrer de près la « réalité de Dieu » ? C'est là ses propres termes, qu'il a tracés de sa main, comme on peut le vérifier dans cette émouvante plaquette posthume, **Pâques 1934**, qui donne le fac-similé d'une page de son carnet intime.

Cette méditation d'un honnête homme qui voudrait *aboutir*, il l'avait rédigée pour soi, au printemps, il y a trois ans, puis il songea à la faire paraître pour quelques amis, sans s'y décider : très scrupuleux pour la forme dont il revêtait ses pensées, il avait toujours beaucoup corrigé. Est-ce par minutie d'artiste qu'il retarda cette publication, ou bien attendait-il de s'être « précisé » mieux encore, comme il l'a écrit, « les fins auxquelles il n'avait cessé de tendre » ? Sentait-il, comme les mois passaient, qu'il avançait peu à peu sur le seul chemin qui compte, et comptait-il pouvoir, un jour, apporter mieux que :

> les dubitations de bonne foi et l'anxieuse perplexité de tous ceux de notre génération qui, n'ayant pu parvenir, en un pareil sujet, à aucune certitude, en ont souffert comme d'un vide et d'une diminution et ne sont pas las d'espérer.

Qu'il n'y eût pas, dans ces mots, qu'un harmonieux regret de rhéteur, nous en avons pour garantie la bonne foi que nous avons été nombreux à lui reconnaître en d'autres ordres et d'autres sujets, car tout se tient dans une âme, et d'ailleurs André Billy, si je ne m'abuse, dans le *Figaro* nous a conté l'étonnement qu'il éprouva, lors d'une croisière, dans le tête-à-tête d'une soirée, à découvrir en Marsan des préoccupations métaphysiques et religieuses pressantes, dont il l'aurait cru fort éloigné, et auxquelles Marsan a donné leur vrai sens, et leur significative conclusion, en demandant

un prêtre à ses derniers moments : ce ne fut pas le cri épouvanté d'un homme redevenu enfant, et qui appelle au secours au hasard dans la grande terreur, ce fut la soumission réfléchie, consciente et apaisée d'un homme qui depuis des mois priait, non seulement avec son cœur mais avec son intelligence. Car chercher de bonne foi c'est prier : rappelons-nous le *Miroir de Jésus :* « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé. »

§

Nous croyons que Dieu tend la perche — une perche quelquefois brûlante ou épineuse — à tous. Il faut seulement savoir la saisir au bon moment. Pour Marsan, la perche fut ce dimanche de Pâques où, âgé de cinquante et un ans, il conduisit à la messe son petit-fils qui en avait sept. Cet homme en qui ses dernières publications auraient pu nous faire voir seulement un curieux de voluptés, apportait au contraire un grand sérieux à la chose politique, à la *res publica,* et c'était ce qui l'avait conduit, très jeune, à adhérer à l'*Action Française.* Dans cette église de Pâques 1934, c'est avec le même sérieux, comme envers *ce qui compte,* qu'il se mit à rêver sur la signification de cette messe qui lui semblait mal suivie par tant d'assistants. Et il se disait qu'il faudrait « *savoir* la messe de bout en bout, afin de parvenir, par la lettre exacte, jusqu'à l'esprit du catholicisme ».

Cette messe où il était venu par hasard, parce qu'il fallait qu'il accompagnât ce jour-là son petit-fils (personne sans doute n'étant disponible chez lui) cette messe détermina en lui un choc dont les vibrations ne devaient pas cesser. Cet homme poli, consciencieux et attentif, se voyant là, à une messe où il n'était qu'un spectateur, s'interrogea, nous confie-t-il :

A défaut de participation, cherche honnêtement où tu en es.

Son expérience religieuse personnelle avait été très courte, il l'avoue, « par l'empêchement du refus initial ». Et il reconnaissait que, pour des croyants, la succession d'apparents hasards qui l'avaient amené à « ce quart d'heure privilégié de pensées suivies » était déjà un acheminement, une grâce, qui n'a pas été la première, sans doute. Mais notre cœur s'ouvre, puis se referme et il oublie.

Parce que la mort était proche, bien qu'il ne le sût pas, cette fois-là il ne devait pas oublier. C'est toujours la parabole de la semence qui tombe sur des terrains, des endroits plus ou moins bien préparés. Ce jour de Pâques, à cause de la bonne foi qu'il apporta à réfléchir à la « réalité de Dieu », la grâce fut plus abondante, et la semence germa. Lentement, mais elle est enfin sortie de terre. Et nous croyons que, sans qu'il s'en doutât, le Dieu vivant dans le tabernacle lui avait parlé ce dimanche-là silencieusement.

Le lundi de Pâques, il passa sa journée à se traduire le plus exactement possible sur ce sujet. Insistons sur ce fait : depuis l'adolescence il ne croyait plus, non seulement à la doctrine chrétienne, mais à la *réalité* de Dieu :

> Le mot *Dieu* m'apparaissait, lorsque j'étais contraint d'y songer avec précision, comme un *mot* seulement, comme une figure sans objet déterminé.

Très pris par la vie, il ne passait pas son temps à s'interroger et à nier : « J'avais fini par m'abstenir. Il me plaisait de garder à ce propos, dans ma pensée, un vide scrupuleux. » Pour lui, l'invention de Dieu était une pieuse supercherie en faveur du genre humain dans l'angoisse.

Etant arrivé, cependant, à regarder un jour, comme une satisfaction secourable, une éventuelle *réalité* de Dieu, il finit par lui sembler plausible que Dieu existât, puisque nous ne pouvons douter de la réalité de notre intelligence, ou du moins de son action, et puisque l'état récent de la science, qui n'établit plus de limite certaine entre la matière et l'esprit, permet de conclure à l'immatérialité de l'intelligence.

Le voici donc qui est sollicité d'établir un lien entre Dieu et les choses : une émanation de Dieu lui-même qui nous atteindrait.

> Une émanation de Dieu, ayant servi à Dieu pour créer, et par conséquent pour ordonner, à partir d'un fluide, d'une onde, d'un frai spirituel, d'on ne sait quoi d'impossible à nommer — les rayons des mystiques — en déterminant de la sorte les apparences et la réalité, la partielle compacité des choses perceptibles.

Arrivé là, à cette plausibilité de Dieu, il n'avait pu aller plus loin, ni prendre un repos dans les mystères spécifique-

ment chrétiens : Trinité, Incarnation, Rédemption. Le problème du Mal et de la Douleur l'arrêtait, il se refusait à croire à la fois à la perpétuelle intervention de Dieu, à son attention de tous les instants à chaque homme en particulier, et à cette affreuse conséquence de tant de misères humaines et animales sans fin, causées par la création du monde. Et cependant Marsan sent bien alors que notre intelligence limitée ne peut pas embrasser toute la vie de notre univers et des univers, ni « les moyens nécessairement illimités de Dieu », et le voici qui s'attarde, en une profonde méditation, sur l'unicité nécessaire de ce Dieu et en même temps sur « l'admirable notion du Saint-Esprit », sur « la vie et la personne incomparable du Christ », il révère le mystère de la Sainte Trinité :

Au prix d'une absurdité apparente (je parle sans irrespect) proclamée comme telle, et répandue avec un prodigieux bonheur à l'aide d'un long bienfait, le christianisme maîtrisait la nécessité, il opposait à la nécessité, fer contre fer, les obligations du cœur, les ineffables contraintes de la charité, c'est-à-dire de l'amour. Ce qu'il ose, dans ses mystères, est donc plein de significations irréfutables, à la fois par leur effet tutélaire et, à travers les symboles, quant au fond.

Il arrivait donc à cette conclusion que ce qui, dans le christianisme, pour l'explication du monde créé, l'étonnait encore se réduisait peut-être à des différences de vocabulaire et de représentation; fut-ce scrupule de loyauté, ou difficulté de cet acte d'humilité que représente l'acceptation des genoux ployés, docilement, en face du Mystère, qui retint encore Eugène Marsan, pendant ces mois de maladie et de souffrance, de faire la suprême démarche? Soyons sûrs cependant, après ce petit livre si lourd de substance, qu'il n'aura appelé un prêtre, comme il l'a fait, que dans la complète loyauté de son intelligence et de son cœur.

Mémento. — *Le rayonnement d'Elisabeth Leseur*, par Jeanne Andé (Ed. Spès). Nous reviendrons sur cette admirable figure d'une femme du monde, érudite et charmante, dont la cause de béatification a été récemment introduite et qui est un des plus hauts et plus significatifs modèles de ce que peut donner l'action du Christ sur une âme. — *La Bienheureuse Anna-Maria Taigi, mère de famille,*

par le R. P. Bessières (Desclée). La première mère de famille n'ayant pas fini sa vie dans un cloître qui ait été canonisée depuis que le christianisme existe. Elle est morte en 1837. Nous reviendrons aussi sur cette biographie. — *Celle que tout le monde aime*, par Jacques Christophe (La Bonne Presse). Ravissant volume sur la « petite Thérèse de l'Enfant-Jésus » dû à la plume d'une autoresse de talent. — *Les grandeurs de Marie*, par A. Molien (Desclée). C'est un gros choix (plus de 600 pages) des meilleurs textes consacrés à la Sainte Vierge par les P. de Bérulle, de Condren, M. Olier, saint Vincent de Paul, le bienheureux Grignon de Montfort, etc. — *Examen de la « Vie de Jésus » de François Mauriac*, par le P. Lagrange (Gabalda). C'est une série de réponses très affables, mais très fermes et très pertinentes, à un certain nombre de points, dans le livre de Mauriac, qui ont choqué non seulement les fidèles, mais les théologiens et les exégètes. — *Les Trappistines*, par Yvonne Estienne : une magnifique étude de 400 pages sur ces curieux et durs couvents de cisterciennes. — *L'Incarnation*, de A. Butte (Fischbacher). C'est un livre protestant qui étudie l'Incarnation, la Sainte Cène et l'Eglise du point de vue des protestants et avec enthousiasme. — *Les Pères Blancs du Cardinal Lavigerie*, par Paul Lesourd(Grasset). Une étude passionnante de cet ordre récent et admirable, avec une biographie du prodigieux cardinal.

HENRIETTE CHARASSON.

LES REVUES

Le Courrier d'Epidaure : La grammaire et M. Gabriel de Lautrec; souvenirs de celui-ci sur le *Mercure*. — *Eurydice* : une critique tendancieuse sur Henri de Régnier. — *Nouveaux cahiers* : la vie ouvrière au Japon. — *Hippocrate* : les maladies du goût en littérature au XXe siècle. — Mémento.

Le courrier d'Epidaure (juillet) continue la publication des bien agréables « Souvenirs des jours sans souci » de M. Gabriel de Lautrec. Il y remarque l'absence dans la grammaire de l'Académie française d'un chapitre réglant la ponctuation. Une « pareille inconscience » le déconcerte. Pour lui, en outre, la dite grammaire fut exécutée par les Immortels à la façon d'un pensum. Ils se seraient mis à l'œuvre sans joie, admettant les erreurs : « Ah! tant pis s'il y a des fautes! » M. de Lautrec en relève plusieurs en ces termes où paraît sa bonne humeur :

Et c'est ainsi que dans la conjugaison du verbe « aller », nous trouvons, au passé composé : « je suis allé » ou « j'ai été ». Mais

non, monsieur Lancelot! De même que le présent « je vais » ne correspond pas à « je suis ». « Je vais à Paris », « je suis à Paris ». De même, il faut dire : « Je suis allé à Londres l'an dernier, et j'y ait été huit jours ». La première expression fait allusion au voyage, au déplacement, et la deuxième, au séjour. Ce n'est pas du tout la même chose. Le passé composé du verbe « aller », c'est : je suis allé. Un point. C'est tout.

Et il y a aussi le fameux « ne » explétif. Explétif, quel mot commode pour éluder une explication!

« Je crains qu'il *ne* vienne. » C'est-à-dire, en bon français, je crains sa venue. Je crains qu'il vienne. Alors, et pourquoi « ne »? Expliquons.

L'erreur a dû être commise, il y a quatre cents ans, par un grammairien ignorant. On disait en latin : *Timeo ne veniat. Timeo*, je crains, *ne*, que, *veniat*, il vienne. L'imbécile ne s'est pas douté qu'il pouvait y avoir en latin, comme en français, comme dans toutes les langues, des homonynes, et, dans l'espèce, un « ne » négatif et un « ne » signifiant « que ». Et il s'est cru obligé de traduire deux fois le même mot, la deuxième fois constituant un contresens et une absurdité.

Les meilleurs écrivains ont adopté sereinement cette absurdité. Seul La Bruyère semble avoir hésité. Il évite autant que possible, m'a-t-il paru, cet « explétif ».

J'avais soumis ces quelques remarques, avec d'autres, au regretté Henri de Régnier, qui voulait bien m'honorer de son amitié. Il me dit que c'était fort intéressant, et qu'il en parlerait à « Lancelot ». J'ignore s'il l'a fait. J'ignore s'il y a eu une deuxième édition de la dite grammaire, où aient été corrigées toutes les erreurs signalées par tels et tels. Je ne m'en suis pas enquis. Je regrettais, d'ailleurs, bien assez mes premiers douze francs.

Après une évocation de notre cher Alfred Vallette, M. de Lautrec résume ainsi l'histoire de notre belle revue :

1889-1937. C'est une longue carrière pour une revue, alors que tant d'autres feuilles, fondées vers la même époque, n'ont vécu que quelques jours. « Hélas, que j'en ai vu mourir de jeunes feuilles! », aurait pu dire Victor Hugo, qui, c'est l'excuse de ce vers, adorait les jeux de mots, même les plus mauvais.

Mais la revue a derrière elle une carrière glorieuse qui se continuera noblement avec son nouveau directeur, Georges Duhamel. Le *Mercure* n'est pas entré à l'Académie, mais c'est l'Académie qui est entrée au *Mercure*. Le succès est dû à la volonté tenace, éclairée, prudente, d'Alfred Vallette et au choix qu'il a su faire de ses

collaborateurs, et des livres que sa maison d'éditions a publiés. Que de noms, illustres aujourd'hui, qui, peut-être, ne le seraient pas sans lui. Il a su le premier apprécier Maeterlinck, ce Belge, qui est probablement, à l'heure actuelle, un des meilleurs penseurs et écrivains français. Et c'est lui qui a publié les œuvres d'Henri de Régnier, ce pur poète en prose et en vers, dont les volumes de début, entre autres *le Trèfle Noir*, sont la plus heureuse et la plus exacte représentation du vrai symbolisme. Parlerai-je de ses romans, si poétiques à la fois et si truculents, si français? Et presque je regrette que le nom du délicieux Pierre Louys vienne maintenant sous ma plume, car je ne me console pas d'avoir perdu la première édition illustrée d'*Aphrodite*, dont les images étaient des modèles de grâce amoureuse. Henri Mazel dont j'ai connu trop tard le haut mérite d'écrivain et de penseur, et l'âme charmante, et à qui on n'a pas fait jusqu'ici, et il s'en faut de beaucoup, la place qu'il mérite dans les lettres françaises.

Et toute la phalange des rédacteurs et des amis de la revue : Louis Denise, André Fontainas, Louis Dumur, Pierre Quillard, Ferdinand Herold, le fidèle Paul Léautaud, et Adrien Van Bever...

§

M. Paul Dresse intitule « Mesure d'Henri de Régnier » — dans **Eurydice** (mai-juin) — un article fondé sur le « Choix de Poèmes » et inspiré par trop de petitesse pour mesurer d'une aune valable le poète de *Tel qu'en songe*, de *La cité des Eaux*, des *Odelettes*. Le jugement de ce critique est établi par moins de raison littéraire que de sentiment. Il doit être bien jeune encore pour écrire, si près de la disparition d'Henri de Régnier :

> Comme tant d'autres, il s'est promis le laurier. Il n'en aura su cueillir que des brindilles, l'extrémité de quelques rameaux maigres. Du moins aura-t-il, de ses doigts, touché l'arbre d'Immortalité. Henri de Régnier ne fut pas le « grand poète » qu'on prônait vers 1910; mais enfin, ce fut un poète. S'il faut une épithète pour marquer le niveau où il se classe, la postérité s'arrêtera sans doute à celle de « très distingué ».

Cette condescendance à l'égard d'un maître suffirait à se méfier du juge, même si l'on n'avait eu la patience d'en lire le factum jusqu'à cette prévision un peu téméraire du qualificatif que la postérité décernera à Henri de Régnier. La fidélité parallèle du poète à Stéphane Mallarmé et à Heredia

constitue un exemple réconfortant. Et s'il leur a été débiteur, c'est à la façon parfaitement respectable dont ceux-ci le furent : l'un, de Poe et de Swinburne; l'autre, de Théophile Gautier. Mais, prétendre que Régnier ait eu « la disgrâce de prendre pour modèle » Sully Prudhomme — cela sous prétexte d'une rencontre possible — c'est assez peu équitable.

Si l'on veut connaître le ton de M. Paul Dresse, voici de son pamphlet un fragment typique :

L'art d'Henri de Régnier, dans sa phase symboliste, manque vraiment de fierté. L'influence de cette école (ou, si l'on préfère, de ce milieu) tendit à avilir une Muse qui, dans ses tout premiers chants, avait plus noblement préludé. A cette débâcle, où s'éboulent les murs naissants qu'ébauchait la voix d'Amphion, une chose toutefois résiste et survit : c'est un certain don de l'harmonie qui fait, dans cette matière amorphe, dans ce triste « poumon marin », flotter çà et là la forme d'un beau vers. Et comme on en trouve surtout à la dernière ligne des poèmes, on se rend compte que l'auteur n'a point perdu tout discernement... Il n'en est pas moins déconcertant pour nous de voir un critique considérable, Remy de Gourmont, appeler Henri de Régnier « le poète riche par excellence » et déclarer : « M. de Régnier sait dire en vers tout ce qu'il veut, sa subtilité est infinie », et conclure en le nommant « un maître ». Cette qualification suffirait à nous faire suspecter la maîtrise de son auteur (1). Si de Régnier n'avait donné que cela, combien plus proche de la pénible vérité nous apparaîtrait la sévère anticipation de Charles Maurras : « *Du train dont vont les choses, avec cette lente, sûre et profonde renaissance du goût français dans les ouvrages de l'esprit, ce sera quelque jour un grand problème littéraire d'expliquer comment des lettrés raffinés ou des critiques haut placés ont pu supporter les poèmes de ce « poète* ». On conçoit l'indignation que manifestait le même critique en voyant comparer aux poèmes de Chénier les œuvres d'Henri de Régnier consacrées aux mythes et légendes de la Grèce antique. Il suffit de lire une pièce telle que le *Bûcher d'Hercule*, avec ses faciles recherches de couleur, ses épithètes banales, aux

(1) Rien de plus drôle d'ailleurs que de voir Gourmont s'exercer au style artiste et se faire « symbolard » par admiration : « *Il songe, passant de salle en salle, il descend l'escalier de marbre vers le soir, et s'en va dans les jardins, dallés comme des cours, rêver sa vie parmi les bassins et les vasques, cependant que les cygnes noirs s'inquiètent de leur nid et qu'un paon, seul comme un roi, semble boire superbement l'orgueil mourant d'un crépuscule d'or.* (*Le Livre des Masques*, portrait d'Henri de *Régnier*). (Note de M. Dresse.)

balancements symétriques, son impuissance à tirer parti d'une belle idée qui eût réjoui Hugo (les monstres renaissant de la flamme qui consume leur vainqueur), pour hausser les épaules devant ce rapprochement. Si c'est du Chénier, c'est du Chénier au rabais!

Malgré tout cela, Henri de Régnier, en cette période symboliste, aura tout de même connu quelques réussites. Elles se sont produites à partir du moment où, renonçant à charger son vers des débris du harnachement traditionnel, le poète eut la franchise de se confier entièrement à son sens auditif.

Il est assez divertissant de voir reprocher l'uniformité des cadences et la monotonie qui en résulte, dans une revue qui ne publie pas moins de vingt-deux dizains d'une seule coulée, déclamatoires et interchangeables — un peu avant l'article de M. Paul Dresse. Celui-ci, ayant cité l'Odelette I de la *Corbeille des Heures,* lui accorde ce premier accessit :

Je ne vois rien à reprendre à cette charmante phrase musicale, filée tout d'une haleine.

Immédiatement après — ô élégance! — le magister donne de la règle sur les doigts qui écrivent l'Odelette I :

C'est bien par hasard, on est obligé de le reconnaître, que le poète a trouvé sur son roseau grêle — Virgile eût dit *tenui avena* — ce petit air de flûte qui le fit entrer vivant dans l'Anthologie.

§

M. Fernand Maurette écrit dans **Nouveaux cahiers** (15 juin) sur la condition des ouvriers au Japon. On apprend par lui que l'industrie y est si divisée que 60 % des travailleurs sont employés dans des usines n'occupant pas plus de 5 personnes. L'ouvrier prend à l'usine trois repas quotidiens pour lesquels il paie 20 sen, soit 66 centimes français. Son salaire annuel est de 1535 à 2210 francs; 845 à 1162 francs pour une ouvrière. La moitié environ de ces sommes acquitte le logement, les soins d'hygiène, les bains.

Le Japonais ne se nourrit que de riz, de pizzaro, de légumes, de thé, tous produits intérieurs, qui s'acquièrent à très bas prix. Il habite un logis étroit, presque dépourvu de meubles, où le lit est remplacé par une natte, les sièges par quelques coussins. Son vêtement est simple aussi, et le Japonais, même dans le Nord, se chauffe très peu. De sorte que le budget de famille moyen de

l'ouvrier japonais présente cette répartition paradoxale : un plus fort pourcentage que dans le budget de famille de n'importe quel ouvrier, — même de l'Américain, — est ici consacré au poste « divers » (livres, spectacles, excursions, cadeaux, etc.). Cet homme, qui semblerait n'avoir pas de quoi se payer le nécessaire, fait relativement de plus grandes dépenses de luxe que l'ouvrier occidental.

Sur la femme ouvrière au Japon, M. Maurette nous apprend ceci :

Une jeune fille employée dans une grande filature ou dans un grand tissage ne gagne pas plus de 60 sen par jour : moins de deux francs français. Elle ne travaille guère que 8 heures par jour; mais, pendant ces huit heures, elle travaille dur : nous en avons vu surveiller huit métiers ordinaires, ou de trente à quarante métiers automatiques. Et, quand elles ont achevé le travail, elles ne quittent point l'usine : elles y vivent, y mangent, y logent, dans les dortoirs, d'ailleurs propres et gais.

Tout cela est loin des mœurs d'Occident. Mais voyons la réalité. De ses 60 sen quotidiens, la jeune ouvrière, de seize à vingt et un ans, n'en dépense que 20. Du reste elle fait deux parts égales : l'une pour ses parents, des paysans; l'autre pour son pécule, qui s'accumulera dans les caisses de l'usine. Cependant, elle aura, gratuitement, les soins d'hygiène, les jeux, les spectacles; elle apprendra les rites de la cérémonie du thé et l'art d'arranger les fleurs. A vingt et un ans, elle sortira, avec sa dot, se mariera, et, dans les faubourgs ou à la campagne, procréera et élèvera des enfants.

Il y en a 600.000 de cette sorte dans les grandes usines japonaises, vivant dans une condition certes bien différente de celle des jeunes filles d'Occident, mais combien supérieure à celle de leurs sœurs des petits ateliers « familiaux ». Armée du travail, sans cesse renouvelée et toujours jeune (il n'y a presque pas de femmes adultes ou vieilles dans les usines japonaises), facteur du fort rendement et du bas prix de revient qui distinguent la grande industrie du Japon.

Le bon marché de la vie au Japon est garanti par le gouvernement. Il « y veille aux dépens du paysan japonais qui, lui, est misérable ». Et M. Maurette explique :

La prospérité industrielle du Japon est édifiée non sur la misère des ouvriers, mais sur celle des paysans. Et celle-ci n'a qu'une cause : le trop grand nombre des hommes sur une terre trop petite. Vous souhaitez, Occidentaux, que la concurrence japonaise

ait moins de bonheur, que les prix de vente de l'importation japonaise montent, que les prix de revient de l'industrie japonaise soient moins bas, partant que les salaires augmentent? Le moyen est à votre portée : au lieu de fermer vos portes, ouvrez-les à l'immigration des Jaunes. Il y aura moins de paysans à peiner dans les champs étroits de l'archipel japonais, moins de main-d'œuvre à s'offrir à la porte des usines; le prix des produits de la terre et le prix du travail monteront de pair; et quelques émigrants, ayant vu du pays, rapporteront peut-être chez eux les habitudes d'un genre de vie occidental et plus coûteux. Et les salaires monteront.

§

La prospérité de la droguerie qui, naguère, assura l'éclosion et le succès du *Courrier français* de Willette, Henri Pille, Heidbrink et du cher grand Raoul Ponchon, permet aujourd'hui la publication de revues littéraires d'une indépendance et d'une tenue qu'on ne saurait ne pas signaler.

L'une de celles-ci, « revue d'humanisme médical », **Hippocrate,** publie en juin un juste et très courageux article de M. André Berry sur « Les maladies du goût au XX[e] siècle. » L'auteur en compte et dénonce six principales : la manie de l'original et celle du moderne; l'excès du libre choix; l'esprit de chapelle; la vulgarité; la docilité aux suggestions de la réclame.

M. André Berry est un classique intransigeant. Il n'admet point l'éclectisme :

Seul un regard perpétuellement fixé sur les bons modèles peut nous sauver de l'erreur. Ce n'est pas les poètes qu'il faut juger, avec un respect égal pour toutes les catégories, mais les catégories elles-mêmes, toutes condamnables, sauf une : celle des auteurs qui, épris d'une forme rigoureuse, conforme au génie particulier de leur langue, possèdent les qualités que le goût universel peut exiger, sont exempts des défauts qu'il peut reprendre. L'*Art Poétique* d'Horace, et dans notre langue celui de Boileau, sans faire fi des critiques de Voltaire, nous offrent encore vis-à-vis de tout ce qui s'écrit une base de jugement tout à fait valable. Les pièces mal construites, désordonnées, sans unité, ne sont pas moins mauvaises parce qu'on en a fait beaucoup dans ce genre; les vers sans mesure ne sont pas moins déplaisants parce que des centaines de poètes en ont écrit; l'incohérence, la boursouflure, l'ineptie, pour

avoir été beaucoup pratiquées, ne sont pas devenues moins exécrables.

Quels dommages ne devrons-nous pas à cette folie d'apprécier tout ce qu'on nous propose! Va pour ceux dont l'impuissance, patente dans la facilité, n'eût paru que mieux dans l'effort. Mais irréparable est le mal qui a gâté, qui a poussé, encouragé, maintenu dans de fausses voies, un Claudel, un Supervielle, voire un Breton, tous écrivains qui ne manquaient pas de sens poétique, et, moins libéralement loués, avaient leur chance, avec une application différente, de réussir.

De pareils malheurs suffiraient à nous prévenir contre les écueils de l'« éclectisme ». Extrêmement prudent, ouvert seulement aux valeurs non contradictoires et soumis, dans toutes ses libertés, au choix le plus rigoureux, tel il doit être s'il ne veut pas rester ce qu'il est devenu : un encouragement aux médiocres.

On voit : le ton est net. Situer au passé le sens poétique d' « un Claudel, un Supervielle, voire un Breton » est assurément excessif. Mais, comment ne pas approuver tel dire de M. André Berry :

Il faut dire bien haut, il faut dire brutalement son fait à cette foule bruyante des demi-lettrés. Jamais autant que de nos jours la médiocrité des auteurs et la médiocrité du public ne se sont expliquées l'une par l'autre. Dans le public le plus quelconque se recrutent les écrivains : le poète et le lecteur, devenus interchangeables, communient en pauvre suffisance... On voit l'importance du diagnostic et l'urgence du traitement.

« Une des plus vilaines tares de notre temps », voilà comment M. Berry définit la réclame, « tyrannie du libraire et de l'annoncier ». Et il arrive à cette conclusion : « le goût de notre temps, si sûr qu'il soit, n'est point valable ». C'est exact et c'est vrai pour tous les temps en général. Les contemporains ont rarement discerné parmi eux le poète au chant immortel. Le « goût malade » actuel a méconnu « de grands et discrets talents », écrit M. André Berry et il cite « tel Duplessys, tel Mary ». Se borner à ce point, c'est subir (peut-être) l'esprit de chapelle. Notre temps est plus riche en talents « grands et discrets ». Un André Suarès, un Louis Lefebvre, honorent une époque et l'avenir la condamnera de les avoir, sinon méconnus, du moins de leur avoir apporté un trop petit nombre d'admirateurs.

MÉMENTO. — *Æsculape* (juin) : suite aux fascicules consacrés à « l'Œil et la Vue dans l'Art, l'Histoire et la Littérature ».

L'Archer (mai) : « L'ivresse lyrique de Louis Le Cardonnel », par M. Marcel Coulon. — Lettres inédites de Gabriel Tarde à M. Henri Mazel. — Poèmes de MM. Antoine Senié et Paul Villa. — Le « Campanilisme », par Campagnou, et la fin des souvenirs et notes, si vivants, de M. le docteur Paul Voivenel : « Avec la 67e division de Réserve ».

Le Banquet (juin) : Vers de M. J. Amrouche : « Etoile Secrète ». — Le Matmati : « Poèmes berbères ». — M. Alphonse Germain : « L'Art et la Société de demain ».

Horizons nouveaux, revue trimestrielle que vient de fonder avec courage Mlle M. Bernardin, Les Essards (Charente), secondée par M. Pierre-Henri Pascal. C'est « la Revue de vos loisirs intellectuels », dit la couverture. Elle protège entre autres un poème de M. Constantin de Razoumikine : « Dactylo-Polka » où triomphe l'harmonie imitative, et « J'ai rêvé d'un bonheur... », la confession poétique des vœux de Mlle M.-L. Frings. Ce vers est de la directrice :

> Drapant d'enluminure une idée ample et forte...

Impressions (juin-juillet) publie des poèmes de MM. A. de Falgairolle et Jean Colombat.

Indo-Chine (avril-mai) : De H. E. : « Sous le regard des Apsaras ». — M. Pierre Foulon : « Angkor dans la forêt ». — Poèmes de M. Pham Van Ky (somme de ferveur).

Pays du Nord (juin), numéro consacré à l'enfance et l'éducation.

La Phalange (15 juin) : De M. René Gonère : « A Benito Mussolini », un poème où l'auteur avoue avoir « frémi »

> d'avoir osé rêver cet impossible espoir :
> que tu sois né, Duce, sur la terre de France.

De M. Alexandre Toursky, un beau poème : « Elégie de l'eau », et de M. E. Kaiser : « Trois sonnets ». — « Saint Georges de Bouhélier », par M. Jean Royère.

Revue des Deux Mondes (1er juillet) : De M. le Dr Dorten : « Le Général Mangin en Rhénanie », où cet Allemand (qui tenta d'établir un Etat rhénan compris dans le Reich) écrit cette phrase au moins singulière :

> Les Français comprendront un jour qu'ils ont perdu en Mangin le seul homme capable de les sauver.

Revue de Paris (1er juillet) commence « Batailles dans la Montagne », par M. Jean Giono. — De M. B. Souvarine, ex-Œil-de-Moscou : « Cauchemar en U. R. S. S. ». — Une Anthologie 1937

met à honneur particulier, entre M. G. Audisio et M. Eluard, Mme la princesse M. de Broglie et Mlle Leïla de Dampierre. — « Corneille », par André Rousseaux. — « Paris raconté par ses rues », de M. Albert Mousset.

Revue bleue **(19 juin) : M. R. Schwab : « Tour d'ivoire ou pensée collective ».**

La Revue hebdomadaire **(26 juin) : « Contre-chant sur l'œuvre de Mauriac », par M. J. Fourcade. — « Catholicisme et Marxisme », par M. G. Truc. — Et l'ingénue, la désopilante chronique politique de M. François Le Grix.**

La Revue Universelle **(1er juillet) : « A. C. Swinburne », un admirable essai de M. Randolph Hughes. — « Les grains de la Grenade », première partie d'une suite aux « Mille et un jours de l'Islam », de MM. J. et J. Tharaud.**

Visages du Monde **(15 juin) : « Heures de Paris », par divers dont MM. H. Hertz, A. Fraigneau et Roger Vitrac.**

Yggdrasill **(25 juin) : « Pouvoirs de la Traduction », inédit de Victor Hugo. — De M. Raymond Schwab : « Profession de foi pour les traducteurs de poésie ». — Commémoration de Léopardi. — « La ballade nordique », par M. A. Jolivet. — « Homère de Bosnie », par M. René Pelletier. — Poèmes de Mme A. Murat et de MM. Maurice Mardelle et Armand Robin.**

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Voilà le courrier (*Journal des Débats*, 4 juillet). — Au secours du loisir intérieur (*la Liberté*, 30 juin). — Bibliothèques-refuges et lieux de science (*les Nouvelles Littéraires*, 3 juillet). — Donnez les livres des Loisirs (*idem.*, 26 juin). — Les amnésiques sont-ils heureux? (*l'Œuvre*, 5 juillet). — Pour une société protectrice de l'amour (*le Figaro*, 5 juillet). — L'eau qui se souvient... (*l'Epoque*, 5 juillet).

Il y a les mauvais journaux et les bons, ces derniers s'efforçant toujours de s'améliorer.

Le mot sent son Jules Renard. M. Gaëtan Sanvoisin, qui l'a cueilli dans un catalogue d'autographes, en fait mention dans le **Journal des Débats,** de pair avec ces lettres-ci, qui ne sont pas sans intérêt :

Nos journalistes n'ont point encore honoré d'un article mon pauvre recueil. Ils attendent, m'a-t-on dit, des visites, des sollicitations, des louanges... Je ne puis croire qu'ils fassent cet affront à moi et à eux-mêmes.

Ainsi écrivait Victor Hugo à Jules de Bességuier, l'année 1822.

Voici ce que disait, l'année 1866, Ange Pechmeja, le poète roumain, à Charles Baudelaire :

Vos œuvres sont à la destination des gens qui savent lire. Ils ne sont pas nombreux. Aussi avez-vous quelque chance de ne jamais devenir absolument populaire.

Goûtons, enfin, ce billet où Eugène Fromentin se plaignait du peu que l'on avait fait pour son exposition :

Il y a une chose qu'on ne paraît pas comprendre, c'est qu'une œuvre d'art, livre, musique, tableau, statue, ne se lit pas, ne s'écoute pas, ne doit pas être montrée sur un champ de foire. Les bibliothèques et les musées ont le même recueillement, le même silence et le même demi-jour. C'est le cadre naturel et pour ainsi dire l'atmosphère exigée pour lequel elles ont été conçues, c'est le milieu dans lequel elles ont besoin d'être produites.

Encore le loisir est-il nécessaire pour qu'on puisse se recueillir dans les musées et dans les bibliothèques. Le loisir n'a jamais existé plus qu'aujourd'hui, dira-t-on. Sans doute. Pourtant M. Paul Valéry remarque, — au cours d'une interview que M. Georges Rotvand a prise du poète pour **la Liberté** :

Le loisir apparent existe, et il se généralise même au moyen de mesures légales. Les journées de travail sont mesurées et ses heures comptées par la loi. Mais le loisir intérieur, qui est autre chose que le loisir chronométrique, se perd. Nous perdons cette paix essentielle des profondeurs de l'être, cette absence sans prix, pendant laquelle les éléments les plus délicats de la vie se rafraîchissent et se réconfortent.

Et qu'est-ce donc qui prend le pas sur le loisir intérieur, sinon les mille formes d'incohérence contre lesquelles M. Paul Valéry se récrie, disant :

Dieu sait ce que nous subissons. Notre sensibilité supporte les vacarmes que vous savez, les odeurs nauséabondes, les éclairages follement intenses et violemment contrastés.

Plus loin :

Vous savez, d'autre part, combien notre époque est « parlante ». Nos villes sont couvertes de gigantesques écritures. La nuit même est peuplée de mots de feu. Dès le matin, des feuilles imprimées innombrables sont aux mains des passants, des voyageurs dans les trains et des paresseux dans leurs lits. Il suffit de tourner un

bouton dans sa chambre pour entendre les voix du monde et parfois la voix de nos maîtres. Quant aux livres, on n'en a jamais tant publié. On n'en a jamais tant lu...

M. Paul Valéry corrige :

...ou plutôt tant parcouru.

Il ajoute :

Que peut-il résulter de cette grande débauche? Cette fois, c'est notre sensibilité verbale qui est émoussée. Le langage s'use en nous. L'épithète est dépréciée. On doit se fatiguer l'esprit à chercher de quoi glorifier ou insulter les gens. D'ailleurs, la quantité et la fréquence des choses qui s'impriment emportent, du matin au soir, les jugements et les impressions et font de notre cervelle une substance véritablement grise, où rien ne dure et rien ne domine.

Musées et bibliothèques, ces derniers refuges de l'esprit, ne sont pas à l'abri, hélas! de la folie humaine, quand celle-ci va jusqu'à déclencher la guerre.

Comme le musée, la bibliothèque demande protection, écrit M. A. de La Pradelle dans **les Nouvelles Littéraires.** D'Alexandrie à Louvain, les plus célèbres ont souffert des ravages de la guerre, tandis que les livres rares et les manuscrits précieux, tentant la convoitise du vainqueur, risquaient de changer de main.

Mais que faire? M. A. de La Pradelle préconise la création de bibliothèques-refuges, où, en cas de guerre, livres et manuscrits pourraient trouver asile, précise-t-il,

sous un nouveau pavillon, qui serait celui de la science, comme celui de Genève est celui de la charité. Les instructions américaines de 1863 donnaient au vainqueur la faculté de les déplacer à son profit, du moins jusqu'à la paix. Mais le vainqueur risque de les retenir. C'est un neutre, ou mieux encore une organisation internationale qui, dans des *lieux de science*, comme il y a des lieux de Genève, élus dans chaque grand centre intellectuel, les devrait recevoir; La Haye, Genève, les pourraient recueillir.

L'idée est généreuse, certes, mais il n'y aurait pas de puits de science assez profond pour soustraire les livres aux mauvais coups des hommes-oiseaux et des spécialistes du canon à portée, désormais, illimitée. C'est à la science, au demeurant,

pour reprendre le terme employé plus haut, à la science trop souvent complice du Mal, qu'on doit ces destructions de toute sorte qu'une guerre nouvelle généraliserait si complètement qu'on ne voit pas bien où il y aurait place pour des neutres-boucliers. Nous pensons à un maître dessin, dans le ton d'Hermann-Paul, où un bibliothécaire espérantiste, le front ouvert, le corps broyé, serait gisant sous le poids de cent rayons, de mille livres, à ciel ouvert, dans une colonne de fumée — avec cette légende : *Le dernier neutre.* Professeur de droit des gens, M. A. de La Pradelle sait combien, dans la guerre, — dans la guerre surtout, — la force prime le droit. Il arrive qu'on brûle des livres, d'ordre du père Ubu. Il arrive même qu'on noie des ballots de café, qu'on détruise des machines. Il n'arrive guère, sinon à... tirage limité, qu'on fasse un bûcher des armes, des engins de toute catégorie et de toute nationalité. Mais quel incendie! Mais quelle déflagration! Avec pareille fête de la Paix, il n'est pas sûr que la belle jeune femme au rameau en sortirait vivante...

§

Côté livres, — et ce n'est pas du *Manuel des lois de la guerre sur terre* qu'il s'agit — M. Gabriel Boissy, dans **les Nouvelles littéraires** également, a exposé un projet auquel se rallier sans réserves. Il fait remarquer que si «dans l'organisation des loisirs la section *Sport* est assurée largement, la section *Jeux et spectacles* s'organise », par contre « la section *Livres* reste encore dans l'enfance ». Or,

la séparation de l'écolier et même de nombreux lycéens d'avec le livre se situe à la sortie des écoles et même en dépit d'examens heureux. On prend goût à la vie et, sauf vocation ou études spéciales, on fuit en même temps que le livre d'études, plus ou moins austère, tous les livres. C'est le début de l'ankylose intellectuelle.

Et maintenant, le remède :

Doter chaque élève qui va quitter les écoles d'un embryon de bibliothèque sous la formule que voici :

Les 10, *ou les* 15, *ou les* 20 *livres des Loisirs.*

Ces livres étant choisis, moitié par les maîtres, moitié par les membres d'un Comité formé à cet effet. (Ne pourrait-on

tenir compte, pour une part et sous réserve de rectification, du choix des élèves? ce qui constituerait une indication bien intéressante). Et, conclut M. Gabriel Boissy :

La bibliothèque, petite ou grande, reparaîtrait ainsi dans la maison française. En enveloppant d'un certain apparat la remise à chaque jeune homme quittant les écoles pour sa propre aventure, de cet embryon de bibliothèque, l'Etat habituerait peu à peu chaque citoyen à cette pensée fortifiante que *le livre est le sommet et le centre d'une existence d'homme.* Et que ferait de ses loisirs l'homme de demain s'il ne cherchait à étendre, à élever sa connaissance?

§

L'être humain qui aurait perdu toute faculté de se souvenir, que ferait-il? Les amnésiques ne sont pas gens à s'expliquer. Faut-il les plaindre? Ce n'est pas l'avis de M. G. de La Fouchardière, qui devant le cas d'une vieille dame qui occupait les marches d'une église et qui n'a pu dire ni qui elle était, ni d'où elle venait, ni où elle allait, ni ce qu'elle voulait, s'écrie :

Bienheureuse vieille dame qui, tout à coup, s'est trouvée semblable à ces petits enfants que l'Ecriture propose très justement à notre envie et à notre admiration, car ils n'ont pas de passé...

(Est-ce bien sûr? L'histoire est classique du nourrisson qui sitôt né passe la main sur le sein maternel, et dit, avec la charmante moue qu'on a quand on tend les lèvres : « Encore ». Mais il avait peut-être eu une vie antérieure.)

Elle est délivrée par miracle [elle, la vieille dame de La Fouchardière] de ses chagrins de vingt ans, de ses soucis de la quarantaine, de toutes les peines, de tous les ennuis qui constituent l'âme d'une vieille personne laminée par l'existence.

Voilà une fameuse réclame — exempte de tout esprit publicitaire, mais est-il besoin de le souligner quand le sommelier est La Fouchardière? — pour l'eau du Léthé. *L'Eau du Léthé,* ainsi s'appelait son article de **l'Œuvre,** ce jour-là lundi 5 juillet. Si je souligne la date, c'est qu'ils étaient trois journaux pour se mettre à l'eau : *l'Œuvre,* on vient de le dire, avec *l'Eau du Léthé,* **le Figaro,** avec un article de Mme Gérard d'Houville : *Parlez-moi d'amour... et d'eau claire* (Mme Gérard

d'Houville réclame en termes malicieux « une société protectrice de l'amour », qui « s'impose en ce siècle où l'amour lui-même finit par trop dépendre de « l'argent ». Mais qu'elle soit exempte d'impôt, n'est-cepas? »), et **l'Epoque** avec un article de M. Jean Rollet : *Mais oui, l'eau a de la mémoire...* Ce n'est pas le collaborateur de *l'Epoque* qui parle, c'est son interviewé, c'est M. Camichel, directeur des Laboratoires hydrodynamiques de Lyon. Une expérience est aisée à faire, qui n'a pas pour cadre les aménagements fort complexes d'un laboratoire, mais, simplement,

les bords de la rivière qui nous est la plus familière. Nous n'aurons que plus de plaisir à suivre son cours, lent ou rapide, selon les saisons, mais toujours plein de vie et d'imprévu.

En temps normal, l'eau s'écoule librement entre ses rives, surtout si celles-ci ne sont pas sinueuses et si la rivière dispose, par conséquent, d'un chenal allongé. Mais qu'une crue survienne, et l'eau, débordant de son lit habituel, rencontrera fatalement sur son passage des obstacles générateurs de remous. Repérons soigneusement l'endroit exact où se produisent ces derniers. Une fois la crue terminée et la rivière rentrée bien sagement dans le lit que lui assigna la nature, nous pourrons constater la survivance de ces remous, alors même que les obstacles qui les ont provoqués auront disparu. Et jusqu'à la crue prochaine, ces mêmes remous subsisteront, comme témoins des contraintes antérieures...

Qui oserait dire, après cela, que l'eau est privée de mémoire et qu'elle n'hérite pas aussi du passé?

Mon Dieu, si l'eau qui a lavé, nettoyé tant de choses, allait se souvenir?...

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Opéra : Premières représentations de *La Samaritaine*, drame lyrique en trois actes, poème d'Edmond Rostand, musique de M. Max d'Ollone, et d'*Alexandre le Grand*, ballet en un acte de M. Philippe Gaubert.

Hormis *Les Romanesques* et *Chantecler*, tout le théâtre de Rostand est désormais transporté sur les scènes lyriques : M. Witkowski a pris *La Princesse lointaine*, M. Alfano, *Cyrano de Bergerac*, MM. Jacques Ibert et Arthur Honegger (telle l'Autriche dans les vers de Victor Hugo), *L'Aiglon* qui, ce printemps, s'est envolé du rocher de Monaco et viendra cet au-

tomne à l'Opéra; en attendant, ce théâtre nous convie à entendre *La Samaritaine*, mise en musique par M. Max d'Ollone. L'entreprise est périlleuse et, à première vue même, semble une vraie gageure. Bonne ou mauvaise — il ne s'agit point ici de critique littéraire — il y a une musique dans les vers de Rostand, et cette musique-là, fort savamment, complaisamment orchestrée, avec des morceaux de bravoure, des scherzos, des andantes, se suffit à elle-même. Sa popularité nuit au compositeur qui vient ajouter un commentaire sonore à des couplets trop connus. Rostand s'est toujours opposé, tant qu'il vécut, à ce qu'on mît ses pièces en musique — et ce n'était point seulement par orgueil de poète, jaloux de demeurer sur les affiches seul auteur de ses œuvres, mais plutôt par un sentiment très juste de ce qui était possible et de ce qui ne l'était pas. Or, entre toutes les pièces d'Edmond Rostand, il semblait bien que *La Samaritaine* fût la moins faite pour tenter un compositeur, encore que le poète eût demandé à M. Gabriel Pierné une musique de scène lorsque le drame fut créé à la Renaissance. Une musique de scène, quelle que soit sa valeur, ne tient qu'une place discrète dans la représentation d'un drame : elle se tait quand les vers chantent. Cependant, M. Max d'Ollone a réussi tout autant qu'on pouvait la réussir la tâche qu'il avait entreprise. Il a évité les pièges tendus devant lui. Il a fait preuve de toutes les qualités nécessaires et s'est montré homme de goût autant que musicien remarquable — mais il ne pouvait faire un miracle. Son habileté, son honnêteté, son goût ne pouvaient empêcher que la séduction par lui subie ne fût un leurre. Il a fort bien discerné ce qui, dans le drame, devait être coupé pour que la partition ne devînt point trop longue; il a choisi très justement l'essentiel. Il n'a pu éviter que la musique ne vînt ralentir une action déjà languissante, et qui le paraît d'autant plus qu'il n'est pas un auditeur qui ne connaisse l'Evangile. Le texte de saint Jean est assez court, mais les quarante versets du chapitre IV disent tout et les enjolivements de Rostand n'ajoutent rien à la sublime concision du récit. Il arrive même qu'au dernier tableau, l'auteur éprouve le besoin de rassembler devant le puits de Jacob les enfants, l'aveugle, le paralytique, comme il avait au tableau précédent amené le centurion, afin de resserrer

dans l'espace de deux heures ce que l'Evangile étend sur toute la vie publique du Christ. Le théâtre, je sais bien, vit de ces artifices. Mais qu'il est difficile de matérialiser sur la scène ce qui, par essence même, ne peut que s'amoindrir en paraissant à nos yeux! Le moyen âge l'admettait et le théâtre moderne est né de ces « mystères », c'est un fait. Mais nous avons perdu la grâce de cette simplicité. Pour nous, qui ne jouons plus au parvis, la forme de l'oratorio convient mieux à l'expression musicale du drame sacré. C'est d'ailleurs le style de l'oratorio que M. Max d'Ollone a dû adopter pour les scènes essentielles de l'ouvrage : le Christ, au premier et au troisième tableau (il ne paraît point au deuxième) demeure immobile, à la margelle du puits où la Samaritaine vient prendre l'eau; cette immobilité est la condition même du rôle, naturellement fait de simplicité majestueuse et dont le caractère divin ne peut s'exprimer autrement que par cette sérénité et ce rayonnement paisible. Le deuxième tableau, au contraire, où Photine apporte au peuple assemblé devant la porte de Sichem le message dont le Christ l'a chargée, s'oppose par son mouvement aux deux autres, avec l'animation du marché, où les apôtres viennent acheter des vivres, où les femmes tiennent, sur Photine, des propos méprisants, où le grand-prêtre viendra tout à l'heure avec le Centurion. Cette architecture du drame, d'une part, et d'autre part le tempérament du musicien qui l'a choisi ne pouvaient manquer, en se joignant, de produire une œuvre qui rappelât à la fois — et tout en portant la marque personnelle de l'auteur — César Franck et Massenet, un Massenet dont la suavité, je me hâte de le dire, apparaîtrait épurée, dont l'esprit serait plus grave. La dernière page de cette partition montre le libre épanouissement de ce tempérament : le *Pater* dit par Photine et repris par le chœur *a capella* fait honneur à M. Max d'Ollone; elle atteint la grandeur et suffirait, à elle seule (mais il en est bien d'autres qui sont d'heureuses trouvailles) à prouver ce que nous savions déjà par *Le Retour* et par *L'Arlequin*, que le compositeur joint à la possession de toutes les ressources de son art cet art si rare qui consiste à savoir donner aux pages les plus travaillées l'aisance apparente et la simplicité qui en effacent toute trace d'effort.

Il fallait un artiste comme M. André Pernet pour interpréter dignement le rôle de Jésus. Lui qui a été un merveilleux Œdipe, est un merveilleux Jésus, et pourtant, est-il deux personnages plus différents? Dans *la Samaritaine,* il est toute concentration, tout rayonnement et toute sérénité. A aucun moment, il ne se montre inférieur à la tâche si lourde qu'il assume. Mlle Germaine Hoerner a trouvé dans le rôle de Photine un excellent emploi de ses dons généreux. Elle a partagé très justement le grand succès de M. Pernet. Auprès des deux protagonistes, M. José de Trévi fait du rôle épisodique du Centurion une création remarquable : M. Huberty est un grand-prêtre et M. Narçon un apôtre Pierre également parfaits, comme M. Bussonet est Aziel, l'amant de Photine. Enfin Mmes Renée Mahé, Ricquier, Almona, Courtin, Duval, Volfer, MM. Pactat, Noguéra, Médus, assurent à l'interprétation une haute tenue. M. Max d'Ollone conduit lui-même l'orchestre avec une sobre autorité.

§

J'ai rendu compte ici, lors de leur première audition aux Concerts Colonne (*Mercure* du 1er janvier 1930), des *Inscriptions pour les portes de la ville,* poème symphonique en quatre parties, inspiré à M. Philippe Gaubert par les vers d'Henri de Régnier, et j'en ai dit alors les grandes qualités. Ces fresques sonores largement dessinées, mais nettement ordonnées, riches de couleurs et de rythmes, devaient séduire un chorégraphe et il n'est point surprenant que M. Serge Lifar ait conçu devant elles l'idée d'un ballet. Les écoutant, il a vu se dérouler en son esprit les épisodes de la vie d'Alexandre. On peut tout imaginer en écoutant la musique, et même se remémorer Quinte-Curce. La vie d'**Alexandre le Grand,** en tous cas, fournit au chorégraphe de beaux épisodes : la Pythie traînée de force à son trépied, le nœud gordien tranché, Jérusalem conquise, les prêtres d'Ammon saluant le héros, après qu'il a traversé le désert de Lybie, du nom de « fils de Zeus », et puis enfin la conquête de l'Inde, la victoire remportée sur Porus, la mort à Babylone, après une orgie (le chorégraphe, qui n'est point tenu de suivre fidèlement l'histoire, imaginera même que le héros mourra empoisonné par la Reine), autant de prétextes

à tableaux somptueux, autant d'occasions pour le danseur chargé de représenter le fils de Philippe de montrer et ses dons et sa science. Jamais M. Serge Lifar n'a fait de création plus brillante : sa plastique, ses attitudes, lui ont valu l'un des succès les plus vifs d'une carrière triomphale. Il serait parfaitement injuste — et les spectateurs se sont gardés de commettre cette iniquité — de ne pas associer Mlles Lorcia, — si brillante dans le finale — Solange Schwartz, Chauviré, Kergrist, Dynalix et Binois au succès de M. Serge Lifar. Mlle Solange Schwarz, en particulier, a montré une fois de plus les dons les plus rares et cette parfaite sûreté rythmique qui a fait saluer son retour à l'Opéra comme un événement fort heureux.

La partition des *Inscriptions*, se muant en celle d'*Alexandre le Grand*, a presque doublé d'importance. Mais M. Philippe Gaubert accomplit cette transformation avec tant d'à-propos et d'habileté, que l'ouvrage semble être venu d'un seul jet et ne paraît point plus long qu'au concert. Comme il l'a conduit lui-même, il a pu recueillir le double hommage qui associait au chef d'orchestre l'auteur de ces tableaux symphoniques somptueux, variés, et tous également réussis.

RENÉ DUMESNIL.

ART

L'Exposition. — L'inauguration générale de l'Exposition et la plupart des inaugurations particulières qui ont suivi furent les plus manifestes duperies que l'on ait pu voir depuis longtemps. Au mois de juillet encore, des classes ou des pavillons s'ouvrent pour quelques heures afin d'abriter les discours d'un commissaire ou d'un ministre, puis referment aussitôt leurs portes pour laisser continuer le travail sur des chantiers mal dissimulés à l'aide de bâches et de drapeaux. Nous sommes passés maîtres dans l'art du mensonge décoratif. Si encore ces fantaisies ne nous coûtaient rien! Un architecte du Trocadéro, M. Carlu, nous apprend que le passage du Président de la République a retardé d'un mois ses travaux. Pour donner l'impression d'un travail achevé, il avait fallu démolir les échafaudages et les reconstruire ensuite (ce qui a coûté 750.000 francs). Et pendant ce temps, les canalisations n'étant pas installées, des pompiers

cachés dans les sous-sols fabriquaient de faux jets d'eau.

Nous avons pu assister dans tous les domaines aux méfaits de l'improvisation. Et le moindre n'est pas une grave déchéance de notre crédit à l'étranger. Pourquoi promettre ce que l'on sait ne pouvoir tenir? Pourquoi convier les gens à circuler entre des palissades, à contempler des façades derrière lesquelles il n'y a rien?

Je crois qu'il est assez difficile de juger une exposition au seul point de vue de l'art. Par le disparate obligatoire de ses constructions, une exposition est toujours une sorte de monstre. Elle requiert en outre, par son caractère temporaire, un certain air forain. Il conviendrait de la regarder comme on regarde un décor de théâtre, comme une fiction aux jeux éphémères et illusoires. Le malheur est que la plupart des édifices ne partent point de cette donnée : au lieu de se donner comme décors de fête, ils semblent vouloir jouer au grand monument. D'où résulte une fâcheuse antinomie entre les intentions et les moyens.

Il y a pourtant les édifices définitifs : les Musées d'Art moderne et le Trocadéro, qui doivent survivre à ces festivités. On a beaucoup écrit sur le Trocadéro avant qu'il ne fût terminé. A présent, on peut le juger à peu près dans son état d'achèvement. Il faut bien dire que n'étaient pas vaines les alarmes. Lorsqu'on pense aux nobles projets d'Auguste Perret — refusés sous le prétexte qu'ils coûteraient trop cher — qu'on les compare à ce qui est, et aux sommes qui ont été englouties, on a bien le droit de manifester quelque humeur. Je sais bien qu'il devait être difficile de faire de bonnes choses avec ce thème biscornu : démolir le centre d'un bâtiment et en laisser subsister deux tronçons pour les accommoder au goût du jour.

A côté, les Musées peuvent passer pour des chefs-d'œuvre. Ces bassins, ces escaliers, ces portes de bronze, cette colonnade lorsqu'elle se détache sur un ciel bleu, sont d'un vif agrément. Bien sûr, il ne faut pas analyser de trop près (ah! ces corniches!) mais enfin, il y avait de ce côté aussi tant de raisons de crainte qu'on se réjouit de ce qui, de l'extérieur, peut passer pour une réussite.

C'est dans l'aile gauche qu'est logée l'admirable exposi-

tion des chefs-d'œuvre de l'art français. Quel tour de force a pu réaliser M. Jaujard en organisant cette manifestation en six mois, alors qu'il eût fallu deux ans pour la mener à bien! Nous aurons l'occasion d'y revenir. Mais nous ne pouvons passer sous silence l'aménagement intérieur de ces locaux. On ne saurait les juger avec trop de sévérité. Ils semblent n'être composés que de vestibules. Les façades courbes, agréables de l'extérieur, sont absurdes pour des musées. Les salles sont trop hautes ou trop basses. Ici le jour est trop cru, là nous ne trouvons que recoins sombres. La cimaise se situe entre une ligne de radiateurs et une ligne de verrières éblouissantes. Tout semble fait au rebours du plus élémentaire bon sens. N'importe quel musée de province permet de mieux savourer les œuvres exposées.

§

Cette Exposition aura été l'occasion pour un grand nombre de peintres de s'exprimer sur de grandes surfaces murales. Combien, voués au tableau de chevalet, ressentaient un impérieux désir de se faire décorateurs et d'avoir des murs à leur disposition!

Les commandes furent nombreuses et réparties, à quelques exceptions près, chez les meilleurs peintres de notre époque. Il y a des réussites. La plupart ne sont pas encore visibles puisqu'elles sont destinées à ce théâtre de l'Exposition qui ne sera sans doute ouvert qu'une fois l'Exposition fermée. Nous en parlerons lorsqu'elles seront mises en place.

L'immense panneau composé par Dufy pour le Palais de l'Electricité nous paraît le morceau le plus intéressant. C'est une œuvre tout à fait étonnante. La grâce un peu mièvre et le maniérisme du dessin français du XVIIIe siècle revit dans cette peinture qui est pourtant traitée avec une fougue admirable. Quel peintre au monde aurait pu sans monotonie couvrir une muraille aussi vaste de ce monde de petits personnages qui racontent l'histoire de l'Electricité depuis les origines? Qui aurait pu composer sur une telle surface en donnant cette impression de naturel, de souplesse, de fantaisie, d'abandon? Qui aurait pu orchestrer la couleur avec

un tel brio et fondre les passages avec une telle virtuosité?

Dufy, ce décorateur-né, a d'ailleurs prêté son concours en d'autres lieux. Nous le verrons au Théâtre. Nous le voyons au Pavillon de la Solidarité. On traite là de ces sujets que les artistes n'abordent guère sans gaucherie (car la foi n'y paraît guère) : les Assurances Sociales, l'Epargne, les Allocations familiales, l'Assistance publique... Maurice Denis, Grommaire, Lurçat, Villebœuf, Le Chevallier, Souverbie, entre autres, se sont consacrés à ces travaux un peu rébarbatifs.

Le matérialisme du siècle aurait dû trouver sa meilleure expression dans les décorations peintes qui ont été commandées par le Palais de la Découverte. André Lhote y célèbre le gaz, Cochet la chimie, Villebœuf la métallurgie, d'Espagnat les parfums, Aujame les explorations sous-marines; c'est Poncelet qui nous paraît avoir accompli les meilleurs travaux en peignant avec un réalisme sincère qui n'exclut pas la plus émouvante poésie : *les découvertes de la Préhistoire.*

A travers toute l'exposition, dans les bâtiments de l'Etat comme dans ceux des collectivités privées, nous rencontrons nos artistes aux prises avec des décorations dont l'ampleur, le sujet, l'ambition, dépassent souvent leurs moyens. Leur apport est néanmoins fort intéressant dans son ensemble; et le moindre n'est pas de rompre par leur inspiration, leur goût, leur sens des lignes et des couleurs, la monotonie des agrandissements photographiques et des photomontages qui sont bien l'une des principales plaies de cette exposition.

§

J'aime la photographie. Je la préfère à la narration laborieusement exécutée avec des pinceaux. Mais il faut convenir qu'employée à tort et à travers, avec cette facilité et cette absence de mesure, elle finit par être insupportable. Elle est à sa place au pavillon du Tourisme, — encore que nous eussions préféré de sincères paysages à ces truquages qui nous présentent en pêle-mêle des sites ou des monuments qui ne sont point faits pour être ainsi juxtaposés sur le même tableau. Il y a également de très suggestifs agrandissements dans la plupart des pavillons étrangers. Mais la photographie dit son

indigence et ses limites lorsqu'elle veut servir de représentation symbolique.

Pour un public devenu incapable de lire et de réfléchir, perméable seulement aux choses visuelles, on ouvre sur les murs une sorte de grand livre d'images, qu'on s'ingénie à commenter avec le minimum de mots. On en revient somme toute, avec les moyens de la technique moderne, à cette symbolique qui décorait le porche des églises au moyen-âge pour éclairer le peuple fidèle, même lorsqu'il n'entendait rien au latin des offices. Au seul point de vue artistique, nous pouvons mesurer la déchéance. Toutes les connaissances humaines seront ainsi mises à portée de la foule, puisque c'est ça le Progrès. En fait, nous pouvons nous rendre compte que la foule, même avec une abondance torrentueuse d'explications et un luxe inouï de présentation, se trouve désemparée et souvent n'y comprend goutte. La moindre plaquette d'une douzaine de pages serait plus pertinente que ces murs devant lesquels on passe exténué, l'esprit retenu seulement par quelque détail singulier. Pour capter l'attention du visiteur sur tel aspect d'un problème d'économie sociale ou de science appliquée, on emploie les mêmes moyens d'achalandage que ceux de l'agent de publicité qui veut faire vendre sa marque de savon. Il en résulte une curieuse disproportion entre le but et la méthode employée, et, pour tout dire, un abaissement intellectuel qui conduit exactement à l'opposé des résultats qu'on s'est proposé d'atteindre.

Prenons un exemple : celui de la classe de la Coopération intellectuelle où ce genre de prétentieuses cocasseries a été poussé jusqu'au sublime. Bien qu'un texte de M. Paul Valéry figure en exergue, nous ne voyons guère autre chose qu'un almanach Hachette agrandi, mais appauvri en substance, déployé sur plusieurs centaines de mètres de muraille — un almanach rédigé par Jocrisse et supervisé par M. Homais. Quelques belles photographies et d'agréables couleurs sauvent les apparences. Mais quelle indigence!... Ici cinquante mains de plâtre maintiennent des ficelles pour nous apprendre que tous les peuples du monde jouent à la ficelle. Là, des panneaux sont consacrés aux fêtes des Rameaux et à l'arbre de Noël à travers l'histoire et à travers les peuples.

Et ils réussissent ce tour de force de ne faire aucune allusion aux fêtes chrétiennes des Rameaux et de Noël. A côté, mille photographies de la Vénus de Botticelli, grandes comme des timbres-poste, sont là pour nous expliquer que « la technique de la reproduction favorise la diffusion de l'art ». Toutes les intelligences de l'univers ont-elles coopéré pour aboutir à cette inane épigraphie? Il y aurait de quoi désespérer à jamais de l'avenir des coopératives de la pensée.

Je m'écarte moins qu'il ne semble du domaine de cette chronique. Il y a là un grave danger pour la pensée et pour l'art. L'œuvre d'art disséquée, réduite à l'état de document, de fiche signalétique d'une idée, d'une époque, d'un pays, perd sa puissance d'évocation, son caractère fabuleux, et toutes ses vertus d'enchantement.

BERNARD CHAMPIGNEULLE

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Un hommage de Latouche à Marceline. — L'amant de Marceline? Le comte de Marcellus, Saint-Marcellin, Audibert, Dupuy des Islets... qui on voudra. Mais pas Latouche.

Le romancier du Val-des-Loups découvrit le talent naissant de la pauvre comédienne alors qu'il venait déjà de révéler André Chénier au public lettré; il l'encouragea à publier ses vers et s'offrit obligeamment à les corriger. Il fut son ami; mais son amant, le père de son enfant, non. J'apporte un peu plus loin une menue contribution à l'appui de cette opinion déjà soutenue par diverses personnalités qualifiées.

Dans *La vie douloureuse de Marceline Desbordes-Valmore*, M. Lucien Descaves fait état d'une note autobiographique rédigée par son héroïne en ces termes :

> Une fois en ma vie, mais pas longtemps, un homme d'un talent immense m'a un peu aimée jusque-là de me signaler, dans les vers que je commençais à rassembler, des incorrections et des hardiesses dont je ne me doutais pas. Mais cette affection clairvoyante n'a fait que traverser ma vie, envolée de côté et d'autre.

Il s'agit de Latouche, Descaves a raison de n'en pas douter, Latouche aux bons offices de qui fut due l'édition par Ladvocat, en 1825, des *Elégies et Poésies nouvelles*. L'année suivante, la poétesse écrivait à son oncle Constant Desbordes :

On m'a dit que M. de Latouche avait les vers que je destinais à l'impression et qu'il trouve mieux de garder pour une autre fois... Je suis très confuse et presque affligée des soins et des peines qu'il prend pour nous. Comment pourrons-nous jamais les reconnaître?

Latouche apparaissait déjà précédemment dans cette autre lettre adressée au même destinataire :

Il ne nous écrit pas, et je ne veux pas le fatiguer de nos lettres. mais dites-lui bien, en le remerciant mieux que je ne le ferais moi-même, qu'il devrait me faire envoyer une épreuve, pour que je regarde un peu comment on m'arrange, car ils font tout cela comme si j'étais morte.

Dans ce recueil, qui comprenait des pièces déjà parues dans *Poésies* (1820 et 1822), Marceline ne pleurait pas seulement son amour, son bonheur évanoui, mais l'enfant né de cet amour le 24 juin 1810 et mort six années ensuite, le 10 avril 1816.

« Mère! petite mère! » Il m'appelait ainsi;
Et moi je tressaillais à cet accent si tendre :
Tout mon être agité s'éveillait pour l'entendre;
Je ne l'entendrai plus. Il ne dort plus ici.

Elle lui consacrait deux touchantes poésies intitulées *Souvenir* et *Le Rêve de mon enfant.*

Or, quand le volume eut paru, Latouche, continuant ses bons offices, écrivit et fit insérer dans l'*Almanach des Dames* une pièce de vers qui semble avoir échappé jusqu'ici aux investigations des chercheurs (1). Elle est dédiée « A Mme Desbordes-Valmore », puisque Marceline avait épousé à Bruxelles, le 4 septembre 1817, François Prosper Lanchantin, *dit* Valmore.

Ton sexe, à qui l'amour a décerné l'empire,
Sait triompher encore aux combats de la lyre.
O belles! dans vos chants nobles, mélodieux,
Vous mêlez la douceur et l'éclat de vos yeux.
Ainsi la Grèce a vu, par une heureuse audace,
Unir la fleur du Cnide à la fleur du Parnasse.
Aux vallons de Lesbos, d'harmonieux zéphirs
Redisaient de Sapho les vers et les soupirs;

(1) M. Ségu, auteur d'une thèse sur H. de Latouche, en a pourtant eu connaissance, mais je la crois ignorée de nombreux Valmoriens.

Et Pindare cinq fois vit la palme divine
Abandonner son front pour le front de Corinne.
Comme elles tu vivras dans un long souvenir,
Soit qu'Amour dans tes chants, dictés pour l'Avenir,
Célèbre sa douceur et ses lois éternelles;
Soit que tes vers, trempés de larmes maternelles,
De ton fils qui n'est plus consolent le tombeau,
Ton fils, ange du ciel, et si jeune et si beau!
Tel le bouton naissant, fugitive espérance,
Cache un ver ennemi qui le ronge en silence.
La nymphe qui, la veille, admirait ses couleurs,
Ne le retrouve plus en visitant ses fleurs.

Tes chants nous rendront-ils les muses fugitives,
Les muses, tour à tour excitant sur nos rives
L'indifférence et les regrets?
La poésie a peur des sinistres orages;
Elle est cette colombe, errant sur des naufrages,
Qu'abritait l'arche aux flancs secrets.
A-t-elle devancé les jours de la souffrance?
Elle aura sur tes pas entrevu quelques fleurs;
Et pour ses yeux charmés, le beau ciel de la France
Promet le signe aux diverses couleurs.
Oui, c'est pour toi, timide Marceline,
Qu'elle essaie un moment ses pas sur la colline;
C'est pour toi qu'à son vol l'horizon s'est ouvert,
Et pour ce front pur et modeste,
Elle a sur le laurier céleste
Cueilli le premier rameau vert.

Ou je me trompe fort, ou cet hommage public d'un fervent admirateur ne saurait être celui d'un ancien amant, père de l'enfant pleuré par la poétesse. « *Ton* fils, écrit Latouche, *ton* fils, ange du ciel, et si jeune et si beau. » Il n'eût pas eu le front de s'exprimer ainsi dans le cas où l'enfant eût été le leur.

Renonçons à savoir quel homme aimé passionnément, méprisé peut-être ensuite, et finalement pardonné, arracha tant de cris douloureux à Marceline. Elle le jugeait quand elle écrivait à sa sœur Eugénie, le 28 janvier 1818, à propos d'une pénible aventure dont son autre sœur, Cécile, venait

d'être à son tour la victime : « S'il existe des scélérats dans le monde assez dénaturés pour abandonner leurs enfants, il faut en rougir pour eux, c'est ce que je fais (1). » Mais elle a fait miséricorde à son séducteur; elle n'a pas voulu qu'on sût son nom, et elle y a réussi.

A. MABILLE DE PONCHEVILLE.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Guy de Pourtalès : *La pêche miraculeuse*, roman; Paris, Gallimard.

Les Pourtalès sont, je pense, une des familles les plus cosmopolites d'Europe. Originaires des Cévennes, deux d'entre eux, qui étaient « de la religion », quittèrent leur pays pour s'établir, l'un à Genève, l'autre à Neuchâtel. Pendant deux siècles, leurs descendants jouèrent dans ces deux villes un rôle considérable. On en vit plusieurs essaimer en d'autres lieux. Un Pourtalès, en 1914, représentait la IIIe République chez les Guatémaltèques, un autre était à Saint-Pétersbourg, ambassadeur de Sa Majesté Guillaume II, empereur d'Allemagne et roi de Prusse. Sans parler de ceux qui demeuraient en Helvétie, où j'imagine que tous — du moins aux temps fabuleux de l'avant-guerre — aimaient à se retrouver en vacances.

Guy de Pourtalès, biographe de Liszt, de Chopin et de Richard Wagner, est aujourd'hui Français. Mais il appartient à la Suisse romande par toute son enfance, par ses aventures de *Marin d'eau douce*, par sa formation intellectuelle et morale. Cette appartenance, il la reconnaît et la proclame dans un long roman de 450 pages serrées, écrit de 1934 à 1937 et qui s'appelle **La Pêche miraculeuse.**

J'ai lu cet ouvrage d'un œil d'autant plus attentif, je l'ai médité dans un esprit d'autant plus fraternel que j'y retrouvais les thèmes de deux de mes livres : celui de l'évasion (*Jeunesse de quelques-uns*) et celui du retour (*Un fou revient parmi les sages*). Ce sont des thèmes inépuisables. Tous deux exercent un attrait tout spécial sur les écrivains d'entre Sarine et Jura. Sans doute ces petits pays imposent-ils à ceux

(1) Collection H. de Favreuil, Lille.

qui les habitent, en même temps qu'un patriotisme étroit et pur comme celui des antiques cités grecques, le désir d'aller plus loin, de découvrir, de s'annexer des horizons nouveaux. Quand on y est né, on y revient toujours, que ce soit après fortune faite, ou pour s'asseoir, blessé et repentant, au foyer de ses anciens, ou encore pour savourer le goût de la solitude, l'amer orgueil de « n'être pas comme les autres ».

Dans sa « prière d'insérer », l'auteur déclare que son roman « n'a pas de clé ». Nous disons tous cela et nous le disons sincèrement. Mais chacun sait que nous prenons notre bien partout où nous le trouvons. Et il n'est pas besoin de nous pousser bien fort pour nous faire avouer que nous mettons beaucoup de nous-mêmes dans nos fables. « Madame Bovary, c'est moi », s'écriait l' « impassible » Flaubert. Et Frédéric Moreau, c'était encore lui.

On peut donc présumer que Paul de Villars ressemble par plus d'un trait à Guy de Pourtalès. Comme lui, il est musicien. La musique, la navigation à voiles sur le Léman lui ouvrent de bonne heure le « pays des chimères ». Première évasion, suivie bientôt d'une autre dans le sillage de la « dernière Héloïse » : Paul, envoyé à Neufchâtel, où il est censé faire son droit, s'éprend d'une jeune fille pour qui l'amour n'existe que sur le plan astral. Louise (c'est ainsi qu'elle se nomme) répond de toute son âme à cette passion. Ce qui ne l'empêche pas de refuser son corps au jeune artiste, pour le donner en « justes nopces », sans doute par esprit de mortification, à un bellâtre arriviste et vulgaire. Quelques années plus tard, la vie remettra Paul en présence de Louise et, de nouveau, ils s'aimeront. Mais la pauvre femme aura si longtemps hésité et tremblé que, le jour où elle viendra s'offrir, c'est lui qui n'aura plus envie de la prendre. Cette malheureuse eût souscrit l'opinion de l'ineffable Amiel, notant dans son *Journal intime*, à la date du 24 juillet 1861 : « Ce qui rabaisse, avilit ou même souille la volupté, c'est le plaisir. Ce qui peut l'ennoblir, c'est la conversion en étude; ce qui la purifie tout à fait, c'est sa métamorphose en offrande et en sacrifice. » Ainsi conçue, l'austérité se révèle à la fois répugnante et bouffonne. Le lecteur ne s'étonne donc pas d'apprendre que Louise, confinée à l'asile des fous, finit par se noyer dans

le lac de Neuchâtel. Et ce n'est pas sans effort qu'il arrive à s'apitoyer sur le trépas d'une si coupable innocente.

Entre le prélude encore puéril de ces lamentables amours et la catastrophe qui en arrête la reprise, il y a place pour une nouvelle évasion : Paul s'installe à Karlsruhe pour s'y vouer à la musique. Une jeune Allemande, qu'il avait connue à Neuchâtel où elle étudiait la médecine et qui ne croit pas aux « âmes », devient la compagne de ses travaux et de ses jeux, y compris ceux de l'alcôve. Pas question d'amour : c'est dans le royaume des sons que l'idéalisme du compositeur genevois cherchera désormais à se justifier.

Un beau jour, le climat de l'Allemagne cesse de lui convenir. Il regagne Genève, où il retrouve à point nommé une amie d'enfance, sportive et rebelle aux contraintes. Découverte imprévue : les sens vigoureux d'Antoinette s'accordent merveilleusement aux siens. Mais elle a cédé si vite, avec une telle facilité, qu'il la prend pour un corps sans âme. De nouveau déçu, il repart. Cette fois, c'est Paris : comme tant d'autres étrangers, il y construira, sans même s'en apercevoir, sa patrie spirituelle.

L'été de 1914 le surprend en vacances au milieu des siens. Abandonnant cette famille que des ruines et des morts ont déjà frappée durement et que va diviser encore le drame de la guerre, il s'engage dans l'armée française. « Au moment où la Ville, si intensément travaillée jadis par les Réformateurs et les Philosophes, se transforme une fois encore pour devenir la capitale de la Société des Nations », Paul, blessé, y reviendra pour épouser Antoinette : elle aussi a fait la guerre dans les hôpitaux des armées, qui lui ont formé une âme.

Telle est la trame du récit.

On en trouvera peut-être la composition un peu lâche. On y relèvera des longueurs. On parlera de hors-d'œuvre qui ralentissent l'action, qui demeurent étrangers au sujet.

La belle affaire! La vie se compose-t-elle comme un discours? N'est-elle pas pleine de contradictions, de réticences, d'arrêts et de reprises? En la vivant, pouvons-nous toujours dépouiller de l'accessoire ce qu'elle nous offre d'essentiel?

J'ai indiqué les principaux motifs du tableau. Il y a encore les personnages épisodiques, dont quelques-uns, fort origi-

naux, semblent dessinés avec une pointe d'exagération; il y a la société qui les encadre, les idées et sentiments qui les échauffent, les paysages dans lesquels ils se meuvent, les grands événements dont ils sont acteurs ou témoins. Aux deux thèmes principaux, évasion et retour, s'ajoutent plusieurs thèmes secondaires : Genève, le monde fermé et singulier qui hante la « ville haute », la révolte de chaque génération contre celle qui l'a précédée, la guerre des combattants, la guerre chez les neutres (déjà décrite par Dumur avec plus d'âpreté et, je crois, moins d'exactitude), l'opposition, déjà soulignée par Robert de Traz, entre le vieil esprit genevois et le nouvel « esprit de Genève ». Tout cela forme une vaste synthèse : roman de mœurs et roman de caractères; peinture d'une époque et, à travers des accidents variables, permanence de l'éternelle humanité.

Il faudrait examiner tour à tour ces divers aspects de l'ouvrage. Mais je dois me borner. Pour m'en tenir au côté « roman de mœurs », je m'en voudrais de ne pas signaler l'accent juste avec lequel Pourtalès parle des patriciens de Genève, de leurs vertus et de leurs vices, de leur noble curiosité intellectuelle et de leurs préjugés tenaces. Cet étrange microcosme a été souvent étudié, tantôt du dehors dans un dessein de dénigrement, tantôt de l'intérieur avec une excessive complaisance. Il est vu ici par un homme qui, nourri dans le sérail, en connaît les détours, mais qui s'en est éloigné assez pour le juger sans colère ni faiblesse. Pourtalès donne dans la sensibilité protestante des coups de sonde qui vont profond. En composant, par exemple, le portrait de Louise, il fait toucher du doigt ce « perpétuel tremblement » des sincères, des inquiets. Chez les autres, ce qui le frappe, c'est un perpétuel contentement de soi-même (et, par « les autres », il n'entend pas seulement certains hypocrites, mais tous ceux que la lecture des psaumes encourage, semble-t-il, à poursuivre les biens de ce monde).

Beaucoup de nos contemporains ont eu ou ont encore l'ambition d'écrire le « grand roman » qui serait à notre époque ce que *Le Rouge et le Noir* est pour la Restauration, *Lucien Leuwen* pour le règne de Louis-Philippe, l'*Education sentimentale* pour la révolution de 48, le *Nabab* pour le second

Empire. La course est ouverte. Ce n'est pas nous, sans doute, qui verrons l'arrivée au poteau. Tenons-nous, en Guy de Pourtalès, le gagnant? Il serait peut-être téméraire de l'affirmer. Mais son livre se classe pour l'épreuve. Il est écrit dans une langue simple et claire, qui dit bien ce qu'elle veut dire. On ne risque rien à le jouer placé.

RENÉ DE WECK.

LETTRES ALLEMANDES

Albert Béguin : *L'Ame romantique et le Rêve. Essai sur le romantisme allemand et la poésie française.* Marseille, Editions des Cahiers du Sud. — Pierre Bertaux : *Hölderlin. Essai de biographie intérieure.* Paris, Hachette. — M.-P. Nicolas : *De Nietzsche à Hitler.* Paris, Bibliothèque Charpentier.

Ce n'est nullement avec l'intention d'instituer une enquête de littérature comparée, de dépister des influences, ou d'ouvrir un débat sur quelques points litigieux de doctrine littéraire, que M. Albert Béguin a entrepris cette longue exploration à travers le romantisme allemand et certains de ses prolongements dans la littérature française, sous ce titre : **l'Ame romantique et le Rêve. Essai sur le Romantisme allemand et la Poésie française.** Auteur d'une étude sur Gérard de Nerval, admirateur de nos poètes symbolistes et surréalistes, et en même temps traducteur d'un certain nombre de textes empruntés à la littérature romantique allemande, il a eu le sentiment très net qu'entre ces œuvres disparates il y avait, sinon un lien, cependant un certain « air de famille » dont ne pouvaient rendre compte ni des filiations problématiques, ni des influences hypothétiques, ni des classifications littéraires, artificielles et schématiques. Une observation plus précise, dont l'importance l'avait frappé au cours de ce long tête-à-tête, lui parut fournir un fil conducteur à travers ce labyrinthe littéraire. Il s'agit de l'attitude adoptée par ces multiples poètes ou littérateurs en présence du rêve.

Question aux aspects infinis, qui touche à nos raisons de vivre, au choix que nous devons faire entre nos possibilités intérieures, au problème de la connaissance, comme à celui de la poésie et de la portée qu'il lui faut accorder... Je pris mon parti de l'incertitude des classifications et je me décidai à choisir d'instinct *mes* romantiques, selon qu'ils avaient eu ou non, devant le rêve, cette attitude qui m'avait attiré d'abord chez certains d'entre eux.

Et M. Béguin a partagé son enquête en deux parties distinctes. Dans un premier volume, intitulé le « Rêve et la Nature », il s'attache à dégager l'aspect spéculatif de la question. Il nous expose comment au XVIII[e] siècle, ce siècle « sans étonnement », est né cependant, chez quelques penseurs aventureux, les Lichtenberg, les Moritz, un « étonnement » et en même temps une inquiétude nouvelle, provoquée par l'attention qu'ont portée ces penseurs sur la vie du rêve, et comment cette inquiétude et cette curiosité psychologique ont ensuite préparé toute une offensive contre le rationalisme qui se réclamait uniquement des lumières de la raison, des certitudes de la conscience éclairée et des démarches réfléchies de la pensée de jour. La réalité absolue du monde extérieur et sensible s'est trouvée, de ce fait, mise en doute, ou tout au moins relativisée. Puis, par un renversement spéculatif complet des valeurs, cette réalité a été déclarée simple convention utile et sociale, sur laquelle nous nous accordons pour la commodité de nos rapports, cependant que le monde intérieur du rêve revêtait le caractère d'une réalité plus profonde, antérieure et supérieure à la vie consciente de l'individu éveillé. Sur ce renversement repose tout le romantisme. Bien entendu il ne s'agit pas ici du rêve compris dans le sens habituel du mot et qui peut faire l'objet d'une étude scientifique, mais bien d'une catégorie privilégiée de rêves prophétiques, télépathiques ou symboliques, où se révèlent des communications tout irrationnelles, en dehors des limites de l'individualité et des cadres normaux du temps et de l'espace. D'emblée le rêve se trouvait ainsi surélevé sur un plan mystique, au rang de fonction métaphysique, permettant à la conscience individuelle de se replonger périodiquement dans l'unité indivise d'un Inconscient primordial et créateur. Cette mystique inconsciente du Rêve a été par la suite mise en système par certains « philosophes de la nature », Troxler, Schubert, Carus. Elle a donné naissance à toute une floraison de thèmes, de croyances, de symboles et de mythes, qui constituent une sorte de patrimoine idéologique où a puisé tout le romantisme, et aussi un langage commun, dans lequel s'expriment, dès qu'ils raisonnent, ces esprits, tous orientés dans un même sens.

Et puis, dans un second volume, intitulé « le Rêve et la Poésie », l'auteur tente un essai de Poétique, ou plutôt, sous forme d'explorations à travers la carte du Tendre et du Merveilleux romantique, il s'attache à fixer ce qu'il appelle « la géographie romantique du Rêve ». Successivement nous visitons les multiples paysages fabuleux, paradisiaques, démoniaques ou fantastiques, où ces rêveurs passionnés que furent les Jean Paul, les Novalis, Tieck, Arnim, Brentano, Hoffmann ont élu domicile et cherché un refuge en dehors du Réel. Chez tous on trouve, à l'origine, une véritable conversion, opérant un dépaysement à l'endroit du séjour terrestre, et développant en eux des facultés nouvelles de vision, de prospection mystique, de divination psychologique. C'est ici que le mot « rêve » perd tout sens précis, s'appliquant indifféremment à ce qu'on appelle rêverie, extase, hallucination, mirage de beauté, goût du mystère, aspiration idéale, espérance indéracinable, voire même ironie de l'esprit qui raille ses illusoires certitudes. Car, au fond, rien de moins spontané, de moins naïf que ce « merveilleux » romantique. Il s'y mêle beaucoup d'étude, de lectures, de souvenirs littéraires, de discussions esthétiques ou philosophiques, d'artifices appris. Cet « Inconscient » se détache sur un fond d'intellectualisme très réfléchi, très critique.

Aussi est-ce de plus en plus vers une « technique » raffinée de l'analyse psychologique (voir le chapitre intitulé *D'Amiel à Proust*) et vers une « magie » très consciente du Verbe évocateur, que s'oriente cette Poétique romantique qui a trouvé chez nos poètes symbolistes et surréalistes ses réalisateurs les plus conscients. M. Béguin se défend de vouloir établir une filiation directe ou de repérer des influences littéraires. Tout au plus peut-on parler d'une « secrète tradition sous-jacente », d'un « romantisme intérieur », ou encore de certaines « affinités » qui font de tous ces poètes, de Novalis à Rimbaud, une même « famille » et de leur Art un « climat dont l'unité est indéniable ».

Livre infiniment suggestif, qui séduit par ses analyses subtiles, ses aperçus ingénieux, ses vues originales, et surtout par l'accent d'une expérience littéraire très personnelle. Peut-être estimera-t-on que l'auteur fait trop bon marché de toute mé-

thode rigoureuse, de toute délimitation précise de son enquête, de tout ordre logique ou chronologique dans l'exposé de son sujet, de tout effort aussi vers une synthèse unifiante, pour s'en tenir à un défilé de personnalités originales, à une rhapsodie de variations brillantes. A quoi il a répondu d'avance « qu'on ne peut que romantiquement parler des romantiques ».

Parmi les romantiques allemands, il en est un, Holderlin qui, dans ces vingt dernières années, a eu la fortune de connaître un regain inespéré d'actualité et de trouver une véritable jeunesse posthume. Les générations du siècle précédent ne connaissaient guère de lui que son roman d'*Hypérion* où elles s'accordaient à voir la confession d'un épigone du classicisme weimarien, pour qui la vision d'une Grèce régénérée ne représentait guère qu'une occasion de s'évader de l'Allemagne de son temps. Or voici que se révéla soudain un nouveau Hölderlin. Cette révélation fut principalement l'œuvre de Stefan George et de son « groupe ». En 1910 l'organe de ce « Kreis », les *Blätter für die Kunst*, apportaient de Hölderlin quelques étranges essais de traduction de Pindare, d'une syntaxe déconcertante, d'un sens obscur, mais où semblait revivre l'atmosphère liturgique et la magie incantatoire d'un orphisme dont le secret avait paru à jamais perdu. L'auteur de cette publication sensationnelle, Robert von Hellingrath, fit ensuite paraître, dans une édition complète des œuvres du même poète, les derniers hymnes inédits de Hölderlin, dont le lyrisme éperdu et visionnaire, semblait déjà voisiner étrangement avec les premières incohérences de la démence naissante. Au delà de l'Olympe grec, de Dionysos, d'Héraklès, à qui il associait Jésus, Hölderlin prétendait apercevoir un Dieu inconnu vers qui devaient monter un jour tous « les chants allemands ». La nouvelle génération reconnut là une sorte de mission prophétique et spécifiquement allemande dont, à l'heure même où il allait entrer dans les ténèbres de la folie, le poète avait reçu l'initiation. Stefan George, dans une courte Prose, d'un laconisme lapidaire, a gravé pour la nouvelle génération l'épitaphe de ce jeune poète, initié par une vision tout intérieure et solitaire aux mystères les plus primitifs de l'âme hellénique et qui, aux sources vive du

Verbe créateur, a puisé un message régénérateur pour tout son peuple.

Dans cette ambiance il convient de situer l'attachante étude de M. Pierre Bertaux, **Hoelderlin. Essai de biographie intérieure.** Elle apporte une très opportune mise au point. Car il est bien certain que l'ancienne interprétation de Hölderlin était, sur bien des points, en défaut et que l'importance exagérée prêtée par elle au roman d'*Hypérion* a faussé l'image qu'on s'est faite du poète. Hölderlin n'avait aucune disposition pour le roman, ni pour le théâtre. Son *Hypérion* est une monodie sur quelques thèmes lyriques et son drame inachevé d'*Empédocle* se réduit, en somme, à un seul personnage qui n'a pour lui donner la réplique que les échos de ses propres paroles. Il importait donc, par un vrai travail préalable de défrichement, de mettre au jour, dans cette œuvre poétique, ce qui est vraiment essentiel et vital, c'est à savoir l'élan lyrique, partout présent, d'où elle procède, et de donner la formule de ce lyrisme en dégageant « le son particulier que rend chaque phrase, même la plus insignifiante, sortie de la plume du poète ». C'est la tâche, nettement délimitée, à laquelle s'est dévoué M. Berteaux. Son livre se donne pour une biographie *intérieure*. Les événements extérieurs sont en effet à peine indiqués : dix années d'une existence difficile, arrachée de haute lutte à la misère et à la maladie, quelques rencontres, quelques lectures, assez peu nombreuses, un triste et décevant roman d'amour : voilà l'horizon bien resserré où s'est déroulée cette existence humaine. Ce qui en fait la grandeur c'est la solitude fervente où elle s'est de plus en plus repliée, c'est, au cœur du poète, la certitude jamais défaillante de son génie, qui fait de cette vie comme une offrande magnifique consentie joyeusement au dieu qui s'est emparé d'elle.

Mais encore ne faudrait-il pas voir dans cette offrande l'affirmation d'une personnalité surhumaine ou d'une mission prophétique. M. Bertaux a fait justice des exagérations inspirées à certains récents commentateurs, le plus souvent par des arrière-pensées politiques ou nationales. Rien n'était plus éloigné de l'âme foncièrement ingénue, simple et droite, de Hölderlin qu'une pareille « hybris », qu'une pareille atti-

tude de Surhomme ou de Prophète vaticinant. Ce qui frappe au contraire chez lui, c'est un fin et juste sentiment des limites de son humanité, c'est un fonds de sagesse et de modération, de soumission sereine au Destin dont il accepte d'avance, sans récrimination, toutes les duretés parce qu'elles sont la condition même de l'œuvre qu'il porte en lui et du son personnel que doit rendre une grande âme sous les coups qui la frappent. Il est peu d'exemples d'un lyrisme si « épuré », si détaché de tout ce qui est personnel et anecdotique, et en même temps si travaillé, si réfléchi. Hölderlin est un étonnant ouvrier d'art qui porte son effort sur les plus minutieux détails — tels les primitifs qui peuplaient leurs Jugements derniers d'une foule prodigieuse de figures à peu près indiscernables, microscopiques au point qu'il faut une loupe pour en découvrir les détails précis et les expressions très vivantes et personnelles. Avec beaucoup de bonheur, en pesant chaque syllabe, M. Bertaux nous fait admirer les impondérables secrets du style de son auteur, de sa syntaxe, de sa versification, en même temps qu'il met en lumière l'âpre ténacité avec laquelle il a lutté jusqu'au bout contre la folie envahissante, imprimant encore à ses dernières œuvres fragmentaires, cette volonté de style où se révèle l'inexorable pureté de son génie.

Sachons gré à M. Berteaux d'avoir, dans cette étude qui est un modèle de sympathique compréhension et de méditation lucide, dépouillé Hölderlin de cette auréole factice dont voulaient le gratifier certains commentateurs, au profit de je ne sais quelle mission prophétique, et d'avoir rendu à cette grande âme sa simplicité native et son émouvante humanité.

C'est également une mise au point, d'une actualité encore plus sensationnelle, et présentée cette fois sur un ton de véhémente protestation, que nous apporte le livre de M. M.-P. Nicolas, **De Nietzsche à Hitler.** Que l'Allemagne hitlérienne ait songé à endoctriner l'auteur de *Zarathoustra* au service de sa propagande politique, qu'elle ait mis une complaisance très discutable à découvrir en lui un précurseur et un prophète, de qui les oracles ne prennent de sens qu'à la lumière des doctrines professées par les nouveaux docteurs du racisme, c'est chose assez compréhensible et, somme toute, « humaine, trop humaine ». Il était opportun qu'une voix s'élevât pour

opposer à ces interprétations et à ces travestissements tendancieux le témoignage authentique de la parole écrite de celui qui ne peut plus aujourd'hui répondre, et pour évoquer aussi aux yeux des générations présentes l'attitude qui fut invariablement la sienne, à toutes les heures décisives de sa vie.

Ce qui paraît, à juste titre, particulièrement grave à M. Nicolas, c'est que même en France des penseurs indépendants qui auraient tant de raisons de saluer en Nietzsche un frère d'armes, ou même des germanistes de profession, admettent ou propagent de pareils malentendus ou de pareils travestissements. Comment par exemple M. Benda peut-il rayer Nietzsche du nombre des élus auxquels il réserve l'appellation de « clercs » ? Si jamais philosophe a proclamé l'absolue et intangible primauté du spirituel, ce fut bien ce solitaire inactuel pour qui chaque problème se changeait en une expérience passionnée, s'emparant de tout son être, jusque dans ses racines les plus profondes. Dans cette vie philosophique on ne trouve plus aucun souci d'ordre temporel — ni carrière, ni famille ni honneurs, ni ambition, et à la fin plus aucun attachement terrestre. Même le sommeil semble en avoir été banni. Toujours au centre cette même flamme dévorante : la recherche obsédante d'une vérité éternellement fuyante et masquée, et l'implacable lucidité qui lui arrache un à un tous ses masques. Quel fut pour Nietzsche l'événement décisif de sa vie? Sa rupture avec Wagner, parce qu'il voyait dans le maître de Bayreuth le clerc qui a trahi, ou plutôt l'ancien révolutionnaire qui s'accommode d'alliances suspectes, se prête à des apothéoses de mauvais aloi, condescend aux hommages tapageurs d'une Allemagne nationaliste, — et parce que Bayreuth représentait précisément pour Nietzsche le symbole de tout cela, en même temps que le foyer secret d'une nouvelle propagande pangermaniste dont déjà alors apparaissaient les premiers symptômes.

Voilà l'enseignement que nous apporte cette vie. Et quant à la doctrine, sur trois points au moins, elle est en contradiction flagrante avec ce qu'on voudrait aujourd'hui lui faire dire. D'abord elle établit une séparation nette entre la « culture » et la « politique ». La culture est l'œuvre réservée à

une élite. La politique, elle, parle le langage des masses; elle se propose le bonheur des multitudes. Mais dès que le spirituel descend à ce niveau, il se vulgarise, se dégrade, s'avilit. C'est le secret de toutes les grandes décadences, religieuses, morales ou artistiques. Et puis la politique parle le langage du Succès. Or le Succès toujours corrompt, et la Puissance victorieuse abêtit. Quitter une cause dès qu'elle devient victorieuse — c'est la règle de vie que Nietzsche a adoptée, à la suite de son expérience wagnérienne. Enfin ce qui caractérise le clerc, c'est qu'il est délibérément un « inactuel », un « utopiste ». Qu'un politique réaliste donne à ces vocables un sens méprisant, c'est dans la règle. Mais la fonction essentielle du clerc, c'est qu'il se rattache à un autre ordre de grandeur, qui n'est pas celui d'aujourd'hui, ni même celui de demain. « Car je t'aime, ô Eternité », chante Zarathoustra.

Rien ne serait donc plus regrettable que de jeter Nietzsche en pâture aux discordes et aux luttes politiques de l'heure présente, et si le livre de M. Nicolas s'était proposé simplement d'alimenter une pareille polémique, j'en regretterais la parution. Mais il se propose autre chose : restaurer la véridique image de Nietzsche. Bien loin donc de faire de Nietzsche un nouveau sujet de discussion et de polémique entre la France et l'Allemagne, peut-être serait-il plus sage, plus conforme aussi à l'esprit de ce bon Européen, de marquer ce qui en lui pourrait rapprocher les deux peuples, tout au moins les deux jeunesses dont il a été, de part et d'autre, un des maîtres les plus écoutés. Plus qu'aucun autre, Nietzsche me semble appelé à tenir ce rôle de médiateur par qui pourrait s'opérer « le rassemblement des clercs » dans une Europe nouvelle.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

LETTRES ITALIENNES

Giovanni Papini : ***Storia della Letteratura italiana*, vol. I, Vallecchi,** Florence. — Alberto Viviani : *Papini Aneddotico*, A. F. Formiggini, Rome. — Francesco Cazzamini Mussi : *Meneghino ride (ma non sempre)*, A. F. Formiggini, Rome. — Domenico Giuliotti : *Pensieri di un malpensante*, Vallecchi, Florence. — Pietro Mignosi : *Poveri Diavoli*, La Tradizione, Palerme. — Pietro Mignosi : *Il Segreto di Pirandello*, Tradizione editrice, Milan. — Paola Drigo : *Maria Zef*, Treves, Milan. — Marino Moretti : *Anna degli Elefanti*, Mondadori, Milan. — Alfredo Panzini : *Il Bacio di Lesbia*, Mondadori, Milan. — Lionello Fiumi : *Immagini delle Antille*, Augustea, Rome. — Mémento.

Giovanni Papini, l'an dernier, avait été nommé professeur à la grande chaire d'Histoire de la Littérature italienne de Bologne, la première d'Italie, et qui fut celle de Carducci et de Pascoli. L'état de sa santé, heureusement amélioré aujourd'hui, ne lui permit pas de commencer son enseignement. De cette préparation, toutefois, Papini a tiré une **Storia della Letteratura Italiana** dont le premier volume vient de paraître. Dans une courte préface, il expose ses idées sur le genre. Il dit notamment qu'au siècle dernier, l'histoire de la littérature italienne a été écrite tour à tour par des érudits et selon une stricte méthode historique, ou bien par des philosophes que préoccupaient surtout des problèmes d'esthétique. Jamais par un poète ou par un homme de lettres, c'est-à-dire par un technicien de la composition littéraire. C'est peut-être vrai. Papini prétend aussi qu'une histoire de la littérature doit être synthétique, ne s'occuper que des grands noms et des grandes œuvres en négligeant de propos délibéré les auteurs secondaires qui n'apportent rien de nouveau ni de puissant. C'est pourquoi il se limite, en ce volume, à une suite de monographies sur Dante, Pétrarque, Boccace, Sacchetti, sainte Catherine de Sienne.

Voilà qui nous paraît plus contestable. Je me souviens d'un aphorisme paru dans la *Voce*, et je crois qu'il était de Soffici : *il n'y a pas de poésie, il n'y a pas de poètes, il n'y a que des moments poétiques*. Or un poète dit secondaire peut bénéficier d'un de ces moments poétiques égaux à ceux des maîtres. Il ne faut pas les négliger. La marche d'une littérature est faite d'une multitude de telles interférences. En l'espèce, Cino da Pistoia me semble de plus de considération que Papini ne lui en accorde.

Mais prenons les choses de plus haut. En France, n'importe qui peut écrire sur n'importe quoi. Il y a quelques années, des hommes de lettres dont la signature avait une valeur marchande, écrivaient, de seconde main, de petits romans sur la vie de nos grands auteurs et dont le seul intérêt était l'anecdote plus ou moins bien contée. Chose impossible en Italie. La littérature italienne est affaire de techniciens. On ne peut rien écrire sur elle sans une sérieuse préparation. En outre, l'apport des étrangers à notre critique est pratiquement négligeable; et nous pouvons étudier notre littérature sans nous occuper de ce qu'ils ont écrit sur nous. Il n'en va pas de même pour les lettres italiennes. Les meilleurs érudits étrangers se sont occupés d'elles. Je ne puis étudier Dante sans Vossler, ni Pétrarque sans Nolhac. Elles sont pleinement dans l'histoire et dans l'érudition.

Papini possède-t-il cette préparation? Oui, de toute évidence. Comme il est évident aussi qu'il apporte à ce genre en quelque sorte nouveau pour lui ses qualités strictement personnelles. Ainsi, il est foncièrement intellectualiste; et nous voyons ici qu'il établit ses développements plutôt sur des idées que sur une analyse esthétique. Il use d'un critérium constant : il s'efforce de déterminer la position de chaque auteur qu'il étudie à l'égard de la religion, et plus précisément du catholicisme. La spontanéité de ces examens suffirait à montrer la sincérité de sa conversion auprès de ceux qui en douteraient encore. Ces discussions sont rendues très piquantes parfois par le tour polémique dont par ailleurs est marqué l'esprit de Papini.

Est-il permis, pour oser une critique, de lui reprocher d'avoir traité Béatrice et Laure comme des personnes d'une entière valeur historique? Nous sommes loin de compte, surtout avec la seconde. Papini doit bien savoir cependant que lorsqu'un poète chante d'amour, ce qui l'intéresse d'abord c'est la poésie; et puis l'amour; et puis quelquefois, pas toujours, la dame ou les dames qui lui ont fourni le thème concret.

Alberto Viviani a consacré à Papini une notable partie de son œuvre. Après *Gianfalco* et *Giubbe Rosse*, il publie aujourd'hui **Papini aneddotico,** et nous ne croyions pas qu'il fût

encore possible de trouver de l'inédit sur semblable thème. Mais la matière est si riche! Ces morceaux ne sont pas tous humoristiques. Alberto Viviani publie un article de Papini que la censure avait sabré pendant la guerre, et à vingt ans de distance, il se trouve d'une étrange actualité.

Dans la même collection anecdotique, Francesco Cazzamini Mussi a publié **Meneghino Ride.** Meneghino est le type du Milanais quant à l'accent de faubourg et de terroir. Accent parfois un peu appuyé, mais non sans finesse, et d'une honnêteté qui appelle toujours les choses par leur nom. Ce recueil n'est pas une simple mine d'anecdotes : il renseigne sur la psychologie lombarde.

Domenico Giuliotti eut une forte influence sur Papini. On ne saurait parler de lui sans penser à Léon Bloy, malgré toutes les différences qui les séparent. C'est le même catholicisme farouche, la même intransigeance devant la médiocrité bourgeoise, le même style d'une si magnifique énergie. Léon Bloy a plus de mystique et de force; Giuliotti, plus de mordant et de vivacité. Son œuvre est aussi plus fragmentaire. Dans **Pensieri di un malpensante,** nous trouvons des morceaux qui sont parmi ses meilleurs. Ils ont le *frizzante* du vin de son pays, si difficile aujourd'hui à trouver *genuino*. Giuliotti est de Greve, capitale du Chianti. Il nous conte, entre autre, la courte vie qu'eut la *Torre*, une espèce de *Pal* qui fut publié à Sienne et ne dépassa pas le sixième numéro. Parmi les collaborateurs nous relevons les noms de Joergensen et de Louis Le Cardonnel.

Le catholicisme de Pietro Mignosi, sicilien, est d'un autre caractère. Il est plus philosophique, si l'on veut, parce que l'auteur est professionnellement philosophe. Et d'un autre côté, il est aussi plus populaire. C'est la religion de ces méridionaux qui, tout en conservant une stricte ligne philosophique, car nous sommes dans un pays où l'hellénisme marque encore, situe le divin beaucoup moins loin que l'empyrée dantesque. A qui voudrait connaître avec exactitude l'esprit du clergé sicilien, et ce n'est pas sans importance, j'indiquerais les trois premières nouvelles des **Poveri Diavoli.** Les autres sont d'égale valeur, et elles renseignent sur la bonté de ces masses de l'extrême midi dont le sentimentalisme est

acceptable, parce que moins égoïstement replié que celui des gens du Nord.

La réédition du **Segreto di Pirandello** vaut d'être signalée, parce que Mignosi, en la préparant, consulta son modèle. On sait la valeur que Mignosi donne à l'œuvre de Pirandello : tableau d'un monde sans Dieu et dont l'incertitude amène à une recherche implicite de Dieu. Nous trouvons, à la fin du volume, deux lettres inédites de Pirandello qui sembleraient corroborer cette thèse.

Paola Drigo, qui avait publié déjà quatre livres de talent, donne aujourd'hui une œuvre forte : **Maria Zef.** C'est une aventure, une triste aventure montagnarde qui se passe dans une vallée du Cadore. Nous autres, montagnards, allons chercher vers les cimes peut-être plus de métaphysique que de physique.

Ce qui se passe au fond des vallées, nous ne l'ignorons pas. Mais nous faisons comme les fils de Noé : nous tirons la couverture sur ces faiblesses. Les gendarmes et les carabiniers ne vont là-haut qu'exceptionnellement; et ils en savent ce qu'on veut bien leur dire : tout juste rien. Ne croyez pas qu'on y soit plus corrompu que dans les villes. Les mœurs y sont plus frustes; et l'isolement de cette grande nature force la valeur de tous les actes humains. Paola Drigo n'a pas craint de raconter cette cruelle histoire. Elle est femme, et dans ces hauts lieux où persiste quelque rudesse, la femme est toujours la victime de ces tristesses. *Maria Zef* est donc une sorte de revendication, de cri de vengeance féminine. Et il a d'autant plus d'efficacité que l'auteur se garde de paraître soutenir une thèse. Elle a fait mieux : elle a écrit un récit particulièrement captivant.

Tout autre nous apparaît **Anna degli Elefanti,** l'héroïne du dernier roman de Marino Moretti. C'est une fille des villes, une moderne mélancoliquement raffinée. Il serait long d'expliquer pourquoi elle a pris les éléphants pour totem. Sa vie ne manque pas de complications, mais ce sont des complications extérieures qui la limitent plus qu'elles ne l'animent. Ce long roman use parfois des méthodes de l'analyse proustienne.

Alfredo Panzini fait toujours preuve du même humanisme souriant. Avec **Il Bacio di Lesbia,** il revient à l'antiquité. Il

nous conte les amours de Catulle et de la belle Clodia. Ou plutôt il les commente avec ce sens de la vie antique et des lettres latines qu'il possède plus que personne. La politique se mêle à l'aventure. Cicéron, Caton, Pompée, César s'y montrent plutôt comme comparses que comme acteurs; et le livre se ferme sur l'enchantement de la presqu'île de Sirmio.

Qui se souvient du voyage que firent aux Antilles parlementaires et journalistes, il y a environ dix-huit mois, pour des commémorations officielles? Il fut un moment dans l'histoire. Aujourd'hui, on a oublié jusqu'aux histoires dont il fut marqué et qui furent vives. Lionello Fiumi a trop de discrétion pour les rappeler. Au vrai, il avait mieux à faire. Nous ne pouvons pas dire que ces manifestations, comme tant d'autres, n'ont servi à rien, puisqu'elles nous valent un livre aussi chargé de poésie que ces **Immagini delle Antille.** Nous nous défions en général de la littérature coloniale à cause de tous les poncifs qu'elle nous a valus. Mais avec Lionello Fiumi, nous avons affaire à un poète résolument moderne. Il ne se livre pas à de ces descriptions genre Heredia qu'on ne saurait lire qu'avec un accompagnement de trombone. L'expression n'est jamais étouffée sous les mots. De la couleur, certes, mais de la couleur juste; en tendresse plutôt qu'en force, comme il convient à ces pays ennoyés dans une atmosphère de délicate volupté. Lionello Fiumi évoque avec un admirable talent. Des morceaux comme *Coralina est revenue de Paris* sont d'une saveur qui s'apparente à Francis Jammes, le Francis Jammes de Clara d'Ellébeuse et du *Vieux Village.* Le volume, d'une très jolie présentation, est orné de dessins de Gaioni.

Mémento. — Massimo Lelj publie *Ichnusa* dans la jolie petite collection hors commerce où avait déjà paru l'*Apollinaire* de Soffici. *Ichnusa,* c'est la chère Sardaigne autour de laquelle l'auteur accomplit un périple. Avec l'industrialisation croissante de la littérature, ces volumes hors commerce marquent sans doute une tentative de libération, celle des auteurs à qui suffit le bonheur d'écrire, sans avoir à solliciter la clientèle. — Cette collection est dirigée par Giovanni Scheiwiller, qui dirige aussi les collections *Arte Moderna Straniera, Arte moderna italiana.* Ces deux collections paraissent chez Hoepli, Milan. On y compte un *Matisse,* un *Daumier,* un *Cé-*

zanne, un *Soffici* par Papini, et un *Modigliani* par G. Scheiwiler. — Mondadori, à Milan, continue la publication de sa collection de classiques, fondée avec tant de munificence par le sénateur Borletti. Le second volume des œuvres de Goldoni vient de paraître, ainsi que toute l'œuvre de Boiardo, en deux volumes établis par les soins d'A. Zottoli. *L'Orlando Innamorato* remplit à lui seul un volume et demi.

PAUL GUITON.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

André et Dori Prudhommeaux : *Catalogne 1936-1937;* les Humbles, 229, rue de Tolbiac. — John Charpentier : *Le roi George VI et la princesse Elisabeth*, Plon. — Mémento.

La très intéressante brochure de Prudhommeaux sur la **Catalogne** a le grand mérite de faire connaître d'une façon précise et détaillée la nature du mouvement anarchiste dans ce pays, quelques-uns de ses actes et quelques-unes de ses réalisations.

Le mouvement libertaire catalan remonterait à 1840. Dès 1854, une première grève générale mobilisait 40.000 ouvriers. L'Asociacion internacional de los Trabajadores fut fondée en 1864; Fanelli, un ami de l'anarchiste russe Bakounine, parcourut l'Espagne pour lui recruter des adeptes. Quoique toujours persécutée, elle fonda, en 1911, la C. N. T. (Confederacion nacional del trabajo), qui, en 1931, comptait 600.000 membres. Pour la supplanter, Largo Caballero créa l'U. G. T., « espèce de syndicat d'Etat destiné à être proclamé le syndicat obligatoire de la classe ouvrière espagnole ». L'U. G. T. était un mouvement marxiste, comme ceux d'Allemagne et de Russie. Elle voulait la subordination des ouvriers aux décisions du pouvoir central. La C. N. T. au contraire, n'admettait que la libre association des travailleurs dans leurs groupes. En février 1934, la C. N. T. fit des avances à l'U. G. T. pour une entente, mais en déclarant en même temps qu'il ne pouvait être question de collaboration avec des partis politiques, car ceux-ci aspirent à une dictature sur les ouvriers et non au socialisme ouvrier venant de la base. L'U. G. T. ne répondit même pas. Les deux confédérations luttèrent cependant conjointement aux élections de février, elles remportèrent la victoire et la révolution commença. De février à juin, ce fut une suite de

grèves suivies de victoires ouvrières. Puis vint le pronunciamiento du 19 juillet. Les syndicats ouvriers entamèrent aussitôt la lutte contre les militaires à Barcelone et ils furent victorieux. Ils saisirent alors tout le pouvoir public en Catalogne et dans le Levant et formèrent un comité de milices, un comité de ravitaillement et un conseil économique. Le ministère espagnol de l'agriculture promulgua un décret confisquant les terres des fascistes, mais les travailleurs agricoles ne firent pas de distinctions et confisquèrent les terres de tous les grands propriétaires. En novembre, un réglement de la Généralité sanctionna l'état nouveau en ordonnant la collectivisation de la grande propriété et de la grande industrie et la réduction des loyers. Pour les entreprises occupant moins de cent ouviers, la collectivisation dut n'avoir lieu que quand 75 % du personnel la réclamerait. Les entreprises collectivisées sont administrées par des comités d'usine élus. Mais à la différence de ce qui se passe en Russie, l'exploitation de chaque entreprise a lieu au profit de ceux qui en font partie et non à celui exclusif de l'ensemble du pays.

Ce principe de l'autonomie du groupe fut appliqué par les anarchistes catalans à leur participation à la lutte contre le fascisme. Le gouvernement de Madrid put décréter la mobilisation obligatoire et le commandement unique, les anarchistes catalans n'en tinrent aucun compte. Ils laissèrent leurs miliciens se grouper comme ils voulaient et sous des chefs de leur choix. Pas de «prérogative centraliste échappant au contrôle de la base ». Solde égale pour tous. La généralité a seulement contraint à partir les hommes des classes convoquées par le gouvernement de Madrid. Des milices ainsi groupées arrêtèrent les fascistes en Aragon et leur opposèrent devant Saragosse une résistance insurmontable. Une colonne de 5.000 hommes, dirigée par Durruti alla au secours de Madrid et y joua un grand rôle. Les dirigeants anarchistes qui ne sont pas partis pour le front font un travail double : « le jour ils contrôlent l'économie du pays; le soir ils prennent le pistolet ou le fusil pour procéder de leurs propres mains à la liquidation des éléments fascistes : les tribunaux populaires décident de la question si un propriétaire est fasciste ou non ».

Grâce à la protection de l'Angleterre et de la France, ce

régime peut vivre en Catalogne. Mais si elle cessait, Mussolini n'aurait pas de peine à traiter la Catalogne « anarchique » comme il a traité l'héroïque Abyssinie. Pour fournir à sa défense l'effort maximum dont il est capable, un Etat doit être aussi discipliné que possible. L'anarchie ne réussit tout au plus que quand les voisins, se jalousant, la protègent.

Notre collaborateur John Charpentier est un des meilleurs connaisseurs de l'Angleterre, sur laquelle il a écrit plusieurs ouvrages; en particulier, il avait déjà publié une vie de George V qui a eu un grand succès. Il vient de lui donner pour pendant une très intéressante brochure sur **Le roi George VI et la princesse Elizabeth.** Il y raconte d'une façon captivante la jeunesse du nouveau roi, son application à ses devoirs comme officier de marine, l'intérêt qu'il a témoigné prendre à la classe ouvrière et ses débuts comme roi. Il narre aussi l'enfance et les gentillesses de la princesse Elizabeth, héritière présomptive de la couronne. C'est un livre charmant qui fait aimer la famille royale et estimer la généreuse affection du peuple anglais pour son noble souverain.

MÉMENTO. — Jacques de Lacretelle : *Qui est La Rocque?* Flammarion (Exposé de la vie, de la doctrine et de l'action du chef du Parti social; c'est une apologie que l'éminent académicien à su rendre aussi captivante que persuasive).

ÉMILE LALOY.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

La crise de la politique de non-intervention. — La crise du *Leipzig*, que nous avons exposée ici la quinzaine dernière, s'est prolongée par une crise de la politique de non-intervention qui a valu de sérieuses préoccupations aux cercles diplomatiques d'une Europe qui semble avoir perdu le contrôle de ses nerfs et de son activité sur le plan de la politique générale. On se doutait bien que l'affaire du croiseur allemand, telle qu'elle se présentait, prendrait des développements extraordinaires par comparaison avec l'importance réelle d'un attentat manqué et dont, en bonne logique, le règlement définitif n'eût pas dû offrir de bien grandes difficultés. Le refus de l'Allemagne de subordonner toute dé-

monstration solidaire des quatre principales puissances et toute démarche d'avertissement à Valence à une enquête préalable, en vue d'établir les responsabilités encourues par le gouvernement républicain espagnol, marquait assez que la position du Reich était prise définitivement et que, de concert avec le gouvernement fasciste de Rome, le cabinet national-socialiste de Berlin entendait faire état de l'attentat manqué contre le *Leipzig* pour essayer de brusquer la solution du conflit espagnol dans le sens le plus favorable à la cause du général Franco.

C'était là du moins l'impression qui se dégageait de la situation créée par le refus de l'Allemagne et de l'Italie de participer plus longtemps au contrôle naval au large des côtes espagnoles. Toute la politique de non-intervention telle qu'elle a été établie par l'accord général du mois de septembre 1936 risquait de s'en trouver faussée, affaiblie, ruinée. Cette politique ne vaut que par le contrôle le plus sévère de l'interdiction de fournir aux deux partis espagnols des effectifs, des armes, des munitions, tout ce qui est de nature à les aider à entretenir la guerre civile. La surveillance des côtes espagnoles est chose capitale dans cet ordre d'idées, et la brèche créée dans le système par le retrait des navires de guerre allemands et italiens avait naturellement pour effet de laisser les côtes méditerranéennes de l'Espagne occupées par les gouvernementaux effectivement ouvertes à la contrebande. La première chose à faire était donc de réorganiser le système de surveillance et de rétablir un contrôle complet et efficace.

La chose paraissait assez simple en principe, car, le contrôle naval ayant été confié aux quatre principales puissances et l'Allemagne et l'Italie se retirant volontairement de l'organisme international, il était logique de s'en remettre aux deux autres principales puissances, — c'est-à-dire à l'Angleterre et à la France, — pour assurer la surveillance de l'ensemble des côtes espagnoles. Londres et Paris firent une proposition dans ce sens, mais Berlin et Rome prirent aussitôt position contre un tel projet. L'argument était qu'en organisant le contrôle à quatre, le comité de non-intervention avait voulu assurer un juste équilibre des influences qui jouent

dans la crise espagnole et qu'en confiant désormais le contrôle général à l'Angleterre et à la France seules, cet équilibre se trouverait rompu au profit d'un des partis espagnols, en l'espèce celui des gouvernementaux. L'argument était d'autant plus spécieux que les gouvernemens de Paris et de Londres avaient déjà proposé spontanément l'admission, à bord de leurs bâtiments patrouilleurs, d'observateurs étrangers, même allemands et italiens, comme garantie de l'impartialité du service de contrôle. Mais, en réalité, l'Allemagne et l'Italie, qui refusaient de participer plus longtemps à la surveillance des frontières maritimes de l'Espagne, n'entendaient point que la France et l'Angleterre pussent se substituer à elles dans la tâche qu'elles abandonnaient volontairement. Ce qu'elles paraissaient vouloir, c'était la fin du contrôle naval lui-même et l'admission, indépendamment des engagements pris directement par les puissances en vertu de l'accord de non-intervention, des règles ordinaires de la neutralité telles qu'elles résultent des droits des belligérants.

Là était le point important de toute la manœuvre italo-allemande. Berlin et Rome tenaient essentiellement à assurer au général Franco le bénéfice de la qualité officiellement reconnue de belligérant parce que les nationalistes espagnols disposent seuls de forces navales assez importantes pour agir efficacement contre les ports par lesquels leurs adversaires peuvent être secourus. En même temps, Rome et Berlin prétendaient maintenir la plus sévère surveillance internationale à la frontière franco-espagnole, tandis qu'en fait cette surveillance était déjà suspendue à l'autre frontière terrestre, celle entre le Portugal et l'Espagne. La dignité de la France ne pouvait évidemment s'accommoder d'une telle différence de traitement. Le gouvernement de Paris notifia donc qu'il suspendait à partir du 13 juillet le contrôle international à la frontière pyrénéenne, — contrôle international qui ne devait être rétabli que lorsqu'il l'aurait été dans des conditions normales à la frontière hispano-portugaise, — mais que la France se chargeait elle-même, par ses propres moyens et sous sa propre responsabilité, de faire respecter à cette frontière les mesures décrétées au nom du comité de non-intervention. Les positions ainsi prises d'un côté et de l'autre, le débat

s'engagea au comité de Londres dans des conditions assez pénibles. La grande majorité des puissances qui y sont représentées se prononçait en faveur du projet franco-britannique, mais l'Allemagne et l'Italie s'obstinant à ne pas vouloir admettre celui-ci, on convint que le gouvernement britannique serait chargé de rechercher les termes d'un compromis.

La tâche du cabinet de Londres ne laissait pas d'être ingrate. L'Angleterre et la France restaient parfaitement d'accord sur le fond des choses, notamment sur la nécessité ou de rétablir le contrôle naval tel qu'il fonctionnait ou d'organiser un système nouveau en établissant des contrôleurs neutres dans les ports espagnols, avec le droit de vérifier les cargaisons des navires à l'arrivée. Mais, dans certains milieux anglais, l'idée existait déjà que l'on pourrait éventuellement retenir comme une élément important pour un compromis la reconnaissance de la qualité de belligérant aux deux partis espagnols, à la condition toutefois de limiter strictement dans la pratique les pouvoirs qui en découlent en principe. De toute manière, une telle reconnaissance était chose grave pour deux puissances pour lesquelles la liberté de navigation pour leurs bâtiments de commerce dans la Méditerranée occidentale est véritablement une question capitale. Or, les droits des belligérants s'étendent jusqu'en haute mer et vont jusqu'à permettre la visite, même éventuellement la capture et la confiscation, des bâtiments neutres bien au delà des trois miles qui constituent la limite des eaux territoriales. Avec ce système, les risques pour le trafic britannique en Méditerranée et pour le trafic de la France avec ses possessions de l'Afrique du Nord pouvaient être graves dans le cas espagnol. Aussi se préoccupa-t-on de trouver une formule restrictive par laquelle les droits des belligérants en mer seraient limités strictement en dehors des eaux territoriales de l'Espagne.

On voit la complexité des problèmes soulevés par l'attitude de l'Allemagne et de l'Italie, alors que ces deux puissances affirmaient pourtant ne pas vouloir la fin de la politique de non-intervention. Le 14 juillet, le gouvernement de Londres transmit aux Etats représentés au comité de non-intervention le projet de compromis auquel il s'était arrêté après avoir fait tous les sondages diplomatiques utiles. Ce projet compor-

tait en principe le retrait des patrouilles navales, l'établissement de contrôleurs internationaux dans les ports espagnols, l'extension de l'accord de non-intervention, la reconnaissance aux deux partis espagnols de droits de belligérants limités, mais seulement lorsque le rappel des étrangers combattant en Espagne serait en voie d'exécution, et le rétablissement du système de surveillance aux frontières terrestres de la péninsule ibérique. Tel quel ce projet, qui appelait de sérieuses réserves, offrait du moins une base de discussion, et c'est à ce titre qu'il fut soumis au sous-comité de Londres le 20 juillet.

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

René Vanlande : *En Océanie, îles d'enchantement et de mort;* Peyronnet. 12 »

H. Buriot-Darsiles : *Maguelonne, petite île grand passé;* suivi d'un *Guide du touriste.* Lettre-préface de Mgr Gabriel Brunhes, évêque de Montpellier; Dubois et Poulain, Montpellier. 16 »

Art

Antoine Bourdelle : *La sculpture et Rodin,* avec 22 compositions d'Antoine Bourdelle dont 19 inédites et précédé de *Quatre pages de journal* par Claude Aveline; Emile-Paul. » »

Ethnographie, Folklore

Abbé H. Breuil : *Œuvres d'art magdaléennes de Laugerie basse (Dordogne);* Hermann. 7 »

Commandant E. Octobon : *Classifications néolitiques avec exemple de continuité dans la morphologie des pièces;* Hermann. 8 »

Histoire

Maurice Besnier : *L'Empire romain de l'avènement des Sévères au Concile de Nicée.* (*Histoire romaine,* tome IV, Première partie). (*Histoire ancienne,* sous la direction de M. Gustave Glotz, 3e partie); Presses universitaires. 50 »

Charles Diehl : *Théodora Impératrice de Byzance;* Boccard. » »

Judaïsme

Kadmi Cohen : *Apologie pour Israël par un Juif;* Lipschutz. 1 »

Littérature

Marthe Backx-Langouche : *Terres d'Oc. Les belles heures de l'Ecole antique de Nimes;* Terres latines, Bruxelles. 15 »

Camille Bégué : *Méditerranée nouvelle,* extraits des principaux écrivains contemporains, de Tunisie, Algérie, Maroc. Préface de M. G. Hardy; La Kahena, Tunis. 15 »

Marguerite Burnat-Provins : *Prés du rouge-gorge;* La Hune, Lille. 18 »

Paul Gsell : *Le théâtre soviétique;* Edit. sociales internationales. 15 »

Arnold de Kerchove : *Une amie de Benjamin Constant : Belle de Charrière;* Nouv. Revue critique. 16,50

René Lefèvre : *Le film de ma vie;* Nouv. Revue franç. 15 »

Pierre Mac Orlan : *Masques sur mesure;* Nouv. Revue franç. 18 »

Robert Minder : *Un poète romantique allemand : Ludwig Tieck 1773-1853.* Avec des illustrations; Belles Lettres. 60 »

L. Philippart : *Connais-toi toi-même,* initiation à l'humanisme; Edit. Labor, Bruxelles. » »

Sarah Trent : *Quand une femme a quarante ans,* traduit de l'anglais par Claudine Chonez; Albin Michel. 16,50

Ouvrages sur la guerre de 1914

Lieutenant-Colonel Ch. Bugnet : *Rue Saint-Dominique et G. Q. G. ou les trois dictatures de la guerre.* Avec 14 gravures h. t.; Plon. 20 »

D. Lloyd George : *Souvenirs de guerre. La Victoire;* Nouv. Revue critique. » »

Pédagogie

Roger Clausse : *Mesures des humanités;* Edit. Labor, Bruxelles. 12 »

Philosophie

Nietzsche : *La volonté de puissance,* texte établi par F. Wurzbach et traduit par G. Bianquis, tome II; Nouv. Revue franç. 30 »

Poésie

Clodion Bauquier : *Maxula-Radès. Contrastes et Nivellements. Consultations gratuites. Comme ça.* Avec des dessins à la plume par l'auteur; Revue moderne des arts et de la vie. 15 »

O. Cousteau de Nogent : *De Vénus à Minerve,* pellissonneries; S.n. d'édit. » »

Arthur Haulot et Louise Larbalette : *Chansons rouges,* texte et musique. Préface de Charles Plisnier. Illustrations de Hock; Edit. Labor. » »

Gilbert Mauge : *Concert;* Le Sagittaire. 25 »

Roger-Louis Pillet : *Sur les berges de la vie.* Anti-préface d'Alphonse Séché; Courrier littéraire. 12 »

Roger Reigner : *Avers et revers;* L'Emulation littéraire artistique et régionaliste, Sens, Yonne.

Politique

Pierre-Etienne Flandin : *La révolution est inutile;* Flammarion. 1,75

André Gide : *Retouches à mon Retour de l'U.R.S.S.;* Nouv. Revue franç. » »

Pierre Herbart : *En U.R.S.S. 1936.* (Coll. *Carnets de voyage*); Nouv. Revue franç. 13,50

Marcel Homet : *Méditerranée mer impériale. Le conflit méditerranéen. La France et le problème marocain;* Nouv. Revue critique. » »

Charles-Joseph Millon : *Pour une collaboration de tous les démocrates républicains;* Cahiers d'Ursus, Sens, Yonne. 1 »

L. Scheppers : *Fascisme;* Edit. Rex, Bruxelles. 10 »

Questions coloniales

Maurice Baumont : *L'essor industriel et l'impérialisme colonial 1878-1904.* (Coll. *Peuples et civilisations,* histoire générale, sous la direction de Louis Halphen et Philippe Sagnac); Alcan. 70 »

Questions militaires et maritimes

Amiral Bergasse du Petit Thouars : *Aristide Aubert du Petit Thouars, héros d'Aboukir, 1760-1798,* lettres et documents inédits. Introduction d'Albert Mousset; Plon. 60 »

Régionalisme

Frédéric Mistral neveu : *Autour de la Renaissance provençale. Jean Brunet. Lettres inédites de Théodore Aubanel;* Le Feu, Aix-en-Provence. 4 »

Roman

André Billy : *L'Approbaniste;* Flammarion. 15 »

Pearl Buck : *L'ange combattant,* traduit de l'anglais par Jeanne Fournier-Pargoire; Stock. 17,50

Pearl Buck : *L'Exilée,* traduit de l'anglais par Germaine Delamain; Stock. 17,50

Alfred Döblin : *Voyage babylonien,* traduit de l'allemand; Nouv. Revue franç. 24 »

Robert Françis : *Un an de vacances;* Nouv. Revue franç. 18 »

Abel Hermant : *La dernière incarnation de Monsieur de Courpière;* Flammarion. 15 »

Pierre Mac Orlan : *Le camp Domineau;* Nouv. Revue franç. 15 »

Alfred Mortier : *Les enquêtes de l'Inspecteur Mic,* mémoires d'un policier; Coll. Primavera. 6,50

Louis Pergaud : *Le roman de Miraut;* Nelson. 7,50

E. Phillips Oppenheim : *Le faux témoin (Moran Chambers Smiled),* traduit par G. et P. F. Caillé; Hachette. 12 »

Eugène Soubeyre : *Aimé des Dieux;* Edit. Rupella, La Rochelle.

Miss P. L. Travers : *Mary Poppins,* traduit de l'anglais par Léo Lack, illustré par Marie Shepard; Desclée De Brouwer. 12 »

Hélène Valantin : *Contes de la couleur du temps.* Avec 39 illust. de Félix Lorioux; Flammarion. 14 »

Sciences

R. Anthony : *Théorie de la dentition jugale mammalienne.* I : *La molaire des mammifères, son caractère fondamental et son type morphologique archaïque;* Hermann. 15 »

R. Anthony et M. Friant : *Théorie de la dentition jugale mammalienne.* II : *L'évolution de la molaire chez les mammifères placentaires à partir du début des temps tertiaires;* Hermann. 20 »

Jacques Brillouin : *L'Acoustique et la construction.* 1° : *Bases de la technique.* A l'usage des architectes, décorateurs, entrepreneurs, etc. Hermann. 18 »

F. London : *Une conception nouvelle de la supra-conductibilité;* Hermann. 20 »

M. P. Lacroute : *Raies d'absorption dans les spectres stellaires;* Hermann. 20 »

Maurice Letort : *Les conceptions actuelles du mécanisme des réactions chimiques (Cinétique chimique).* 1re partie : *Généralités. Processus élémentaires.* Préface de Victor Henri; Hermann. 15 »

Maurice Letort : *Les conceptions actuelle du mécanisme des réactions chimiques. (Cinétique chimique);* 2e partie : *Analyse de la réaction globale. Conclusions ;* Hermann. 15 »

Jean Thibaud : *Vie et transmutations des atomes.* Avec de nombr. figures; Albin Michel. 25 »

Sociologie

Albert Vigneau et Vivienne Orland : *Franc-Maçonnerie rouge;* Baudinière. 15 »

Gaston du Passage : *Vers le Kolkhoz;* Edit. Spes. 2,50

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Mort de Henry Fèvre. — Anatole France, Auguste Jal et le « Mannequin d'osier ». — Mérimée bibliophile. — A propos de « Mérimée bibliophile ». Une lettre de Louis Lacour. — Gestes symboliques. — Le premier Zeppelin et le premier Taube « descendus ». — Une lettre de Jules Romains. — Pronostics sur la durée d'une guerre franco-allemande avant 1914. — Champfleury et les Goncourt. — Littérature pour distribution de prix. — Petite rectification. — Erratum. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Prix littéraires. — Les grands prix de l'Académie française ont été ainsi attribués : grand prix de littérature (10.000 francs) à M. Maurice Magre pour l'ensemble de son œuvre; prix Brieux (30.000 francs) à M. Gabriel Marcel pour sa pièce *Le Dard;* prix du Roman (5.000 francs) à M. Guy de Pourtalès pour son roman *La pêche miraculeuse;* prix Gobert (10.000 francs) au général Azan pour son ouvrage sur *L'Armée d'Afrique;* prix Broquette-Gonin (10.000 francs) à M. René Dumesnil pour son livre *Le Réalisme.*

En dehors de l'Académie, nous relevons les prix suivants :

Le prix de poésie Renée Vivien, d'une valeur de 10.000 francs, a été attribué à Mlle Luce Laurand, pour ses recueils : *Suite en mineur, La Clairière de Daphné* et *L'Herbe au vent.*

La Société Nationale d'Encouragement au Bien a décerné à M. Gaston Picard une médaille de vermeil et un prix en espèces pour ses trois brochures : *Hommage à Victor Hugo, Nicolas Boileau ou la Révolution dans l'Ordre, Hommage à Alfred Vallette.*

§

Mort de Henry Fèvre. — Le romancier Henry Fèvre vient de mourir à Riaucourt (Haute-Marne) à l'âge de 73 ans. Il avait, en 1884, fait paraître son premier livre, *Autour d'un clocher,* en collaboration avec Louis Desprez, le malheureux romancier naturaliste dont il a été question à plusieurs reprises dans le *Mercure de France.* (Voir entre autres *Louis Desprez anecdotique,* par P. V. Stock, *Mercure* des 1er et 15 octobre 1934).

Les romans les plus marquants de Fèvre sont *Galafieu* et *L'Honneur.* Le « prix des Méconnus » lui avait été attribué, en même temps qu'à Maurice Beaubourg, en 1923.

§

Anatole France, Auguste Jal et le « Mannequin d'osier ». — Dans un récent courrier littéraire du *Temps* (11 mai) M. Emile Henriot trace un juste portrait du « bon homme et érudit » Auguste Jal. Ce n'est point une impossible « réhabilitation », — M. Emile Henriot a trop de goût, — mais c'est le rappel sympa-

thique d'un curieux homme et de son œuvre fort oubliée, à laquelle ceux qui, d'aventure, la connaissent, se gênent d'autant moins pour emprunter...

> Anatole France, dit M. Emile Henriot, Anatole France qui avait tout lu, a prêté à son Bergeret l'intention d'écrire un ouvrage analogue [au *Virgilius nauticus* de Jal], auquel il n'eût certainement pas pensé si Jal n'avait existé avant lui.

C'est trop peu dire et il est bien vrai que « France avait tout lu », — ou tout feuilleté. En tout cas, il avait lu la page 101 du *Virgilius nauticus* et sans doute aussi (je le crois, à y regarder de près) la page 198 du *Glossaire nautique* du même Jal. Quand, insoucieux de l'irruption en son cabinet de la servante Euphémie, M. Bergeret goûte « les tranquilles délices » d'écrire un docte commentaire sur l'expression *Attolli malos*, ce n'est pas Anatole France qui tient sa plume, mais Jal. Et Anatole France a oublié de le dire :

> Servius croit que Virgile a mis *Attolli malos* pour *Attolli vela* et la raison qu'il donne de cette interprétation, c'est que, *cum navigarent, non est dubium quod olli erexerant arbores.* Ascensius s'est rangé à l'opinion de Servius, oubliant ou ignorant qu'à la mer, dans de certaines occasions, on dématait les navires. Quand l'état de la mer était tel que la mâture pouvait être exposée à quelque rupture, on abaissait les mâts en les enlevant du puits où leur pied était inséré et on les couchait en arrière sur une traverse ou un chevalet. (*Le Mannequin d'osier*, pp. 291-293).

Pas un de ces mots qui n'appartienne à Jal. C'est exactement son texte, allégé seulement de quelques phrases d'une érudition trop rébarbative. Mais Anatole France prête gratuitement à Jal un véritable coq-à-l'âne. Rouvrons le *Mannequin d'osier* :

> ...La jeune Euphémie resta plantée contre la porte et M. Bergeret termina sa fiche :
> Et on les couchait en arrière sur une traverse ou un chevalet.
> — Monsieur, madame m'a dit aussi de vous dire que les œufs viennent de chez Trécul.
> — *Una omnes fecere pedem.*
> Puis il posa sa plume et se sentit rempli d'une tristesse soudaine...

Il est clair que la fiche de M. Bergeret se termine sur les mots *Una omnes fecere pedem*. C'est proprement absurde, puisque ces mots, qui appartiennent au vers 830 (Enéide, chant V) n'offrent aucun rapport de sens avec l'*Attolli malos* du vers précédent, que vient d'expliquer Bergeret. On peut douter qu'Anatole France, qui savait du latin, ait eu Virgile sous les yeux en écrivant cette page... de Jal, mais certainement le *Virgilius nauticus* était ouvert devant lui, où le paragraphe qui commence par *Una omnes fecere pedem* suit immédiatement celui sur *Attolli malos.*

Que cette chute de la fiche de M. Bergeret soit parfaite à l'œil et à l'oreille, que ce latin soit un répons excellent aux œufs qui viennent de chez Trécul, sans doute. Et c'est peut-être l'essentiel.

A la rigueur, on peut hasarder une autre explication. M. Bergeret, ayant terminé sa fiche sur *Attolli malos,* commence sans désemparer une autre fiche, que la soudaine découverte de « l'inanité de son ouvrage » lui fait interrompre aussitôt. Mais, si nouvelle fiche il y a, c'est Jal encore qui la lui a suggérée.

Ne refermons pas le *Mannequin d'osier* sans y noter ceci, pour le chapitre des bévues. Je cite l'édition courante, mais l'édition définitive in-4° les a pieusement conservées.

L'étonnante locataire de la maison de Philippe Tricouillard, la veuve Houssieu, nonagénaire dans le *Mannequin d'osier* (p. 188) n'est qu'octogénaire dans l'*Orme du mail* (pp. 281, 320, 322).

Le mémorable Premier Janvier où Mme Bergeret oublie ses devoirs dans les bras de M. Roux, M. Bergeret rentre chez lui à l'improviste : montant son escalier, « il tira sa montre et vit qu'il était onze heures. Il avait dit qu'il ne rentrerait qu'à midi » (page 107). Ce qui lui vaut de surprendre sur le canapé du salon « des formes humaines enlacées dans une attitude violente qui tenait de l'amour et de la lutte et qui, dans le fait, était celle de la volupté ». Suit l'admirable analyse des mouvements tumultueux et contradictoires qui agitent l'âme de Bergeret. Ayant enfin entrevu, grâce à cette trahison, « la délivrance, la liberté, une vie nouvelle... il tira sa montre et vit qu'il était deux heures. Il lui avait fallu quatre-vingt-dix minutes pour parvenir à cet état de sagesse ». Oui, mais tout le monde peut calculer que, de onze heures à deux heures, ce n'est pas quatre-vingt-dix minutes qui se sont écoulées, mais cent-quatre-vingts.

« Combien de poux faut-il pour manger un lion? » demandait Hugo. Et il est bien entendu que *l'Orme du Mail, le Mannequin d'osier, l'Anneau d'améthyste* et *M. Bergeret à Paris* demeureront, à dire d'expert (c'est Camille Jullian) et sans parler de leur très haute valeur littéraire, grâce à « une netteté et une sincérité d'allures qui font de ces œuvres d'inestimables documents, l'un des miroirs les plus exacts de la vie de notre temps ». — PIERRE JOSSERAND.

§

Mérimée bibliophile. — Se résigner à n'être jamais complet, *a b c* de la sagesse pour le bibliographe. Et je n'ai pas prétendu à n'oublier rien, en dressant ici même (1er juillet) une liste de livres que possédait Mérimée! Je veux pourtant réparer l'omission du *Putanisme de Rome.* L'architecte Joly-Leterme en avait offert à Mérimée l'édition originale : *Il Puttanismo romano o vero Conclave generale delle putane delle corte per l'elettione del nuovo pontefice.*

(S. l., Hollande), 1668, in-12 de 130 pages. Et Mérimée le remercia dans sa lettre du 28 mars 1857, dont les termes sont à citer :

> Mille remerciments..., du livre curieux que vous m'avez envoyé. C'est la bonne édition en 130 pages de 1668, on attribue le livre à Gregorio Leti. Bien qu'il ne tienne pas tout ce que son titre promet, il est cependant très recherché et je vais faire le désespoir de mes amis les bibliophiles en leur montrant un exemplaire non relié, rareté insigne parmi les bouquins de cette espèce...

Parmi les « anciens » de la Société des Bibliophiles françois, s'en trouva-t-il un pour accroître le plaisir de Mérimée en rappelant que son prédécesseur, le marquis de Châteaugiron, avait aussi possédé un *Puttanismo romano,* mais *rogné?*

Si *l'état* ravit Mérimée, le texte le déçut... Que lui fallait-il donc? Car le *Puttanismo romano* méritait d'être placé à côté du glossaire érotique latin de Pierrugues parmi les quelques autres « mauvais livres » (le mot est de lui) qu'il avait dans sa bibliothèque. — P. J.

§

A propos de « Mérimée bibliophile ». — Une lettre de Louis Lacour. — Dans son intéressant article du 1er juillet 1937 sur *Mérimée bibliophile,* M. Pierre Josserand a raconté les malheurs de Louis Lacour (de son véritable nom : Louis de la Cour de la Pijardière) à propos de la publication des *Mémoires de Lauzun.* Il a pris, avec beaucoup d'élégance, la défense de l'érudit auquel Mérimée aurait conservé son estime et sa bienveillance. Il a fait aussi quelques allusions à l'édition de *Brantôme,* abandonnée, après le second volume, aux soins du seul Louis Lacour. « Mérimée, écrit M. Josserand, fit don à Lacour de ses notes et du manuscrit de sa préface : ce n'est pas inamical. »

Or, les lettres de Mérimée à l'éditeur Jannet, incomplètement publiées par Maurice Tourneux, en 1879, contiennent, dans leurs passages inédits, sur les rapports de Mérimée avec Louis Lacour, certaines précisions qui ne furent pas agréables à celui-ci lorsque Tourneux les lui communiqua. Lacour écrivit alors la lettre que voici et qui complète les renseignements apportés par M. Josserand :

ARCHIVES
DE L'HÉRAULT
—

Montpellier, le 26 janvier 1879.

> Je suis enchanté, cher monsieur, que la correspondance de Mérimée avec Jannet soit tombée entre vos mains; je m'empresse de vous remercier d'avoir bien voulu par votre lettre d'hier me demander mon avis sur l'opportunité de leur publication en ce qui me concerne.
>
> Le principal motif qui me fait vous prier d'omettre les passages soulignés ci-contre, c'est que la contre-partie que je possédais est malheureusement perdue. Mérimée m'écrivait de longues lettres en même temps qu'il

consultait Jannet. Ces réponses fort intéressantes confiées à M. Gallien, mon avocat et mon ami, bibliothécaire de la Cour de Cassation, eurent pour tombeau les ruines du Palais de Justice en mai 1871.

Si cependant les circonstances voulaient que j'eusse à m'élever contre des accusations posthumes de cette nature, je n'aurais pas beaucoup de peine à traiter la question des responsabilités relativement aux « boulettes » qui semblent m'être attribuées.

Inconnu comme je l'étais lorsque Mérimée m'agréa comme collaborateur, je ne dus cette bonne fortune qu'à mes recherches sur les manuscrits de Branthôme à la bibliothèque alors impériale; j'avais établi un texte nouveau que Mérimée demanda pour le compléter par des notes. Ainsi les rôles des collaborateurs étaient bien distincts; à l'un les commentaires, à l'autre la collation des manuscrits. Les épreuves étaient toutes adressées au maître par Jannet, qui déjà les avait lues et qui plus tard les revoyait encore et les recorrigeait en tierce. Voilà certes une grosse coquille, *nièce* pour *mère*, mais qu'on s'explique assez bien lorsqu'on a pratiqué l'écriture courante de Mérimée et de Jannet!

Il serait fâcheux, je suppose, qu'un débat de cette nature fût soulevé. Pour mon compte, si je m'y mêlais ce ne serait qu'à la dernière extrémité par respect pour la mémoire de mon collaborateur. Quoi qu'en disent les lettres à Jannet, Mérimée me témoigna beaucoup d'intérêt après l'affaire des mémoires de Lauzun à laquelle vos papiers font allusion; mais ceux-ci constatent que je m'étais mépris au sujet de la raison véritable pour laquelle le sénateur abandonna son Branthôme : on la découvre dans le fait de la cession de la bibliothèque à Pagnerre, éditeur républicain.

Les vicissitudes du Branthôme sont communes à ce livre et à tous ceux qui composent la *Bibliothèque Elzévirienne*. Depuis vingt-deux ans, le sort l'a portée des mains de Jannet dans celles de Daffis en passant par Pagnerre, etc., etc. Jannet, Pagnerre et Daffis sont morts; la collection est aujourd'hui la propriété des héritiers de ce dernier. Je n'ai jamais connu par le menu les causes de ces révolutions. M. Edouard Fournier ou M. Moland vous instruiront mieux que moi.

Lorsque Jannet abandonna la partie et passa le dé à Pagnerre, j'avais droit aux termes de notre traité à une indemnité pour ma longue collation et la confection de la table. On ne m'offrit aucun dédommagement; mais je trouvai une sorte de compensation dans mon manuscrit même auquel les notes de Mérimée étaient jointes. Sur les entrefaites, Pagnerre publia le troisième volume et vous avez vu que je fis offre à Mérimée de lui communiquer les épreuves de son travail. Daffis a donné les volumes IV à VI (laissant le VII[e] en cours); dans ces volumes la majeure partie des notes appartient à Mérimée dont vous reconnaîtrez aisément dans certains passages le style et la tournure d'esprit. Si vous voyiez intérêt quelque jour à publier à part ces commentaires nous pourrions causer de la chose.

Vous réveillez en moi des souvenirs qui remontent à plus de vingt ans et qui sans doute se sont affaiblis. La salle à manger de la rue de Lille (1) me frappait surtout par son obscurité. Il fallait la traverser pour se rendre au cabinet de travail; mais je ne saurais dire de quelles toiles elle était ornée. Ce cabinet de travail disposé dans une ancienne chambre à coucher renfermait une vaste alcôve entourée de sofas et garnie de tableaux; elle avait pour vis-à-vis deux fenêtres. Les autres côtés de la chambre, à laquelle on accédait par trois portes, étaient occupés l'un par la cheminée, l'autre par la bibliothèque. Celle-ci brillait plus par le nombre que par la richesse des reliures; les livres russes et les bouquins espagnols étaient les privilégiés du maître; il y avait une bonne quantité de ceux-ci dans le format in-4°.

L'accueil de Mérimée était glacial. Sa conversation humoristique ne trahissait jamais la plus petite émotion. Je ne me souviens d'aucune particularité de mes visites matinales. Un jour, contrairement aux habitudes, je le trouvai en toilette de très bonne heure. Il me parla de l'événement

(1) Mérimée habitait 52, rue de Lille.

de la veille, c'était le 15 janvier 1858. Je compris qu'il allait partir pour les Tuileries ou qu'il en revenait. En sortant, je me demandai s'il m'avait entretenu de Ravaillac ou d'Orsini.

Pour conclure, mon cher monsieur, j'espère qu'il vous en coûtera peu de faire le sacrifice des quelques lignes en question. Vous m'obligeriez beaucoup. Vous trouverez d'ailleurs dans celles qui restent une occasion pour parler en connaissance de cause de la part prise par Mérimée à l'édition de Branthôme.

Bien à vous d'ancienne date, L. DE LA PIJARDIÈRE.

Nous avons entendu la défense de Lacour; voici maintenant les fragments, soumis par Maurice Tourneux, des lettres de Mérimée à Jannet :

— (*1858*). Si vous commencez le troisième volume, veuillez m'envoyer les épreuves. M. de Montaiglon m'en dit de belles. Il paraît qu'on a fait de Catherine de Médicis la nièce de François II; d'un autre côté j'ai vu une note de M. Lacour où il dit que Barberousse tirait son nom de Hariadan, du mot arabe *arrais*, lorsque deux pages après il est dit que son nom était *Khaïr Eddhin*.

— (*Mardi 20 septembre* [*1859*]. Je reçois aujourd'hui une lettre de M. Lacour à laquelle je suis fort embarrassé de répondre. Il m'écrit :

« Après une interruption de près d'une année, l'impression de Branthôme vient d'être reprise. J'ai l'honneur de vous adresser une épreuve de la première forme du 3e volume. Soyez assez bon pour faire savoir à M. Pagnerre, éditeur, ou à moi, si nous devons continuer à vous envoyer les épreuves au fur et à mesure que nous les recevrons ou si vous le désirez que je me charge seul des corrections. »

Je n'ai reçu aucune épreuve. Je n'ai pas besoin de vous dire que je n'ai pas fait le commentaire de Branthôme pour M. Pagnerre, mais seulement pour vous; que ce commentaire vous appartient et que vous pourrez en disposer comme vous voudrez. En ce qui me concerne, je ne me soucie pas de continuer l'édition qui a été assez mal commencée et où il y a d'assez fortes boulettes. Et je serais d'avis de répondre à M. Lacour que je ne suis plus pour rien dans l'affaire et que son nom seul doit paraître dans le troisième volume et les suivants.

— (*23 septembre* [*1859*]). Je reçois une lettre de M. L. Lacour à la fois touchante et diplomatique. Il fait allusion à ses malheurs et a l'air de croire que c'est à cause de son nom que je retire le mien. Il ajoute qu'il ôtera le sien [...] Mon intention était de lui dire que je n'avais pas eu d'arrière-pensée, que je ne me souciais pas de continuer parce qu'il m'était impossible de surveiller l'impression et que j'avais reconnu qu'on ne pouvait pas trop faire ce travail à deux; mais que je tenais à ce qu'il mît dans une préface ou avertissement que je ne me mêlais plus de la chose. Veuillez me donner là-dessus vos bons conseils.

Je verse ces documents au dossier de la Cour de la Pijardière, de qui M. Josserand a plaidé la cause en excellent avocat. Quand on connaîtra le texte complet des lettres de Mérimée au baron Pichon et à Jannet, il sera possible de reviser ce procès, car le plaidoyer de M. Josserand est peut-être trop généreux. — M. PARTURIER.

§

Gestes symboliques. — Les journaux grecs nous ont fait part des récents voyages, en Grèce, du Ministre allemand de l'Instruction Publique, M. Rust, et du Ministre français de l'Education Nationale, M. Jean Zay.

Le premier est venu — après bien d'autres ministres allemands — pour resserrer les liens entre l'Allemagne et la Grèce en donnant solennellement le premier coup de pioche des travaux de déblaiement du stade d'Olympie, dont les dépenses ont été ordonnées par le Führer. On sait en effet avec quelle passion l'Allemagne magnifie l'esprit olympique. Ce geste en est une preuve nouvelle.

Or, le lendemain de l'arrivée de M. Rust, M. Jean Zay descendait d'avion à Athènes et presque aussitôt il se rendait à Delphes où travaille l'Ecole française d'Athènes. Remarquons tout d'abord qu'il y avait 34 ans qu'aucun ministre français n'était allé officiellement en Grèce où il existe cependant un si grand courant de sympathie pour notre pays que toutes les personnes cultivées parlent notre langue. Le français jouit en Grèce d'une situation privilégiée malgré les efforts faits par les Allemands et les Italiens pour nous supplanter en instruisant gratuitement tous les enfants grecs qu'on leur présente.

Or, à Delphes, où se rendait ainsi notre représentant, se trouvait le célèbre *omphalos* considéré comme le centre du monde; Delphes était considéré comme le centre de la plus haute vie spirituelle; la célèbre pythie rendait là ses oracles; les amphyctions s'y réunissaient pour conclure des trêves suspensives de l'état de guerre.

Dès lors, nous nous trouvons en présence de deux gestes symboliques de portée bien différente : tandis que « l'esprit olympique » est la glorification de tout ce qui concerne la vie physique dont les manifestations se déroulaient dans le stade d'Olympie, « l'esprit delphique » est la manifestation de la vie spirituelle la plus haute, telle qu'elle se manifestait dans le temple d'Apollon delphien.

Il va de soi que, pour l'harmonie de l'être et pour la paix du monde, ces deux conceptions complémentaires devraient être réunies, mais si l'une des deux peut seulement se trouver réalisée, c'est à l'esprit delphique que doivent aller nos préférences.

Mais n'est-il pas curieux de voir la France et l'Allemagne symboliser par ces gestes simultanés ce qui caractérise le mieux leur génie propre? — PAUL LE COUR.

§

Le premier Zeppelin et le premier Taube « descendus ».

Nous avons reçu la lettre suivante :

Dans un Echo (*Mercure* du 15 juin, p. 670), Pierre Dufay rend hommage au lieutenant anglais Warneford qui « le premier, ve-

nait d'abattre un Zeppelin », ceci le 7 juin 1915, au-dessus de Gand.

On pourrait croire, en lisant vite, que c'est là le premier Zeppelin qui fut « descendu ». Or je dois à la clarté de la petite histoire de dire que, dès le 21 août 1914, l'unité à laquelle j'appartenais, la 5e S. M. A. du 59e R. A. C., avait abattu un Zeppelin, aux Carrières-sous-Badonvillers. Et c'est bien, il me semble, le premier.

Je relate ainsi le fait dans mon *Journal de Marche d'un Bourgeois de Paris*, p. 43 :

Vers 4 heures, des interjections véhémentes, un ronflement strident m'éveillent, je me précipite à la fenêtre. « Mon capitaine, un dirigeable, là, sur le toit! » C'est, en effet, un énorme aéronat de la forme bien connue par moi des Zeppelins. Mais les canonniers, eux, ne savent pas. Il est à peine à 500 mètres et semble naviguer péniblement; cependant il n'oublie pas son rôle destructeur. Une vive explosion retentit, une colonne de fumée s'élève à cinquante mètres à peine de nos caissons. « Mal visé, mon vieux, c'est à recommencer. Faut-il tirer dessus, mon capitaine? — Avec vos mousquetons, à quoi bon... Si nous avions du canon... » Les hommes enragent, tendent le poing. Une demi-heure plus tard, ils accourent radieux : « Mon capitaine, on l'a foutu par terre! Au deuxième échelon il y avait des pièces »... Bientôt ils m'offrent des morceaux d'aluminium, ils arborent des fragments d'étoffe jaune, dépeçage au sabre du mastodonte aérien. Cette petite victoire ensoleille modestement la journée du 22 août, et le Zeppelin ira aux Invalides réjouir la vue des Parisiens assoiffés de victoires...

Je possède encore, dans ma vitrine aux souvenirs, ces fragments de taffetas jaune et d'aluminium tordu. Les officiers allemands avaient eu le temps de fuir dans le bois voisin. J'ajoute que mon lieutenant Salomon, six jours après, le 28, à Grandvillers abattit un « taube » qui lui aussi fut envoyé aux Invalides. L'un des aviateurs était de Strasbourg, et s'appelait Kléber!

Cordialement. — LÉON RIOTOR, chef d'escadron honoraire d'artillerie.

§

Une lettre de Jules Romains. — D'une lettre que m'adresse Jules Romains au sujet de la chronique que j'ai consacrée à son dernier poème *l'Homme Blanc*, dans le n° du 1er juillet dernier, je tiens à extraire les phrases suivantes :

J'ai l'impression que vous avez mal interprété le passage de ma préface que vous citez. Bien loin de m'associer aux gens qui « caressent le rêve d'un art décidément affranchi », etc..., je n'indiquais leur position que pour mémoire et par un désir d'impartialité. Mais j'ai toujours lutté en faveur d'une restauration de la technique poétique indépendante des caprices de l'artiste, et je me suis trop fait reprocher, au moment où j'ai publié avec Chennevière le *Petit Traité de Versification*, de vouloir à nouveau garrotter la poésie dans des règles strictes pour accepter aujourd'hui le reproche que vous semblez me faire. Je suis entièrement d'accord avec ce que vous écrivez dans vos pages 142 et 143, et c'est un simple malen-

tendu qui vous amène à me rappeler des vérités dont j'ai toujours été le défenseur.

Ce malentendu a une conséquence plus grave : toute la fin du premier paragraphe de votre page 144 où vous parlez de ma prosodie se trouve de nature à égarer le lecteur sur la façon de scander mes vers. Le nombre de pieds qu'ils comportent échappe à toute incertitude, et tout le poème à cet égard est rigoureusement conforme aux règles que j'ai exposées dans le *Traité de Versification*. Si vous voulez bien vous reporter à cet ouvrage, je crois qu'il lèvera tous vos doutes et apaisera toutes vos inquiétudes...

. . . .

Signé : JULES ROMAINS.

Isolé, à la campagne, il m'est impossible de me reporter au *Traité de Versification* que me rappelle bien à propos Jules Romains, et aussi à ma chronique du 1er juillet, dont je n'ai pas, ici, le texte. Je tiens toutefois à donner acte à Jules Romains de sa légitime protestation. Il y a, évidemment, malentendu, comme il dit; ma critique ou mes regrets ne pouvaient pas porter sur la coupe ou la scansion rigoureuse de ses vers, et ce n'est pas là que je pouvais assimiler ses tendances à celles des gens qui « caressent le rêve d'un art décidément affranchi ». Il ne se rapproche d'eux, à mon avis, que par son systématique abandon de la rime au profit de l'assonance, et, si j'ai dit ou semble avoir dit autre chose, j'ai faussé ma pensée, j'en conviens sans réserve, priant Jules Romains de vouloir bien agréer mes excuses de ce malentendu que je ne m'explique pas, car il sait ma haute estime pour son art; je n'ai jamais eu le dessein, qu'il en soit bien sûr, de le méconnaître, même dans sa technique. — ANDRÉ FONTAINAS.

§

Pronostics sur la durée d'une guerre franco-allemande avant 1914. — A propos de l'écho de M. Robert Laulan publié sous ce titre dans le numéro du 1er juin dernier, page 445, nous avons reçu la lettre suivante d'un de nos lecteurs, qui rappelle l'opinion du général Friedrich Von Bernhardi, l'auteur fameux des deux livres : *La guerre d'aujourd'hui* et *L'Allemagne et la prochaine guerre*, ce dernier ouvrage paru en octobre 1911 :

Von Bernhardi est, à mon sens, l'écrivain militaire qui a vu le plus clair dans la catastrophe que tout annonçait; ses vues sur la guerre de 1914 sont véritablement prophétiques, de même que sa responsabilité est immense. Il peut être considéré comme ayant été aux tout premiers rangs de nos plus mortels ennemis; son opinion, quelle qu'elle soit, ne saurait être passée sous silence. C'est lui, en particulier, qui, bien avant l'auteur de *Mein Kampf*, a écrit (*L'Allemagne et la prochaine guerre;* voir page 103 de la traduction parue chez Payot en 1916) : « Il nous faut abattre la France, de telle sorte qu'elle ne puisse jamais plus nous barrer le chemin. » C'est lui également qui, parlant de la Belgique, a écrit, bien avant que von Bethmann-Hollweg (le bouc émissaire!) ne l'eût prononcée, la phrase trop tristement célèbre : « La neutralité belge n'est qu'un rem-

part de papier » (voir même livre cité plus haut, p. 156). Le colonel Feyler a écrit de lui : « Combinons les vues du stratège et celles de l'observateur politique, nous avons le plan de la guerre européenne déclarée par le gouvernement impérial en 1914. »

Voici donc ce qu'on peut lire dans un numéro de la *Revue hebdomadaire* d'avant la guerre (1912, II, 3) concernant un article de ce grand chef militaire, paru dans la *Deutsche Revue :*

« Le général de Bernhardi est persuadé — contrairement à l'opinion la plus commune — que la lutte se prolongera et pourra durer extrêmement longtemps. On dit que les pays belligérants seront tout de suite épuisés d'hommes et d'argent : il n'en est rien. De 1812 à 1815, la Prusse, Etat fort pauvre, déjà bien éprouvé par les guerres précédentes et toutes les conséquences fâcheuses qu'elles avaient eues pour lui, fit un effort prodigieux qu'elle soutint pendant trois ans : durant tout ce temps-là, elle eut sous les armes un nombre de soldats proportionnellement égal (sinon supérieur) à tout ce que pourrait mettre sur pied n'importe quel Etat d'Europe en ce siècle de paix armée et de service obligatoire pour tous. La vérité, c'est qu'un peuple n'est « épuisé » que quand il veut bien l'être ».

Veuillez agréer, etc. — CHARLES VAUDOUX.

§

Champfleury et les Goncourt. — On savait déjà que Champfleury détestait les Goncourt et que ceux-ci ne pouvaient le souffrir. Mais on n'avait pas vu jusqu'ici d'expression aussi vive de cette inimitié que la lettre — récemment mise en vente — adressée par Champfleury à Philippe Burty, le 2 juin 1877 pour lui reprocher d'accorder quelque importance à l'auteur de *la Fille Elisa* — et à ce roman qui venait de paraître :

> Je me laisse entraîner, dit-il, en vous parlant d'un homme qui salit la littérature avec la *Fille Elisa* et j'appelle de tous mes vœux un nouveau Pipe-en-Bois, le seul qui ait compris qu'un amateur, un courtisan, un prétentieux, un romantique de la queue ennuyait le public par une langue et des sensations dignes de Pétrus Borel. Je vais plus loin, rappelez-vous ceci : Une République qui autorise des publications semblables est perdue par son manque de grands principes de morale.
>
> Appelez-moi fanatique. Sainte-Beuve ne l'était pas en trouvant ses petits amis (les Goncourt) « un peu bêtes »...

Champfleury ne pardonna jamais aux Goncourt de l'avoir cruellement silhouetté dans le personnage de Pommageot des *Hommes de Lettres*. Mais il est assez comique de voir l'ami de *Mademoiselle Mariette* se réclamer des « grands principes de morale ». — L. DX.

§

Littérature pour distribution de prix. — Veut-on les titres de quelques-uns des livres qui ont été remis aux lauréats des groupes scolaires de Saint-Ouen, à la distribution des prix? Les enfants sont partis avec, sous le bras, les *Mémoires* de Louise Michel, *la Femme et la Révolution*, de Stackelberg, *les Crimes du Capital*, de Boulabert, *la Critique sociale*, de Blanqui. Sans parler des *Manuels Raspail* et des œuvres de Jules Vallès.

A quoi pense la Municipalité de Saint-Ouen, de placer entre les

mains d'enfants de douze à quatorze ans, garçons et filles, *la Femme et la Révolution*, où on lit des gentillesses de cette sorte :

Aux ouvriers et aux ouvrières à ne plus se laisser tromper par les fanfaronnades de ceux qui veulent leur faire croire que le mariage est le plus sûr garant de la pureté des mœurs, et la famille la source du bien-être de leurs enfants...
A eux d'implanter l'union libre sur les débris de la vieille société.

Nous lisons dans un des livres distribués aux jeunes lauréats :

Bref, tout ça prouve aux combattants
Qu'Marianne a la peau brune,
Du chien dans l'ventre, et qu'il est temps
D'crier : « Viv' la Commune! »
Et ça prouve à tous les Judas
Qu'si ça marche de la sorte,
Ils sentiront dans peu
Nom de Dieu!
Que la Commune n'est pas morte!

Devant pareilles lectures, les parents, indignés, ont déchiré les ouvrages, séance tenante. Et le préfet de la Seine s'est hâté de suspendre de ses fonctions M. le Maire de Saint-Ouen.

Voilà comment les choses se passaient, aux portes de Paris — il y a cinquante ans, le 21 août 1887. — G. P.

§

Petite rectification. — Dans l'écho du *Mercure* du 15 juillet relatif à la *Deuxième Exposition de Poésie contemporaine* le nom de Raymond Bouyer (et non Bouyez) ouvre la liste « rétrospective », ce qui pourrait faire croire qu'il est mort.

Or, Raymond Bouyer est bien vivant et continue à diriger la *Revue de l'art ancien et moderne*. Il était critique d'art à la revue *Ermitage* de 1890 à 1895 et y publiait de beaux vers. Willy dans ses *Lettres de l'Ouvreuse* l'avait pour informateur et collaborateur habituel, et signalait souvent aux Concerts la présence de la Comtesse Viviana de Brocélyande, car c'est de ce nom romantico-symboliste que Raymond Bouyer signait ses poésies. Vieux souvenirs! — H. M.

§

Erratum. — Le troisième paragraphe de la page 363 du *Mouvement scientifique* du 15 juillet dernier doit être rétabli comme suit :

Nous ne pouvons pas explorer directement l'intérieur de l'atome, ce microcosme inimaginablement petit, où toutes les grandeurs sont des fractions infimes de celles que nous pouvons percevoir. La structure de l'atome ne peut nous être révélée que par des phénomènes observables à notre échelle, qui sont des conséquences de cette structure (P. N. Q., p. 131. [Malheureusement, on ne peut même pas être assuré] que les notions d'espace et de temps, acquises et précisées par l'observation des corps solides, soient applicables sans modification aux corpuscules élémentaires (P. N. Q., p. 29). Pour décrire le monde atomique, il ne suffit

pas de transposer à des échelles beaucoup plus petites les méthodes et les images qui ont donné de si merveilleux résultats aussi bien à l'échelle humaine qu'à l'échelle astronomique (M. L., p. 33).

§

Le Sottisier universel.

La répartition des six heures quotidiennes de travail scolaire réservera, en principe : 10 heures aux disciplines littéraires; 7 heures aux disciplines scientifiques; 2 heures au dessin d'observation; 5 heures au travail manuel; 2 h. 30 à l'éducation physique. — *Manuel général de l'enseignement primaire*, 12 juin.

Il fut sur le point de demander en avance son dessert, de payer, et, la plantant là, de rentrer seul à l'hôtel Portant, ils sortirent ensemble; et il frappait ses mollets de sa queue. — *Candide*, 17 juin.

La femme Le Cornet répondit à ce dernier par un magistral coup de rateau sur le crâne, lui occasionnant une profonde blessure, qui s'ouvrit à 21 h. 30, ne se termina qu'à plus de deux heures du matin. — *L'Electeur des Côtes-du-Nord*, 4 juillet.

A la suite des remarques qui ont été faites par divers conseillers municipaux, le syndic a fait enlever les deux drapeaux contestés par des pompiers et, à minuit, le drapeau tricolore était seul sur son mât, qui attend un quatrième bébé. — *L'Echo du Nord*, 9 juillet.

Un homme de 80 ans, combien plus occupé que vous, vient d'accomplir ces chefs-d'œuvre que sont les encycliques contre l'Allemagne révoltée, contre l'Eglise et contre le communisme. — *Le Nouvelliste de Lyon*, 5 juillet.

Lorsque le cadavre fut retiré de l'eau, le malheureux jeune homme était mort. — *Le Courrier du Centre*, 8 juillet.

Rue de la Folie-Méricourt, le jeune Perreira, qui circulait à bicyclette, a été culbuté par l'auto de M. Georges Dubois, qui s'est heureusement relevé sans mal. — *Paris-Soir*, 23 juin.

COQUILLES

Né à Cayenne, le 2 janvier 1937, M. Monnerville représente la Guyane à la Chambre. — *La Presse du Sud-Ouest*, 23 juin.

Situation est offerte à ouvrier soiffeur. — *La Dépêche*, de Constantine, 17 juin.

Programme de Radio-Toulouse : 23 h. 15, *Marches militaires, Marche des bonnes à poil*. — *L'Express de l'Est*, 24 mai.

Prix Camille-Godard : M. B..., caissier commis aux écritures, 50 ans de vices exceptionnels. — *La France*, de Bordeaux, 7 juin.

MASTIC

Le docteur Marre a conclu à une mort naturelle. Nous avons l'espoir que ce mouvement revendicatif sera de courte durée. — *La France du Centre*, 17 juin.

§

Publications du « Mercure de France ».

LA POLOGNE CONTEMPORAINE OU LE GÉNIE D'UN PEUPLE, par Edouard Krakowski. Un volume in-16. Prix, 16 francs.

TABLE DES SOMMAIRES
DU
TOME CCLXXVII

—

CCLXXVII N° 937. — 1er JUILLET

Albert Rivaud	*Descartes*	5
Daniel May	*L'Eté*	30
Roger Dévigne	*Noce chinoise*, poème	51
Pierre Josserand	*Mérimée bibliophile. Vingt-cinq Lettres inédites*	55
Kadmi-Cohen	*Le Liban, Cendrillon de l'Orient*	90
Pierre Vasseur	*La Protection de la Maternité au Danemark*	100
Georges Guy-Grand	*Sommes-nous encore Cornéliens?*	112

REVUE DE LA QUINZAINE. — Gabriel Brunet : **Littérature,** 132 | André Fontainas : **Les Poèmes,** 140 | John Charpentier : **Les Romans,** 146 | Pierre Lièvre : **Théâtre,** 150 | Georges Bohn : **Le Mouvement scientifique,** 153 | A. van Gennep : **Folklore,** 158 | A. Mabille de Poncheville : **Voyages,** 161 | Charles-Henry Hirsch : **Les Revues,** 167 | Gaston Picard : **Les Journaux,** 175 | René Dumesnil : **Musique,** 180 | Charles Merki : **Archéologie,** 184 | **Notes et Documents littéraires.** Jacques Crepet : *Notes inédites de Baudelaire : Lettres d'un atrabilaire,* 187 | Pierre Dufay : *Une collaboration d'Anatole France et de Nina de Villard,* 190 | Alfred Mortier : **Notes et Documents politiques.** *A propos des « Modérés »,* 194 | Ph. Lebesgue : **Lettres portugaises,** 204 | Roland de Marès : **Chronique de la vie internationale.** *Tour d'horizon,* 210 | Mercvre : **Publications récentes,** 214; **Échos,** 217.

CCLXXVII N° 938. — 15 JUILLET

Léopold Lacour	*Souvenirs d'une Longue Vie. L'Ecole Normale de mon temps.*	225
Maurice Garçon	*La Vraie Histoire de Jud*	246
André Delacour	*Stances*	267
Léon Riotor	*La Question des Eaux à Paris. Les Vals de Loire*	272
A. Mabille de Poncheville	*Philippe de Champaigne, Peintre de Richelieu*	293

Pierre de Breville	*Les Fioretti du Père Franck*	309
François-Paul Raynal	*L'Haricot,* nouvelle	316

REVUE DE LA QUINZAINE. — Émile Magne : **Littérature,** 341 | André Fontainas : **Les Poèmes,** 348 | John Charpentier : **Les Romans,** 353 | Pierre Lièvre : **Théâtre,** 358 | Marcel Boll : **Le Mouvement scientifique,** 362 | Édouard Maynial : **Enseignement.** *Le baccalauréat, fait social,* 369 | A. van Gennep : **Préhistoire,** 376 | Saint-Alban : **Chronique des Mœurs,** 379 | Charles-Henry Hirsch : **Les Revues,** 384 | Gaston Picard : **Les Journaux,** 391 | René Dumesnil : **Musique,** 397 | Bernard Champigneulle : **Art,** 402 | Robert de Souza : **Poétique,** 408 | Henry D. Davray : **Lettres anglaises,** 417 | Divers : **Bibliographie politique,** 426 | Roland de Marès : **Chronique de la vie internationale,** 431 | Mercvre : **Publications récentes** 436; **Échos,** 440.

CCLXXVII N° 939. — 1er AOUT

Louis de Gibourne	*Priorité de l'Occident*	449
J. Marion	*Voyage nocturne et sédentaire*	461
Jules Supervielle	*Poèmes*	[illegible]
André Villiers	*Problèmes de Mise en Scène pour un Mystère*	[illegible]
Édouard Krakowski	*Napoléon, la Pologne et la Lithuanie*	[illegible]
Pierre Dufay	*Un Centenaire parisien. Le Chemin de fer de Paris à Saint-Germain.*	[illegible]
Alain Sirwy	*Les Médecins imaginaires,* nouvelle	[illegible]

REVUE DE LA QUINZAINE. — André Fontainas : **Les Poèmes,** 569 | John Charpentier : **Les Romans,** 573 | Pierre Lièvre : **Théâtre,** 578 | P. Masson-Oursel : **Philosophie,** 581 | Georges Bohn : **Le Mouvement scientifique,** 585 | Jules de Gaultier : **Sciences médicales,** 588 | Henri Mazel : **Science sociale,** 593 | A. Van Gennep : **Ethnographie** 599 | Henriette Charasson : **Questions religieuses,** 602 | Charles-Henry Hirsch : **Les Revues,** 607 | Gaston Picard : **Les Journaux,** 616 | René Dumesnil : **Musique,** 621 | Bernard Champigneulle : **Art,** 625 | A. Mabille de Poncheville : **Notes et Documents Littéraires.** *Un hommage de Latouche à Marceline,* 630 | René de Weck : **Chronique de la Suisse romande,** 633 | Jean-Édouard Spenlé : **Lettres allemandes,** 637 | Paul Guiton : **Lettres italiennes,** 645 | Émile Laloy : **Bibliographie politique,** 650 | Roland de Marès : **Chronique de la vie internationale.** *La crise de la politique de non-intervention,* 652 | Mercvre : **Publications récentes,** 656; **Échos,** 659; **Table des Sommaires du Tome CCLXXVII,** 671.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1937.

Paul DOTTIN

LE THÉATRE DE SOMERSET MAUGHAM

M. Paul Dottin nous raconte dans ce volume la longue lutte de Maugham contre la pauvreté pour le triomphe de ses premières pièces; puis comment le réalisme amer se glissa dans son théâtre et en fit une brutale satire de la société.

Un volume in-16. . . . . 15 fr.

Jean de CELLES

MALHERBE
Sa vie, son caractère, sa doctrine

M. J. de Celles nous initie dans ce volume à ce que fut la vie, le caractère du « Père de notre langue » qu'on ne connaît que par le classique vers de Boileau : « Enfin Malherbe vint ».

Un volume in-16. . . . . 16 fr.

Charles BEUCHAT

PAUL DE SAINT-VICTOR

C'est un des maîtres du journalisme. Pendant trente ans il a illustré ce nouveau genre littéraire par son talent de critique, d'historien et de styliste admirable. M. Charles Beuchat nous présente la vie et l'œuvre de ce grand écrivain avec l'aide de lettres inédites et de souvenirs de contemporains.

Un volume in-16. . . . . 15 fr.

Jacques HÉRISSAY

LES PONTONS DE ROCHEFORT
1794

C'est pour la mettre à la portée de tous, que M. Jacques Hérissay publie cette nouvelle édition. De tous les drames de la Terreur il en est peu qui dépassent en horreur les supplices infligés aux membres du clergé condamnés à la déportation.

Un volume in-16 jésus. . . . . 7 fr. 50

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

Vente au Palais de Justice, à Paris, le samedi 3 Juillet 1937, à quatorze heures

PROPRIÉTÉ A PARIS 12e arrondissement

101, RUE CLAUDE-DECAEN

proximité de la place Daumesnil. Surf. 1546 m², comprenant 347 mètres² bât., 850 mètres² ateliers libres occup. Rev. act. 40.835 fr. **Mise à prix : 600.000 fr.** S'adresser à Mes F. Fichot, avoué, 8, rue de Liège, Berton, de Biéville, Haquin, avoués à Paris.



ÉDOUARD GANCHE

Frédéric Chopin, sa Vie et ses Œuvres (1810-1849). *George Sand, la Comtesse d'Agoult, Jane W. Stirling, Frantz Liszt, Balzac, Delacroix.* Préface de M. C. Saint-Saens, de l'Institut.

Illustrations et documents inédits. Vol. in-8 écu. **20 fr.**

Dans le Souvenir de Frédéric Chopin. *(Le Génie de Frédéric Chopin et la Pologne. Les œuvres héroïques et nationales. Le square d'Orléans. La dernière élève de Chopin. Le 26e prélude. Jane Stirling et sa correspondance. Frédéric Chopin à Nohant. Comment Chopin est aimé. Au tombeau de Chopin. L'invention harmonique de Chopin et sa technique du piano. Les manuscrits et les œuvres posthumes)*

Illustrations et documents inédits. Vol. in-8 écu. **15 fr.**

Voyages avec Frédéric Chopin. *(L'origine française de Chopin. Frédéric Chopin, sujet polonais. Chopin en Pologne, à Majorque, en Écosse; L'Œuvre de Chopin dans l'Édition d'Oxford. L'Interprétation et le sens des œuvres de Chopin. Aspect physique et caractère de Chopin. La 4e Ballade. L'influence psychologique de Chopin. Une élève inconnue. Frédéric Chopin au Wawel. Louange à Frédéric Chopin).*

Illustrations et documents inédits. Vol. in-8 écu. **20 fr.**

Souffrances de Frédéric Chopin, essai de médecine et de psychologie. *(Prolégomènes. L'Anémie. Schizoïdie et Psychasténie. Le Processus pathologique. La Thérapeutique et le Diagnostic. Psychophysiologie de George Sand et de Chopin. L'Art de Chopin et sa morbidité. Appendice.)*

Avec 4 illustrations hors-texte. Vol. in-8 écu. **20 fr.**

ŒUVRES DE JULES LAFORGUE

POÉSIE

Poésies I. *Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes. L'Imitation de Notre-Dame la Lune.* Un volume in-16 . . . . **15** fr.

Poésies II. *Des Fleurs de bonne volonté. Le Concile féerique. Derniers Vers. Appendice* (Notes et Variantes). Volume in-16. . . . . **15** fr.

ROMAN

Moralités légendaires suivies des « Deux Pigeons »

Volume in-18 . . . . **15** fr.

LITTÉRATURE

Mélanges Posthumes. *(Pensées et Paradoxes. Pierrot fumiste. Notes sur la Femme. L'Art impressionniste. L'Art en Allemagne. Lettres).* Volume in-16. . . . . **15** fr.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

Vente au Palais, Paris, 16-7-1937, 2 heures.
1° **MAISON à BOULOGNE** - sur - Seine.
215, boul. J.-Jaurès. Cce : 259 m, **M. à P. : 80.000**
2e lot **TERRAIN** à Mesnil-Val, comm. de **CRIEL** sur Mer
(S.-Inf.) Cce : 263 m., **M. à P. : 400 fr.** S'ad. Me François, avoué, 5, rue Marbeuf, Paris ; Me Musnier, avoué ; Me Muel, notaire, St-Cloud.

ÉDOUARD GANCHE

Frédéric Chopin, sa Vie et ses Œuvres (1810-1849). *George Sand, la Comtesse d'Agoult, Jane W. Stirling, Frantz Liszt, Balzac, Delacroix.* Préface de M. C. Saint-Saens, de l'Institut.

Illustrations et documents inédits. Vol. in-8 écu. **20** fr.

Dans le Souvenir de Frédéric Chopin. *(Le Génie de Frédéric Chopin et la Pologne. Les œuvres héroïques et nationales. Le square d'Orléans. La dernière élève de Chopin. Le 26e prélude. Jane Stirling et sa correspondance. Frédéric Chopin à Nohant. Comment Chopin est aimé. Au tombeau de Chopin. L'invention harmonique de Chopin et sa technique du piano. Les manuscrits et les œuvres posthumes)*

Illustrations et documents inédits. Vol. in-8 écu. **15** fr.

Voyages avec Frédéric Chopin. *(L'origine française de Chopin. Frédéric Chopin, sujet polonais. Chopin en Pologne, à Majorque, en Écosse; L'Œuvre de Chopin dans l'Édition d'Oxford. L'Interprétation et le sens des œuvres de Chopin. Aspect physique et caractère de Chopin. La 4e Ballade. L'influence psychologique de Chopin. Une élève inconnue. Frédéric Chopin au Wawel. Louange à Frédéric Chopin).*

Illustrations et documents inédits. Vol. in-8 écu. **20** fr.

Souffrances de Frédéric Chopin, essai de médecine et de psychologie. *(Prolégomènes. L'Anémie. Schizoïdie et Psychasténie. Le Processus pathologique. La Thérapeutique et le Diagnostic. Psychophysiologie de George Sand et de Chopin. L'Art de Chopin et sa morbidité. Appendice.)*

Avec 4 illustrations hors-texte. Vol. in-8 écu. **20** fr.



MAI-NOVEMBRE . 1937

EXPOSITION INTERNATIONALE

NOMBREUSES MANIFESTATIONS ARTISTIQUES SCIENTIFIQUES, LITTÉRAIRES ET SPORTIVES

Demander la carte de Voyage et renseignements à : Cies de Chemins de Fer, Aériennes, de Navigation, Agences de Voyages.

CHEMINS DE FER PARIS - ORLÉANS - MIDI

Chaque dimanche et jour férié jusqu'au 31 octobre

TRAIN DES CHATEAUX ET DES PLAGES du VAL DE LOIRE

o

Paris-Tours A. R., 3e classe : **30** fr.

Départ de Paris-Orsay : 6 h. 50 — Retour à Paris-Orsay : 23 h. 20

o

Arrêts à volonté entre Orléans et Tours (nombreux circuits d'autocars)

TRAIN des PLAGES de la LOIRE

o

Tous les dimanches et jours fériés jusqu'au 12 septembre inclus

Départ de Paris-Orsay à 6 h. 50
Arrivée à Argent à 10 h. 25

Départ d'Argent à 19 h. 25
Retour à Paris-Orsay à 23 h. 20

o

Paris-Argent A. R., 3e classe : **30** fr.

o

Arrêts facultatifs à l'aller et au retour à St-Denis-Jargeau, Châteauneuf-sur-Loire, Sully-sur-Loire

---

Les PYRÉNÉES CENTRALES — LUCHON

TRAIN SPÉCIAL 2e et 3e classes le 27 août

Départ de Paris-Orsay à 22 h. 05 — Départ de Paris-Austerlitz à 22 h. 15
Arrivée à Luchon à 11 h. 11

o

Prix des billets A. R.
60 % de réduction valables 8 jours avec faculté de prorogation
2e classe : **205** fr. — 3e classe : **140** fr.

o

Location gratuite des places

o

Retour individuel par les trains du service régulier

o

BILLETS D'EXCURSIONS

(Luchon, Bagnères-de-Bigorre, Pierrefitte-Nestalas, Pau, Hendaye et retour)

75 fr. en 2e classe — **50** fr. en 3e classe

o

Une réduction de 50 % est accordée par les autres Réseaux à leurs usagers pour rejoindre ce train spécial.

o

RENSEIGNEMENTS ET BILLETS AUX GARES ET AGENCES DU P.O.-MIDI